

10905 cc 5
+
L E T T R E S

D'AMOUR

D'UNE

RELIGIEUSE

PORTUGAISE,

ÉCRITES

AU CHEVALIER DE C.

Officier François en Portugal;

*Revues, corrigées, & augmentées de nouvelles
Lettres, & de différentes Pièces de Poésies.*

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

Chez C. G. SEYFFERT, Libraire.

M. DCC. LXXVII.

LETTERS

FROM

THE

RELIGIOUS

TRUST

OF THE

CHURCH

OF ENGLAND

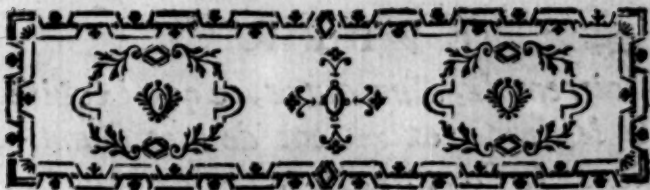
AND



LONDON

PRINTED

BY



A

M A D A M E,
M A D. J. C. W***.

M A D A M E,

*J'eusse long-temps hésité à vous dé-
dier ce petit Ouvrage, si je n'avois es-
péré que vos bontés excuseroient le tort
que je fais à votre modestie. L'empres-
sément que j'ai toujours eu de vous té-
moigner les égards dus à votre mérite,
m'a fait passer sur toute autre consi-
dération; & si d'un côté j'ai manqué
à celle qui auroit dû m'imposer silence,*

* iij

É P I T R E.

*j'ai rempli, d'un autre, ce que l'équité
& le devoir exigeoient de mes soumis-
sions. Je sais, MADAME, que la prin-
cipale de vos qualités est de cacher cel-
les que le Ciel a réunies en votre Per-
sonne : mais peut-on les connoître,
sans se faire une gloire de les mettre
au jour? Cependant vous voulez qu'on
les ignore, j'y consens ; en revanche
permettez que je m'explique sur la va-
leur du présent que j'ai l'honneur de
vous offrir : il ne mérite rien moins
que l'avantage de blesser votre humi-
lité ; & pour peu que vous lui trouviez
quelque chose au delà de son juste prix,
il en sera bien plus redevable à un
moment de vos lectures, qu'aux soins
& à l'attente de celui qui a l'honneur
d'être, avec toute la considération ima-
ginable,*

MADAME,

*Votre très-humble
& très-obéissant
serviteur, *****



AVERTISSEMENT

D U

LIBRAIRE.

LE style, la diction, la naïveté, la vérité de ces *Lettres*, sont autant de traits qui caractérisent cet Ouvrage, & autant de raisons qui nous ont engagé à en faire une nouvelle Édition. On la trouvera différente de toutes celles qui l'ont précédée, tant pour l'étendue de la matière, que pour ce qui regarde l'arrangement & le choix des sujets dont on a fait usage. On a d'abord remédié à l'inconvénient de diviser des Pièces relatives, en plaçant la *Réponse* immédiatement à la suite de chaque *Lettre*; on y a inséré diverses autres *Lettres* d'un commerce amoureux, & qui, par les expressions, la délicatesse & l'ingénuité, peuvent aller de pair

AVERTISSEMENT.

avec les *Portugaises*; enfin, on a pris des *Poésies Françaises* de Mr. l'Abbé REGNIER DESMARAIS quelques lambeaux qui nous ont paru les plus fortables; d'autant plus qu'en nous prévalant de cette ressource, nous ne donnons que ce qui nous appartient en propre, & que, d'ailleurs, nous sommes persuadés que tout Lecteur de bon goût verra avec plaisir qu'on lui remette sous les yeux des échantillons d'un Écrivain digne d'être lu toute la vie. Au reste, nous n'avons rien négligé pour rendre cette Édition aussi exacte & aussi complete qu'il soit possible de la désirer. On a touché à quelques phrases ambiguës; on a coupé celles qui faisoient un enchaînement trop long, & qui en renfermoient plusieurs autres d'un sens complet par elles-mêmes; enfin, l'Ouvrage est revu, corrigé & augmenté avec beaucoup d'attention & de précision.

P R E-



P R E M I E R E
L E T T R E
D' A M O U R.

❁❁❁ I L est donc possible que vous ayez
❁❁❁ été un moment en colere contre
❁❁❁ moi, & qu'avec une passion la
❁❁❁ plus tendre & la plus délicate qui
fût jamais, je vous aie donné un instant de
chagrin ! Hélas ! de quel remords ne serois-
point capable, si je manquois à la fidélité
que je vous dois, puisque je ne m'accuse
que d'un excès de délicatesse, & que je ne
puis me pardonner votre courroux ! Mais
pourquoi faut-il qu'il me donne ce remords ?
N'ai-je pas eu raison de me plaindre ; &
n'offenserois-je pas votre passion, si j'avois
pu souffrir, sans murmure, que vous ayez
la force de me cacher quelque chose ? Hé !
bon Dieu, je fais des reproches continuels

à mon ame, de ce qu'elle ne vous découvre pas assez l'ardeur de ses mouvements, & vous voulez me cacher tous les secrets de la vôtre ! Quand mes regards sont trop languissans, il me semble qu'ils ne servent qu'à ma tendresse, & qu'ils volent quelque chose à mon ardeur ; s'ils sont trop vifs, ma langue leur fait le même reproche, & avec les actions du monde les plus parlantes, je crois n'en pas assez dire, pendant que vous me faites des réserves d'une bagatelle. Ah ! que ce procédé m'a touchée, & que je vous aurois fait de pitié, si vous aviez pu voir tout ce qu'il m'a fait penser ! Mais pourquoi suis-je si curieuse ? Pourquoi veux-je lire dans une ame où je ne trouverois que de la tiédeur, & peut-être de l'infidélité ? C'est votre honnêteté propre qui vous rend si réservé, & je vous ai de l'obligation de votre mystère. Vous voulez m'épargner la douleur de connoître toute votre indifférence, & vous ne dissimulez vos sentimens que par pitié pour ma foiblesse. Hélas ! que ne m'avez-vous paru tel dans les commencemens de notre connoissance ! peut-être que mon cœur se fût réglé sur le vôtre. Mais vous ne vous êtes résolu à m'aider avec un peu d'empressement, que quand vous avez reconnu que j'en avois jusques à la fureur. Ce n'est pourtant pas par tempé-

rament que vous êtes si retenu. Vous êtes emporté; je l'éprouvai hier au soir : mais, hélas ! votre emportement n'est fait que pour le courroux, & vous n'êtes sensible qu'à ce que vous croyez des outrages. Ingrat ! que vous a fait l'Amour, pour être si mal partagé ? Que n'employez-vous cette impétuosité pour répondre à la mienne ? Pourquoi faut-il que ces démarches précipitées ne se fassent pas pour avancer les moments de notre félicité ? Et qui diroit, en vous voyant si prompt à sortir de ma chambre quand le dépit vous en chasse, que vous êtes si lent à y venir quand l'Amour vous y appelle ? Mais je mérite bien ce traitement ; j'ai pu vous ordonner quelque chose. Est-ce à un cœur tout à vous, à entreprendre de vous donner des loix ? Allez, vous avez bien fait de l'en punir, & je devrois mourir de honte d'avoir cru être maîtresse d'aucun de mes mouvements. Ah ! que vous savez bien comme il faut châtier cette espece de révolte ! Vous souvient-il de la tranquillité apparente avec laquelle vous m'offrîtes hier au soir de m'aider à ne plus vous voir ? Avez-vous bien pu m'offrir ce remede ; ou, pour mieux dire, m'avez-vous cru capable de l'accepter ? Car dans la délicatesse de mon amour, il me seroit bien plus douloureux de me voir soupçon-

née d'un crime, que de vous voir en commettre un. Je suis plus jalouse de ma passion que de la vôtre ; & je vous pardonnerois plus aisément une infidélité , que le soupçon de me la voir faire. Oûi, c'est de moi-même que je veux être contente, plutôt que de vous. Ma tendresse m'est si précieuse, & l'estime que je fais de vous m'y fait trouver tant de gloire, que je ne fais point de plus grand crime que de vous en laisser douter. Mais comment en douteriez-vous ? Tout vous le persuade, & dans votre cœur, & dans le mien. Vous n'avez pas une négligence qui ne vous apprenne que je vous aime jusques à l'adoration ; & l'Amour m'a si bien appris l'art de tirer du profit de toutes choses, qu'il n'y a pas jusques à la retenue de mes caresses qui ne vous convainque de l'excès de ma passion. N'avez-vous jamais remarqué cet effet de ma complaisance ? Combien de fois ai-je retenu les transports de ma joie à votre arrivée, parce qu'il me sembloit remarquer dans vos yeux que vous me vouliez plus de modération ! Vous m'auriez fait grand tort, si vous n'aviez pas observé ma contrainte dans ces occasions ; car ces sortes de sacrifices sont les plus pénibles pour moi que je vous aie jamais faits. Mais je ne vous les reproche point ; que m'importe que je

sois parfaitement heureuse, pourvu que ce qui manque à mon bonheur, augmente le vôtre ! Si vous étiez plus empressé, j'aurois le plaisir de me croire plus aimée ; mais vous n'auriez pas celui de l'être tant. Vous croiriez devoir quelque chose à votre amour, & j'ai la gloire de voir que vous ne devez rien qu'à mon inclination. N'abusez pourtant pas de cette générosité amoureuse, & n'allez pas vous aviser de la pousser jusqu'à m'arracher le peu d'empressement qui vous reste ; au contraire, soyez généreux à votre tour, venez me protester que le désintéressement de ma tendresse augmente la vôtre, que je ne hazarde rien quand je crois mettre tout au hazard, & que vous êtes aussi tendre & aussi fidele que je suis tendrement & fidèlement à vous.

RÉPONSE À LA PREMIERE LETTRE.

J'AVOUE que vous exprimez l'amour que vous me portez par des termes si doux, que je serois un insensible si je n'étois vivement touché. Les témoignages que vous m'en avez donnés la premiere fois que j'eus l'honneur de vous voir, étoient des marques trop certaines pour n'en être pas convaincu ; il n'étoit pas besoin de me les réi-

térer par des sentiments si pressants de votre tendresse : cela ne fait qu'affliger un misérable Amant , qui ne pense qu'à vous , qui ne respire & ne vit que pour vous tous les moments du jour & de la nuit. Vous êtes l'idée la plus douce de mon imagination , qui flatte mon ame & mes sens. Je ne dors, ni nuit, ni jour; ou si le sommeil me ferme les yeux un moment, ce n'est que pour me gêner davantage par d'agréables songes qui vous représentent à mes sens. Ah! plutôt à Dieu que ces songes amoureux n'eussent jamais d'entrée dans mon imagination, ou qu'ils y demeurassent toujours après mon réveil ! Mais, que dis-je , malheureux ! ah ! je trahis ma passion ! Je me repens : je me plais dans ma souffrance, & je trouve qu'il m'est doux d'endurer pour l'objet le plus aimable & le plus charmant du monde ; ce sont les purs sentiments de mon ame. Vous m'avez toujours paru telle dès le moment que je fus assez heureux de vous voir, & je conçus dès-lors un amour si violent pour vous, que je ne fais depuis que languir doucement dans vos fers. Jugez, après cela, si votre amour a manqué de prévoyance envers moi. Non, non, vous n'êtes point trahie, vos espérances sont fondées sur une personne qui ne vous manquera qu'à la fin de sa vie. Je connois que

vosre passion est extrême, & que mon absence vous est cruelle; mais elle ne vous fauroit causer plus de tourmens, que la vôtre ne me cause de déplaisirs & de douleurs, & j'espere que mon retour ne vous donnera pas plus de contentement que vosre présence me donnera de joie. Prenez courage, Madame, appeaisez vosre douleur; qu'elle ne soit plus ingénieuse à vous tourmenter pour une personne qui ne dépend que de vous, & qui est toute à vous. J'espere revoir l'éclat charmant de vos beaux yeux, qui me tient lieu de tous le plaisirs, & qui fait toute ma félicité. Que ces beaux yeux donc se raniment, qu'ils reprennent leur premiere clarté, & qu'ils cessent de verser des larmes; soyez assurée qu'ils reverront celui que vous avez tant souhaité. Si mon éloignement vous est ennuyeux, le vôtre me l'est encore davantage, puisqu'il me fait mourir mille fois le jour. Il est bien doux de recevoir une si belle vie que la vôtre, & d'en jouir heureusement; mais ne parlez pas de me la sacrifier. Je n'ai rien en moi qui mérite un si beau sacrifice, sinon la qualité d'un parfait Amant; c'est sous un titre si doux que j'ose l'accepter, & vous sacrifier la mienne toute entiere. Je fais que vous envoyez incessamment des soupirs vers moi, & j'en pousse à tous moments vers

vous ; les vôtres m'apprennent votre inquiétude, & les miens vous annoncent mon amour, qui durera éternellement, & qui vous doit faire espérer que vous verrez un jour la fin de votre tristesse. Cessez donc, Madame, de vous affliger davantage, & sachez que les plus doux plaisirs de la France me sont de rigoureux supplices, quand je songe que je suis assez malheureux pour être éloigné de vous. Je sais que vous êtes très-persuadée de ma tendresse, comme vous me le témoignez, puisque vous vous souvenez encore des empressements que j'ai eus pour vous, & des services que je vous ai rendus ; c'est peu de chose au regard de mon amour, qui va infiniment au delà de ce qu'il a fait pour vous. La moindre reconnaissance que vous en avez, vaut mille fois plus que tous les soins imaginables que le plus parfait Amant pourroit prendre pour vous servir. Que ces petits soins que j'ai eus pour vous, ne vous tourmentent plus ; mais songez plutôt à ceux que j'ai présentement de vous en aller témoigner de nouveaux. Ne pensez plus aussi à ma dernière Lettre, mais bien à celle que je vous écris ; elle vous doit faire ressentir autant de joie, que les autres vous ont causé de déplaisirs. Pour moi, je vous assure que je n'ai jamais été plus sensiblement touché que lorsque

j'ai reçu de vos nouvelles, & que je me suis pâmé plus de trois heures de joie & d'amour dans le cercle des plus belles Dames de ce Pays. Mais tout cela n'est rien au prix des ressentiments que j'ai présentement de la douleur que vous souffrez de mon absence, & je vous puis assurer que je participe de tout mon cœur à tous les maux & aux différentes indispositions que vous avez. Ce sont autant de traits qui me percent à tous moments le cœur; & plus le souvenir de votre amour & de vos perfections m'est doux, plus je suis accablé de douleur du mal que vous endurez. Mais à quoi bon vous plaindre davantage du mal que vous souffrez en m'aimant? Que puis-je faire plus, sinon que de vous adorer tous les jours comme je fais, vous sacrifier ma vie? Ce sont les termes si doux dont vous vous servez pour me témoigner votre amour; & moi, j'ai un sensible déplaisir de n'en avoir pas de plus pressants pour vous exprimer ma tendresse. Je me résous à suivre entièrement vos sentiments d'amour, & à vous consacrer tous les miens, sans les partager avec aucune personne. Ils sont tous à vous, & je vous assure que jamais mon ame ne poussera de soupir que pour vous: aussi ne puis-je aimer une personne plus parfaite & plus accomplie. Le seul mérite de votre beauté

& de votre amour vous doit être un présage assuré que je n'aurai jamais d'autre inclination que pour vous. Croyez, Madame, que si j'ai quitté le Portugal, ç'a été pour le déplaisir que j'ai eu de ne pouvoir pas assez familièrement converser avec vous dans votre malheureux Cloître. Je vous ai fait espérer que j'irois passer quelque temps avec vous : mais je fais bien que c'est trop peu ; &, puisque vous le desirez, j'y passerai toute ma vie. Je chercherai les moyens d'accomplir vos volontés, & de vous rendre les respects & les adorations que je vous dois, comme à la plus belle & à la plus parfaite Amante. Je vous confirme cette vérité, pour mettre fin tous deux à nos déplaisirs & à nos douleurs. J'ai une extrême joie de savoir que la Lettre que j'ai reçue de Monsieur votre frere, ait donné quelque treve à vos déplaisirs ; elle m'a beaucoup soulagé. Je sais que votre enchantement & votre passion amoureuse proviennent de moi ; vous n'ignorez pas que je n'en ai pas moins pour vous ; & que si je vous ai rendu malheureuse, je me suis aussi rendu malheureux en vous quittant ; mais ce ne sera pas pour long-temps. Ni mon éloignement, ni votre Cloître ne m'empêcheront pas de vous aimer & de m'approcher de vous : ce lieu possède un trésor qui n'appartient qu'à moi ;

c'est ce que vous connoîtrez à mon retour, & dont vous pouvez être assurée par mes Lettres. Le malheureux destin ne nous a séparés que pour un temps; mais l'Amour a uni nos cœurs pour jamais. Je vous écrirai souvent, pour vous témoigner l'intérêt que je prends à la conservation de votre vie; & que je souffre vos douleurs, afin que vous connoissiez par-là que mon amour est au plus haut point. Adieu, je n'en puis plus. Je conserve votre Lettre plus chèrement que ma propre vie, je la baise mille fois le jour, & plût à Dieu vous pouvoir embrasser de même! Je l'espere un jour, & que le destin nous réunira, ainsi qu'il nous a séparés. Adieu, la plume me tombe de la main; j'attends avec impatience votre réponse. Conservez-moi votre amitié, & croyez que je ne retournerai en Portugal, que pour vous délivrer des maux que vous endurez pour moi, qui vous suis absolument acquis, & qui suis plus à vous mille fois qu'à moi-même.

*II. LETTRE.*

SANS mentir, cette Dame d'hier au soir est bien laide; elle danse d'un méchant

A vj

air, & le Comte de Cugne avoit eu grand tort de la dépeindre comme une belle personne. Comment pûtes-vous demeurer si long-temps auprès d'elle ? Il me sembloit à l'air de son vilage, que ce qu'elle vous disoit n'étoit point spirituel ; cependant vous avez causé avec elle une partie du temps que l'assemblée a duré, & vous avez eu la dureté de me dire que sa conversation ne vous avoit pas déplu. Que vous disoit-elle donc de si charmant ? Vous apprenoit-elle des nouvelles de quelque Dame de France qui vous soit chère, ou si elle commençoit à vous le devenir elle-même ? car il n'y a que l'amour qui puisse faire soutenir une si longue conversation. Je ne trouvai point vos François nouveaux arrivés si agréables ; j'en fus obsédée tout le soir ; ils me dirent tout ce qu'ils purent imaginer de plus joli, & je voyois bien qu'ils l'affectoient ; mais ils ne me divertirent point, & je crois que ce sont leurs discours qui m'ont causé la migraine effroyable que j'ai eue toute la nuit. Vous ne le sauriez point, si je ne vous l'apprenois : vos gens sont occupés sans doute à aller savoir comment cette heureuse Françoise se trouve de la fatigue d'hier au soir ; car vous la fîtes assez danser pour la faire malade. Mais qu'a-t-elle de si charmant ? La croyez-vous plus ten-

dre & plus fidelle qu'une autre ? Lui avez-vous trouvé une inclination plus prompte à vous vouloir du bien , que celle que je vous ai fait paroître ? Non , sans doute , cela ne se peut pas. Vous savez bien que pour vous avoir vu passer seulement , je perdis tout le repos de ma vie ; & que sans m'arrêter à mon sexe & à ma naissance , je courus la premiere aux occasions de vous voir une seconde fois. Si elle en a fait davantage , elle est à votre lever ce matin , & le petit Durino la trouvera sans doute assise auprès de votre chevet. Je le souhaite pour votre félicité ; j'aime si fort votre joie , que je consens à la faire durer toute ma vie aux dépens de la mienne propre ; & si vous voulez régaler ce bel objet de la lecture de cette Lettre-ci , vous le pouvez sans scrupule. Ce que je vous écris ne sera pas inutile à l'avancement de vos affaires : j'ai un nom connu dans ce Royaume ; on m'y a toujours flattée de quelque beauté , & j'avois cru en avoir , jusques au moment que votre mépris m'a désabusée. Proposez-moi donc pour exemple à votre nouvelle conquête , dites-lui que je vous aime jusques à la folie ; je veux bien en tomber d'accord ; & j'aime mieux contribuer à ma perte par un aveu , que de nier une passion si chere. Oui , je vous aime

mille fois plus que moi-même : au moment que je vous écris, je suis jalouse, je l'avoue, votre procédé d'hier a mis la rage dans mon cœur ; & je vous crois infidèle, puisqu'il faut vous dire tout. Mais, malgré tout cela, je vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Je hais la Marquise de Furtado, de vous avoir donné l'occasion de voir cette nouvelle-venue ; je voudrois que la Marquise de Castro n'eût jamais été, puisque c'étoit à ses noces que vous deviez me donner la douleur que je ressens. Je hais celui qui a inventé la danse ; je me hais moi-même, & je hais la Françoise mille fois plus que tout le reste ensemble. Mais de tant de haines différentes, aucune n'a eu l'audace d'aller jusques à vous : vous me paroissez toujours aimable, sous quelque forme que je vous regarde ; jusques aux pieds de cette cruelle rivale qui vient troubler toute ma félicité, je vous trouvois mille charmes qui n'ont jamais été qu'en vous. J'étois même si sotte, que je ne pouvois m'empêcher d'être ravie qu'on vous les trouvât comme moi ; & bien que je sois persuadée que c'est à cette opinion que je devrai peut-être la perte de votre cœur, j'aime mieux me voir condamnée à cet abyme de désespoir, que de vous souhaiter une louange de moins. Mais comment

est-ce que l'Amour peut faire pour accorder tant de choses opposées ? On ne peut pas avoir plus de jalousie pour tout ce qui vous approche que j'en ai , & cependant j'irois au bout du monde vous chercher de nouveaux admirateurs. Je hais cette Francoise d'une haine si acharnée , qu'il n'y a rien de si cruel que je ne me croie capable de faire pour la détruire ; & je lui souhaiterois la félicité d'être aimée de vous , si je pensois que cet amour vous rendit plus heureux que vous ne l'êtes. Oui , je sens bien que j'aime tant votre joie , je me trouve si heureuse quand je vous vois content , que s'il falloit immoler tout le plaisir de ma vie à un instant du vôtre , je le ferois sans balancer. Pourquoi n'êtes-vous pas comme cela pour moi ? Ah ! que si vous m'aimiez autant que je vous aime , que nous aurions de bonheur l'un & l'autre ! Votre félicité feroit la mienne , & la vôtre en feroit bien plus parfaite. Aucune personne sur la terre n'a tant d'amour dans le cœur que j'en ai ; nulle ne connoît si bien ce que vous valez , & vous me ferez mourir de pitié , si vous êtes capable de vous attacher à quelque autre. Après avoir été accoutumé à mes manières d'aimer , croyez-moi , mon Cher , vous ne sauriez être heureux qu'avec moi. Je connois les

autres femmes par moi-même , & je sens bien que l'Amour n'a fait naître que moi sur la terre pour vous. Que deviendrait toute votre délicatesse , si elle ne trouvoit plus mon cœur pour y répondre ? Ces regards si éloquents & si bien entendus , seroient-ils secondés par d'autres yeux , comme ils le sont par les miens ? Non , cela n'est pas possible ; seuls , nous savons bien aimer : nous mourrions de chagrin l'un & l'autre , si nos deux ames avoient trouvé quelque assortiment qui n'eût pas été elles-mêmes.

RÉPONSE À LA SECONDE LETTRE.

C'EST à tort que vous m'accusez de vous maltraiter , & de vous mettre en oubli. Je ne crois pas , en vérité , que vous ayez de tels sentiments de moi ; ou , si cela est , vous n'avez pas encore reçu ma Lettre. Je m'assure que lorsque vous l'aurez reçue , vous en serez entièrement dissuadée. Je ne puis que faire présentement , sinon de vous désabuser de cette croyance , en vous témoignant toujours la forte passion que j'ai pour vous. Je serois le plus perfide Amant du monde , si , après tant de témoignages si doux de ma passion & de la

réci-proque que vous m'avez rendue, je ne persévérois pas dans mon amour. Oui, Madame, croyez que je suis, & serai toujours le même. Mon éloignement ne fait que m'enflammer davantage. Il me cause un tourment si rigoureux, que je juge aisément, par le mal que je souffre, de la violence du vôtre. Cessez donc de vous affliger davantage; oubliez ce désespoir où vous êtes, si vous ne voulez donner la mort à un misérable qui ne pense à toute heure qu'à vous, & dont vous augmentez infiniment les supplices par le surcroît de vos douleurs, & des plaintes que vous me faites. Ah! pourquoi vous ai-je jamais vue; ou, lorsque je vous ai vue, que n'aviez-vous moins d'amour & de beauté! Mais que dis-je, malheureux! Non, je ne voudrois pas pour mille vies comme la mienne, avoir été privé du bonheur de vous voir, puisque cette première vue a fait le comble de ma félicité. J'en suis ravi; & si je souffre éloigné de vous, ce sont des tourments si aimables, que je ne saurois m'en plaindre qu'avec injustice; ou, si je m'en plains, c'est de savoir les vôtres, & de connoître les plaintes que vous faites contre une personne qui n'a pas un moment de vie qui ne soit à vous. Ne me faites point ces reproches honteux que je vous ai abusée; cela

est indigne d'un honnête homme & d'un véritable amant. Vous devez être persuadée par la tendresse que j'ai pour vous, que mon procédé est de meilleure foi ; l'excès de mon amour vous doit mettre au dessus de tous ces soupçons. Comme vous êtes la plus agréable & la plus parfaite amante, aussi méritez-vous plus de fidélité & d'amour que l'on n'en trouve dans tous les amants du monde. Mais à quoi bon me dire que je vous trahis ? Est-ce là la justice que vous rendez à mon amour, & voulez-vous m'arracher la vie par des termes si rigoureux ? Que vous ai-je fait pour avoir ces sentiments de moi ? Ai-je manqué de fidélité ? Avez-vous reconnu quelque froideur en moi ? Vous ai-je donné quelque déplaisir ? Je choisirois plutôt mille fois la mort, que de vous avoir désobligée en quoi que ce soit. Vous dites que vous n'avez point reçu de mes nouvelles depuis six mois ; mais accusez-en l'infidélité du messager, puisque j'ai écrit deux fois depuis ce temps-là, & non l'aveuglement que vous croyez avoir eu en m'aimant. Nos plaisirs ne sont point finis ; ou, s'ils le sont, ce n'est que pour un temps. Vous me reverrez un jour en Portugal, & vous devez être assurée que je veux renoncer de tout mon cœur à mes parents, à mes biens & à mon pays, pour

m'attacher entièrement à vous. Si vos douleurs sont vraies, vos desirs ne seront point inutiles. J'espère jouir de vos douceurs & de vos charmes dans votre chambre plutôt que vous ne croyez, avec toute l'ardeur & les ressentiments d'amour que vous desirez de moi, sans que nos plaisirs finissent qu'à la fin de notre vie. Réjouissez-vous dans cette heureuse espérance, de goûter plus que jamais les plus tendres délices de notre amour. Je sais que vous m'avez dit que je vous rendrais malheureuse; mais ce n'est que pour un temps, puisque mon éloignement fini, ma présence & la vôtre vous feront goûter des joies excessives. Ne cherchons point d'autres remèdes à nos maux, que l'espérance de nous revoir au plutôt. Si nous souffrons, souffrons agréablement. Vous me dites que je suis plus à plaindre que vous : mais je ne le suis pas davantage, puisque votre amour va jusqu'à l'excès; ou, si je le suis, ce ne sont pas mes maîtresses de France qui me rendent malheureux, puisque vous êtes la seule à qui je me suis entièrement voué; je vous conjure de tout mon cœur d'en être convaincue. Si vous avez pitié de moi, que ce soit pour l'amour que je vous porte, & non point pour cette indifférence dont vous m'accusez. C'est faire injustice à ma passion; mais

c'est à bon droit que vous vous flattez que je ne puis goûter que des plaisirs imparfaits sans vous, puisque je n'en ai que celui d'être incessamment occupé de vous, comme vous l'êtes de moi. J'ai bien de la joie de savoir que vous soyez Portiere de votre Couvent : c'est un moyen assuré de faire réussir nos intentions ; mais je vous conjure de cacher votre amour plus que vous n'avez fait, afin que nous puissions le continuer avec plus d'assurance. N'enviez point le bonheur d'Emmanuel & de Francisque ; ils ne sont avec moi qu'en qualité de laquais, & je ne les considère qu'à cause qu'ils viennent de vous ; mais pour vous, vous êtes la véritable maîtresse de mon cœur. Plût à Dieu néanmoins que vous me fussiez aussi présente ! que je me tiendrois heureux, puisque tout mon desir n'est que de vous servir, & de vivre & mourir avec vous ! J'avoue que je ne me sers que des mêmes termes dont vous usez pour me témoigner votre amour ; mais où pourrois-je en trouver de plus doux & de plus sincères que ceux qui partent de votre cœur ? Si je les répète, ce n'est que pour vous assurer que je ne desire pas seulement me souvenir éternellement de vous, mais encore vous posséder toute ma vie, au lieu que vous souhaiterez. Je me sacrifie à vous avec le même

zele que vous me témoignez; je vous aime & je vous adore de toute mon ame. Ne vous imaginez point être séduite à cause de ma longue absence; elle finira bientôt, & vous connoîtrez le contraire de ce que vous avez cru de moi. L'emportement de ma passion est du moins égal au vôtre. N'ayez point de déplaisir d'avoir trop divulgué votre amour contre l'honneur du monde & de votre Religion; au contraire, comme c'est une perfection que d'aimer, vous avez cet avantage & cette consolation avec moi que nous y avons atteint au plus haut point. Je vous conjure de croire que ma passion est égale à la vôtre, & que je mets pareillement toute ma religion & mon bonheur à vous aimer éperdument. Vous m'affligez, lorsque vous me dites que vous ne voulez pas que je me contraigne à vous écrire. Dites-moi, je vous prie, puis-je jamais m'empêcher de vous faire savoir de mes nouvelles, & de vous assurer que je vous adore comme la personne la plus parfaite & la plus accomplie? Pourquoi dites-vous que vous prendrez plaisir à m'excuser & à me pardonner, si je n'en fais rien? Pensez-vous que je puisse vous oublier? Je n'ai point de plus grande satisfaction que lorsque je pense à vous, & lorsque je mets la main à la plume pour vous écrire; ni plus

de déplaisir que lorsque je la quitte. Je suis infiniment obligé à ce galant homme, qui a eu la bonté de vous entretenir de moi tant de temps. Assurez-vous que, puisque la paix est faite en France, je vous donnerai le contentement que vous desirez de moi, & que je vous ferai voir ce beau pays le plutôt qu'il me sera possible. Adieu, consolez-vous, conservez ma santé en conservant la vôtre. Que mon portrait vous tienne lieu de ma personne ; le vôtre me tient lieu de tout ce que j'aime le plus, jusqu'à ce qu'un heureux destin nous ait rapprochés l'un de l'autre. Adieu, je ne vous abandonnerai jamais ; adieu, je finis, croyez que je souffre toutes vos douleurs ; mais je vous conjure de ne prendre point de part aux miennes, de peur d'augmenter les vôtres.



III. LETTRE.

QUAND donc finira votre absence ? Passerez-vous encore aujourd'hui, sans revenir à Lisbonne, & ne vous souvenez-vous point qu'il y a déjà deux jours que vous êtes parti ? Pour moi, je pense que vous avez envie de me trouver morte à votre retour ; & c'est moins pour accompagner le Roi à

la visite des vaisseaux, que vous avez quitté la Cour, que pour vous défendre d'une Maîtresse incommode. En effet, je le suis au dernier point, il faut en tomber d'accord; je ne suis jamais contente, ni de vous, ni de moi-même. Une absence de vingt-quatre heures me met à la mort; & ce qui seroit un excès de félicité pour une autre, n'en est pas toujours une pour moi. Tantôt il me semble que vous n'en avez pas assez; d'autres fois je vous en trouve tant, que je crains de ne la pas faire toute seule; & il n'y a pas jusqu'à mes transports qui ne me chagrinent, quand je crois m'appercevoir que vous ne les remarquez pas assez bien. Vos distractions me font peur; je voudrois vous voir tout renfermé dans vous-même, lorsque je fais tout ce qui s'y passe; & quand vous manquez à en sortir pour examiner mes emportements, vous me mettez au désespoir. Je ne suis pas sage, je l'avoue; mais le moyen de l'être, & d'avoir autant d'amour que j'en ai? Je fais bien qu'il seroit de la raison d'être en repos au moment que j'écris; vous n'êtes qu'à deux pas de la Ville, votre devoir vous y retient, & la maladie de mon frere m'auroit empêché de vous voir depuis que vous êtes absent. De plus, il n'y a point de femmes où vous êtes, & c'est une grande inquiétude hors de mon

cœur. Mais, hélas ! qu'il y en est resté d'autres, & qu'il est vrai qu'une Amante se fait des tourments de toutes choses, quand elle aime autant que je fais ! Ces armes, ces vaisseaux, cet équipage de guerre vont vous désaccoutumer des plaisirs pacifiques de l'amour ; peut-être, à l'heure qu'il est, vous envisagez le moment de notre séparation comme un malheur infaillible, & vous commencez à donner des raisons à votre cœur pour l'y faire résoudre. Ah ! la vue des plus grandes beautés de l'Europe ne seroit pas si funeste pour moi, que celle de nos canons, s'il est vrai qu'ils produisent cet effet sur votre esprit. Ce n'est pas que je veuille combattre votre devoir ; j'aime votre gloire plus que je ne m'aime moi-même, & je fais bien que vous n'êtes pas né pour passer tous vos jours auprès de moi : mais je voudrois que cette nécessité vous donnât autant d'horreur qu'elle m'en donne, que vous n'y pussiez songer sans trembler, & que tout inévitable qu'une séparation vous doive paroître, vous ne pussiez croire de la supporter sans mourir. Ne m'accusez pas toutefois d'aimer à voir votre désespoir ; vous ne verserez jamais une larme que je ne voulusse essuyer. Je serai la première à vous prier de supporter courageusement ce qui m'arrachera la vie par un excès

excès de douleur, & je ne me consolerois pas d'avoir été au monde, si je croyois que mon absence vous laisât sans consolation. Que veux-je donc? Je n'en fais rien; je veux vous aimer toute ma vie jusques à l'adoration; je veux, s'il se peut, que vous m'aimiez de même; mais on ne peut vouloir tout cela sans vouloir en même temps être la plus folle de toutes les femmes. Que cette folie ne vous dégoûte pas de moi; je n'en ai jamais été capable que pour vous, & je ne voudrois pas la changer pour la plus solide sagesse, s'il falloit, pour être sage, vous aimer un peu moins que je ne fais. Votre esprit a mille charmes : vous m'avez dit que vous en trouvez autant dans le mien; mais je renoncerois à nous en voir à tous deux, s'il s'opposoit au progrès de notre folie. C'est l'amour qui doit regner sur toutes les fonctions de notre ame; tout ce qui est en nous, doit être fait pour lui; & pourvu qu'il soit satisfait, il m'est indifférent que la raison se plaigne. Avez-vous été de ce sentiment depuis que je ne vous ai vu? Je tremble de peur que vous n'ayez eu toute la liberté de votre esprit; mais seroit-il possible qu'il vous en fût resté, en parlant d'une guerre qui doit vous éloigner de moi? Non, vous n'êtes pas capable de cette trahison;

vous n'aurez pas vu un soldat qui ne vous ait arraché un soupir, & j'aurai le plaisir d'entendre dire à votre retour, que votre esprit est journalier, & que vous n'en avez point eu pendant votre voyage. Pour moi, je suis assurée que personne ne vous parlera de moi, qui ne m'accuse de ce défaut : je dis des extravagances qui étonnent tous ceux qui m'entendent; & si la maladie de mon frere n'autorisoit mes égarements, on croiroit parmi mon domestique, que je suis devenue insensée. Il ne s'en faut guères que je ne la sois aussi : vous pouvez juger du dérèglement de mon esprit par celui de cette Lettre ; mais voilà comme vous devez m'en vouloir. Les ravages que votre absence a faits sur mon visage, doivent vous paroître plus agréables que la fraîcheur du plus beau teint ; & je me trouverois bien horrible, si trois jours de la privation de votre vue ne m'a-voient point enlaidie. Que deviendrai-je donc si je la perds pour six mois ? Hélas ! on ne s'apercevra point du changement de ma personne ; car je mourrai en me séparant de vous. Mais il me semble entendre quelque bruit dans les rues, & mon cœur m'annonce que c'est le bruit de votre retour. Ah ! mon Dieu, je n'en puis plus. Si c'est vous qui arrivez, & que je ne puisse

vous voir en arrivant, je vais mourir d'inquiétude & d'impatience; & si vous n'arrivez pas après l'espérance que je viens de concevoir, le trouble & la révolution des mouvements de mon ame vont m'ôter le sentiment.

RÉPONSE À LA TROISIÈME LETTRE.

C'EST à ce coup que je suis au désespoir d'apprendre que mes Lettres ne vous soient pas rendues. Mon Dieu! que ferai-je, & que deviendrai-je, si ces dernières nouvelles ne vont pas jusques à vous? D'où vient que je reçois les vôtres, & que vous ne recevez pas les miennes? J'avoue que vous êtes bien éloignée de tout ce que vous aviez prévu; mais, au moins, si une de mes Lettres pouvoit tomber entre vos mains, seriez-vous consolée d'un éloignement si ennuyeux? Ne doutez pas, Madame, que je n'aie fait réponse, avec tous les empressements de mon amour, à toutes les vôtres que j'ai reçues aux lieux où j'ai passé, & croyez que je vous récrirai à l'avenir par des personnes qui me seront plus affidées, pour vous assurer de ma passion. Non, je ne vous oublierai jamais, je vous aime trop ardemment. Ne finissez point votre amour,

non plus que je ne finirai point le mien ; mais terminez vos langueurs & vos inquiétudes, & assurez-vous qu'à mon retour vous goûterez toutes les douceurs que vous attendez de moi. Ne vous ennuyez point ; je ne tâche qu'à me débarrasser de toutes mes affaires les plus pressées, pour vous aller secourir. Ah ! que je vous plains de savoir que vous êtes si inquiète à mon occasion ! & j'ai un déplaisir extrême que vous n'ayez point de connoissance que toutes ces douleurs sont autant de traits qui me blessent mortellement. Mais quelle gêne est-ce pour moi d'être malheureux à ce point, d'apprendre que mes nouvelles n'aillent pas jusques à vous ! Cela me fait mourir de tristesse ; je n'en puis plus : mon mal est dans le dernier excès. Je connois présentement que c'est avec raison que vous me soupçonnez d'infidélité ; accusez-moi de tout ce qu'il vous plaira, j'y consens, & vous pouvez me traiter avec toutes sortes de rigueurs, puisque je ne puis me justifier. Cependant Dieu m'est témoin que je ne vous ai jamais trahie, & que je n'ai point eu plus de plaisir & de satisfaction que lorsque j'ai été seul avec vous. Ne me reprochez point que vous n'êtes redevable de mes soins & de mes empressements qu'à vos importunités ; vous ne les devez qu'à votre mérite & qu'au vé-

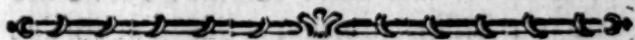
ritable amour que j'ai pour vous. Je ne vous ai aimée que comme la personne la plus parfaite & la plus accomplie qui fût au monde; & lorsque je vous ai enflammée, comme vous dites, je n'ai fait que vous rendre semblable à moi-même. Si vous m'avez rendu heureux en me faisant goûter des plaisirs infinis, j'espere encore un jour cette même grace de vous, avec une pareille satisfaction & des transports aussi doux que ceux que vous m'avez témoignés. Prenez patience, ne soyez point agitée de tant de divers mouvements : si vous m'aimez éperdument, je vous aime beaucoup plus que l'on ne peut exprimer. Il n'y a que vous seule qui occupe mon cœur, & je n'ose vous dire que je suis tous les jours agité des mêmes transports, de peur de vous jeter dans le dernier désespoir. Je fais bien que vous avez un excès de douleur de me savoir éloigné de vous; mais l'espérance que je vous donne de vous aller voir au plutôt, ne doit-elle pas diminuer vos déplaisirs? Souvenez-vous de cette promesse, & des serments d'amour & de fidélité que je vous ai faits, & vous vivrez avec plus de satisfaction & de joie. J'approuve & aime votre jalousie; c'est une marque assurée de votre tendresse, quoique ce soit à tort que vous soyez jalouse; car je n'ai jamais aimé

que vous. Je n'oserois vous dire que vous me causez un désespoir mortel de vous savoir réduite à une telle extrémité, puisque vous méprisez le zele que j'ai pour vous; néanmoins je suis certain que vous changerez de langage, quand vous connoîtrez mon procédé. Terminez toutes vos afflictions, ne vous repentez point d'avoir aimé une personne qui vous est toute acquise. Votre réputation n'est pas perdue pour m'avoir aimé : ni la sévérité de vos parents, ni la rigueur des Loix du Pays contre vous, ne m'empêcheront pas de vous faire jouir du bonheur que vous souhaitez pour toute votre vie. Je fais le moyen de ne vous paroître pas davantage ingrat pour l'amour que vous me portez. Si vous avez tout hasardé pour moi, je veux aussi tout abandonner pour vous. Attendez encore un peu de temps, & vous flattez de l'espoir que je vous donne; vous connoîtrez à la fin que le but de mes promesses est tel que vous le souhaitez. Je suis persuadé, quoique vous me disiez, que le désespoir où vous êtes réduite pour moi, est plus dans votre cœur que dans vos Lettres. Vous ne me voulez dissimuler votre amour, que parce que vous croyez que je ne me suis pas acquitté de mon devoir en vous écrivant; mais j'espère que cette Lettre vous désabusera de la mau-

vaïse opinion que vous avez de moi. L'amour & le respect que je vous porte, me disent incessamment que je vous appartiens tout entier, & que le Ciel nous a faits l'un pour l'autre. Je n'ai pour vous que des sentiments les plus tendres qu'on puisse avoir pour une véritable maîtresse. Conservez-vous pour l'amour de moi, afin que nous puissions goûter ensemble les plaisirs les plus doux, quand je serai assez heureux pour vous posséder. Arrêtez ces transports dont vous êtes agitée, ne me parlez pas de cette fin tragique que vous espérez de moi; cette pensée me tue, & me fait mourir d'horreur & d'effroi. Je ne suis pas capable d'avoir des sentiments si cruels; la passion que j'ai pour vous est si forte, que je ne puis que vous aimer éperdument. Ne vous affligez donc pas jusqu'à la mort; mais conservez votre belle vie, qui m'est si chere, afin de conserver la mienne. Ne m'affligez pas davantage, prenez compassion de moi, en ayant pitié de vous. Je vous regrette si tendrement, que si vous périssiez pour moi, je ne vous survivrois pas un moment. La passion violente que vous avez pour moi, me donne du dégoût & de l'aversion pour toutes choses, de crainte que j'ai qu'il ne vous en arrive mal. N'appréhendez pas que je vous quitte jamais pour une autre Maîtresse.

se ; c'est une espece de cruauté dont je ne suis pas capable. Votre passion ne peut servir qu'à m'animer davantage à vous aimer, & non pas à me glorifier de l'avantage que vous prétendez que j'ai sur vous, afin de me rendre plus aimable envers une autre Maîtresse. Je ne vous aime point par vanité ; je ne suis pas si superbe, ni si malappris que d'en venir à ce point : c'est à faire à des fous d'en user de cette sorte. Votre douceur, vos vertus & vos autres perfections méritent un traitement plus doux & plus respectueux. Vous savez que j'ai toujours caché notre amour le plus que j'ai pu, de peur de vous désobliger. Je n'ai pas plus de joie que quand je lis vos Lettres ; je ne trouve rien de si charmant : vous les croyez longues, & moi je les trouve si courtes, que je vous conjure de les étendre davantage. Ne vous qualifiez pas d'insensée : vous êtes trop sage en amour, & trop prudente en toute autre chose, pour vous attribuer cette mauvaise qualité. Puisque je suis assez heureux pour recevoir vos Lettres, écrivez-moi souvent, afin que je compatisse à vos douleurs, & fuyez ce désespoir que vous dites que je vous cause, pour vivre dans la tranquillité. Adieu : si votre amour augmente de moment en moment, le mien est dans la dernière violence ; adieu,

je meurs de déplaisir si vous ne m'apprenez au plutôt les choses que vous avez à me dire. Je prie Dieu de tout mon cœur que cette Lettre vous soit fidèlement rendue, pour vous témoigner l'ardeur de ma passion : adieu.

*IV. LETTRE.*

QUOI! vous serez toujours froid & paresseux, & rien ne pourra troubler votre tranquillité! Que faut-il donc faire pour l'ébranler? faut-il se jeter dans les bras d'un rival à votre vue? car hors ce dernier effet d'inconstance que mon amour ne me permettra jamais, je croyois vous avoir dû faire appréhender tous les autres. J'ai reçu la main du Duc d'Almeyda à la promenade, j'ai affecté d'être auprès de lui pendant le souper, je l'ai regardé tendrement toutes les fois que vous avez pu le remarquer, je lui ai même dit des bagatelles à l'oreille, que vous pouviez prendre pour des choses d'importance, & je n'ai pu vous faire changer de visage. Ingrat! avez-vous bien l'inhumanité d'aimer si peu une personne qui vous aime tant? Mes soins, mes faveurs & ma fidélité n'ont-

ils point mérité un moment de votre jalousie? Suis-je si peu précieuse pour celui qui m'est plus précieux que mon repos & que ma gloire, qu'il puisse envisager ma perte sans frayeur? Hélas! l'ombre de la vôtre me fait trembler : vous ne jetez pas un regard sur une autre femme, qui ne me cause un frisson mortel; vous n'accordez pas une action à la civilité la plus indifférente, qui ne me coûte vingt-quatre heures de désespoir; & vous me voyez parler tout un soir à un autre à votre vue, sans témoigner la moindre inquiétude! Ah! vous ne m'avez jamais aimée, & je fais trop bien comme on aime, pour croire que des sentiments si opposés aux miens, puissent s'appeller de l'amour. Que ne voudrois-je point faire pour vous punir de cette froideur! Il y a des moments où je suis si transportée de dépit, que je souhaiterois d'en aimer un autre. Mais quoi! au milieu de ce dépit je ne vois rien au monde d'aimable que vous. Hier même, que vos tiédeurs vous ôtoient mille charmes pour mes yeux, je ne pouvois m'empêcher d'admirer toutes vos actions; vos dédains avoient je ne sais quoi de grand qui exprimait le caractère de votre ame, & c'étoit de vous que je parlois à l'oreille du Duc, tant je suis peu la maîtresse des occasions de vous

offenser. Je mourois d'envie de vous voir faire quelque chose qui me fournît un prétexte de vous faire une brusquerie publique; mais comment aurois-je pu vous la faire? Ma colere même est un excès d'amour; & dans le moment où je suis outrée de rage pour votre tranquillité, je sens bien que j'aurois des raisons de la défendre, si je ne vous aimois jusqu'au dérèglement. En effet mon frere nous observoit; la moindre affectation que vous eussiez témoignée de me parler, m'auroit perdue. Mais ne pouviez-vous avoir de la jalousie sans la faire remarquer? Je me connois au mouvement de vos yeux, & j'aurois bien vu des choses dans vos regards, que le reste de la compagnie n'y auroit pas vues comme moi. Hélas! je n'y vis jamais rien de tout ce que j'y cherchois. J'avoue que j'y trouvai de l'amour; mais étoit-ce de l'amour qui devoit y être en ce temps-là? Il falloit y trouver du dépit & de la rage; il falloit me contredire sur tout ce que je disois, me trouver laide, cajoler une autre Dame à ma vue; enfin, il falloit être jaloux, puisque vous aviez des sujets apparents de l'être. Mais au-lieu de ces effets naturels d'un véritable amour, vous me donâtes mille louanges, vous pressâtes la même main que j'avois donnée au

Duc, comme si elle n'avoit pas dû vous faire horreur; & je vis l'heure que vous alliez me féliciter sur ce que le plus honnête homme de notre Cour s'étoit attaché auprès de moi. Insensible que vous êtes! est-ce comme cela qu'on aime, & êtes-vous aimé de moi de cette sorte? Ah! si je vous avois cru si tiède, avant que de vous aimer comme je fais! Mais quoi! quand j'aurois pu voir tout ce que je vois, & plus encore s'il se peut, je n'aurois pu résister au penchant de vous aimer; ç'a été une violence d'inclination dont je n'ai pas été la maîtresse; & puis quand je songe aux moments de plaisir que cette passion m'a causés, je ne puis me repentir de l'avoir conçue. Que ne ferois-je point, si j'étois contente de vous, puisque je suis si transportée d'amour dans les temps où j'ai le plus de sujet de m'en plaindre? Mais vous en savez les différences; vous m'avez vu satisfaite, vous m'avez vu mécontente: je vous ai rendu des graces, je vous ai fait des plaintes; & dans la colere, comme dans la reconnoissance, vous m'avez toujours vu la plus passionnée de toutes les Amantes. Un si beau caractère ne vous donnera-t-il point d'émulation? Aimez, mon cher insensible, aimez autant que vous êtes aimé; il n'y a de plaisir vérita-

ble pour l'ame que dans l'amour. L'excès de la joie naît de l'excès de la passion, & la tiédeur fait plus de tort aux gens qui en sont capables, qu'à ceux contre qui elle agit. Ah ! si vous aviez bien éprouvé ce que c'est qu'un véritable transport amoureux, combien ne porteriez-vous pas d'envie à ceux qui le ressentent ! Je ne voudrois pas, pour votre cœur même, être capable de votre tranquillité. Je suis jalouse de mes transports, comme du plus grand bien que j'aie jamais possédé, & j'aimerois mieux être condamnée à ne vous voir de ma vie, qu'à vous voir sans emportement.

RÉPONSE À LA QUATRIEME LETTRE.

J'AI bien de la joie d'apprendre que mon Lieutenant vous ait saluée de ma part, & vous ait dit de mes nouvelles. Je vous suis infiniment obligé du soin & de la tendresse que vous avez pour moi ; je vous conjure de croire que j'en ai réciproquement pour vous. N'apprehendez pas qu'il me soit arrivé de mal pendant mon voyage sur mer : il a été heureux pour moi ; car j'ai très-peu souffert. Je vous aurois écrit, aussi-bien qu'à mon Lieutenant ; mais la crainte que j'avois que mes Lettres ne vous fussent pas ren-

dues, non plus que les autres, m'a obligé de différer. J'espère que vous recevrez fidèlement celle que je vous envoie; car la personne qui doit vous la rendre, est mon bon ami. Si je reçois encore une des vôtres, qui m'apprenne que vous n'avez pas reçu de mes nouvelles, je partirai incontinent pour vous aller consoler. Je n'ai point manqué de vous écrire à toutes les occasions que j'en ai eues, & de vous faire réponse. Il faut que j'avoue que je suis le plus malheureux de tous les Amants, quoique le plus fidele, puisque vous ne recevez point mes Lettres. Je ne saurois faire davantage, sinon de vous témoigner toujours la même tendresse que j'ai pour vous, comme j'ai fait dans les autres. Mais à quoi bon vous écrire tant de fois, puisque mes réponses ne vont pas jusques à vous? Il n'importe; je veux continuer; je n'ai jamais plus de satisfaction, & je respire aisément lorsque j'ai la plume à la main pour vous; mais je deviens tout languissant, & je semble mourir aussi-tôt que je la quitte. Lorsque vous m'écrivez, je meurs de déplaisir & de joie, sans pouvoir mourir. Je meurs de déplaisir de vous savoir si affligée, sans recevoir de mes nouvelles; je meurs de joie, lorsque je reçois des vôtres. Je conserve vos Lettres plus que ma propre per-

sonne, comme de précieux gages de votre amour, pour vous en rendre un compte fidèle quand je serai assez heureux pour vous voir. J'avoue que vous avez raison de me traiter d'ingrat, puisque vous ne recevez aucune réponse de moi; mais je suis persuadé que vous aurez des sentiments contraires, quand je vous aurai désabusée. J'ai toujours conservé la même tendresse que j'ai eue pour vous, & que je vous ai témoignée dans votre chambre. Ma vie, mes biens & mon honneur, tout est à vous, tout dépend de vous : je vous les sacrifie. Je vous aime, croyez que je vous adore de toute mon ame; je vous conjure de n'en pas douter. Ne vous plaignez plus à l'avenir de mon peu de soin, ni que mes empresséments aient cessé envers vous; je les ai de la même manière qu'auparavant. Que je suis malheureux de ne pouvoir vous dire ma pensée bouche à bouche! Que vous sauriez de témoignages de mon amour! Mais il n'en seroit pas besoin : mes yeux languissants & ma contenance amoureuse vous feroient lire aisément dans mon cœur la passion qui m'enflamme. Epargnez-vous toutes ces inquiétudes que vous avez pour moi, & apprenez que mon procédé est tel que celui que je vous fis paroître les premiers jours de notre vue. Vous n'êtes point abu-

sée; mes soins & mes empressements pour vous ont toujours été sinceres, & le seront toute ma vie. Ne soupçonnez point ma bonne foi, je vous aime tendrement. Je ne saurois vous faire d'excuses de la négligence dont vous m'accusez, je n'en suis nullement coupable; je vous aime trop ardemment, & vous avez raison en cette rencontre de me justifier vous-même. J'avoue que mes assiduités, mes transports, mes complaisances, mes serments, mon inclination violente & mes commencements si agréables & si heureux vous ont entièrement charmée & enflammée; mais vous n'êtes point séduite. C'est en vain que vous répandez tant de larmes, puisque je persévère, & que je suis toujours le même. Si vous avez goûté beaucoup de plaisirs en m'aimant, j'espère que vous en aurez encore autant, & davantage, à l'avenir. Finissez vos douleurs & les mouvements qui agitent votre ame. Vous me faites pitié; je sens que je meurs de désespoir, lorsque vous m'assurez que vous souffrez pour moi. Ne me dites point que vous n'avez pas résisté avec opiniâtreté à mon amour; je le sais assez : vous ne m'avez jamais donné de chagrin, ni de jalousie, pour m'enflammer davantage. C'est une marque assurée de la tendresse naturelle que vous avez pour moi;

c'est aussi ce qui m'oblige à vous aimer & à vous adorer éternellement. J'admire & j'aime en même-temps cette naïveté sans artifice, & cette conduite amoureuse sans déguisement, dont vous avez usé envers moi. Ah! que je suis heureux d'avoir rencontré dans une Maîtresse une douceur si grande, une inclination si tendre & si naturelle, un amour si parfait, & une beauté si accomplie! Que ne vous dois-je pas pour tant de belles perfections qui se rencontrent dans vous, puisque vous me les sacrifiez tous les jours avec tant de tendresse & d'ardeur? Je serois le plus ingrat & le plus perfide de tous les Amants, si je n'en avois pas une véritable reconnoissance. Je l'ai toute entière; & si vous en avez été persuadée pendant le temps que j'ai eu l'honneur de votre conversation, vous le ferez bien davantage à l'avenir. Que vos témoignages d'amour sont doux, quand vous me dites que je vous parus aimable auparavant que je vous eusse dit que je vous aimois, & que vous avez été ravie de m'aimer éperdument! Quel zèle, quelle complaisance, ou plutôt quel excès d'amour! Et quel bonheur pour moi de me savoir si fortement aimé d'une personne si accomplie! Quels remerciements ne vous dois-je pas? Et de quelles paroles me puis-je ser-

vir présentement, pour vous témoigner une passion réciproque à la vôtre ? Vous épuisez mon génie par des discours si tendres ; & mon amour, quoique ingénieux, n'a point de termes si pressants pour vous exprimer l'ardeur de mon zèle, que ceux dont vous vous êtes servie pour me déclarer votre affection. Je vous dirai seulement que mes transports amoureux sont inconcevables, & que je vous aime infiniment. Quoique ces paroles disent beaucoup, je sais bien qu'elles disent peu pour vous ; néanmoins vous pouvez être assurée par-là que votre esprit n'a point été aveuglé, comme vous croyez, puisque je vous aime pareillement de tout mon cœur. Vos emportements m'ont toujours paru si doux & si agréables, que j'en ai été toujours charmé. Je crois avoir fait un digne choix en Portugal, lorsque je vous ai préférée à toute autre personne pour aimer fidèlement, & pour toutes autres sortes de perfections, puisque ç'a été toujours mon dessein, après mon retour, de vivre & de mourir avec vous. Ne m'accusez donc plus de cruauté, & ne me traitez plus de tyran. Je n'exerce nulle rigueur contre vous, que celle que vous vous imaginez à cause que vous ne recevez point mes Lettres. Il est vrai que vous eussiez pu résister à mon amour, & que par une bonté particulière

vous avez voulu vous attacher à moi. Mais ne vous plaignez pas de ce que je vous ai quittée; j'ai eu de puissantes raisons pour le faire, & cependant, quoiqu'elles soient très-fortes, je ne l'aurois pas fait, si vous n'y aviez consenti. Ni le vaisseau qui par-
toit pour aller en France, ni ma famille, ni mon honneur, ni le service du Roi que je révere, ne m'eussent jamais obligé à m'éloigner de vous, si vous ne me l'eussiez pas permis. Ne saviez-vous pas que j'étois tout à vous? Que ne m'avez-vous donc retenu? Vous n'aviez qu'à agréer l'offre que je vous fis de demeurer avec vous; j'y aurois consenti avec toute la joie imaginable: mais ce qui nous doit consoler vous & moi, c'est que le temps de mon retour s'approche, & que vous verrez dissiper la crainte & les frayeurs que vous avez de ne me jamais revoir. Ne soyez point troublée de cette appréhension; & puisque vous aimez avec tant de violence, que ce soit sans douleur & sans déplaisirs. Quittez cette haine & ce dégoût que vous avez pour toutes choses; ne vous tourmentez plus; que votre famille, vos amis & votre Couvent servent à vous consoler, & que tout ce qui vous a obligé de vous affliger, serve à vous récréer, & non pas à vous faire souffrir. Assurez-vous que si vous employez tous les moments de vo-

tre vie pour moi, je fais le même pour vous; ainsi, que votre cœur soit tout rempli d'amour. Quittez la haine que vous avez pour toutes choses, vivez dans la tranquillité & le repos, ne menez plus une vie languissante, cachez votre passion jusqu'à mon retour, afin que Madame votre mère, Messieurs vos parents, & les Religieuses, soient désabusés de votre passion. Si tout le monde est touché de votre amour, je vous conjure de croire que j'y prends plus d'intérêt que qui que ce soit. Mes Lettres ne sont pas si froides que vous vous imaginez; c'est que votre esprit est préoccupé d'amour. Si elles n'ont pas été si longues que vous le souhaitiez, c'est que j'ai cru en peu de mots dire beaucoup, puisque je n'ai jamais plus de plaisir que lorsque je vous écris. Vous ne devez pas vous affliger pour aimer si parfaitement que vous faites; divertissez votre esprit, pour donner treve à vos douleurs. Que ce balcon où vous allez vous promener quelquefois avec Donna Brites, vous soit un sujet de joie, puisque c'est là où a commencé à naître cette passion qui vous enflamme, & à laquelle je vous ai toujours témoigné que je réponds si tendrement. Vous ne vous méprîtes pas, quand vous crûtes que j'eus dès-lors le dessein de vous plaire. En effet,

c'étoit toute ma passion : je vous ai remarquée par dessus toutes vos compagnes, je vous ai considérée attentivement, & j'ai été si fort épris de votre beauté & de toutes vos autres perfections, que je me suis laissé facilement aller à la résolution de vous aimer. Je connus dès-lors, par un geste amoureux & très-agréable, que vous aviez de l'inclination pour moi, & que vous preniez un singulier plaisir à tout ce que je faisois, comme si mon amour vous avoit sug-géré dans le cœur que toutes mes actions n'avoient pour but que votre seule complaisance. Mais tous ces doux commencements de notre amour ne vous doivent pas porter au désespoir, & me faire passer pour coupable envers vous, puisque j'ai fait toutes ces choses pour une bonne fin, & que je vous aime aussi fidèlement que vous m'aimez. Vous devez tout espérer de moi ; je ne suis point ingrat de toutes les tendresses que vous me témoignez ; mon corps, mon ame, ma vie, mon honneur & mes biens, tout est à vous. Mon procédé est meilleur que vous ne croyez ; n'appréhendez point que je vous abandonne : c'est une espece de lâcheté & d'ingratitude qui m'est si odieuse, qu'elle n'aura jamais de prise sur moi. Si vous êtes persuadée que j'ai quelques charmes, ou quelque chose d'assez agréa-

ble, je vous en fais un sacrifice ; je ne veux jamais plaire à d'autres qu'à vous : puisque vous trouvez que j'ai quelque mérite, il me suffit. Toutes les plus belles créatures, au prix de vous, ne me sont rien ; je n'en veux aimer aucune que vous : pourvu que je sois toujours bien dans votre esprit, je suis au comble de mes vœux. Ne me souhaitez donc point tant l'amour des plus belles Dames de France ; vous connoîtrez à la fin que je ne suis point sujet au changement, & que les plus charmants objets ne me sauroient faire oublier l'amour que j'ai pour vous. Je ne cherche point de prétexte spécieux pour vous paroître coupable, & vous rendre malheureuse : ce n'est point mon dessein de demeurer long-temps en France ; je n'y puis captiver ma liberté, sans vous y posséder. Ni la fatigue d'un long voyage, ni les dangers les plus grands, ni le respect de mes parents, ni mes biens, ni mon honneur, ni quelque bienséance que ce puisse être, ne me peuvent détourner de vous aller rendre mes adorations. Je réponds de tout mon cœur à tous vos amoureux transports ; votre passion ne sauroit être plus violente que la mienne. Plût à Dieu que je pusse être éternellement dans un même lieu, attaché auprès de vous pour vous contempler, vous servir, vous

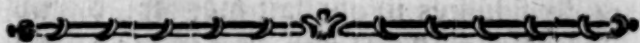
aimer & vous adorer ! Je ne dis point ceci pour vous flatter ; je suis tellement enchanté par vos charmes & vos faveurs, que je ne fais que vivre à demi du désespoir que j'ai de ne vous pouvoir pas revoir assez tôt. Bien loin d'être touché de la rigueur & de la sévérité d'une autre Maîtresse, les plus doux traitements, les plus charmantes caresses, les faveurs les plus avantageuses, les promesses les plus belles de l'objet le plus agréable, ne me sauroient détourner un moment de votre amour. Etouffez cette crainte vaine & inutile ; ne pensez pas que je vous quitte pour une autre. Qu'avez-vous dans vous-même qui ne soit très-aimable ? & qu'y a-t-il de plus charmant que votre beauté, de plus doux que votre entretien, de plus agréable que votre compagnie, de plus tendre que votre amour, de plus attrayant que vos plaisirs, de plus touchant que vos soupirs, de plus stable que vos promesses, de plus fervent que votre zèle ? Après tant d'appas & de perfection, pouvez-vous avoir la moindre pensée que je vous puisse quitter, pour me rendre malheureux sous l'esclavage d'une autre Maîtresse ? Non, Madame, ne vous imaginez pas que je sois si inconstant ; j'ai trop d'amour & de respect pour en user de la manière. Il est vrai que je vous ai dit en

confiance, il y a déjà quelque temps, que j'avois aimé une autre Dame en France : mais son mérite n'est rien en comparaison de ce que vous valez ; ses appas ne sont que l'ombre des vôtres ; son entretien est fade ; sa conversation me rebute ; & pour vous dire tout enfin, j'en suis tellement dégoûté, que je ne la vois plus. Pour vous confirmer cette vérité, je vous enverrai une de ses Lettres avec son portrait ; vous pourrez juger par-là de sa beauté, de son esprit & de sa conduite. Je crois que vous n'en ferez pas jalouse ; quand vous aurez reconnu tout ce que je vous dis ; & lorsque j'aurai l'avantage de vous voir, je vous entretiendrai des discours qu'elle me tient : ce sera un sujet de divertissement pour vous consoler ; & puisque vous prenez tant de part à tout ce qui m'est cher, je vous porterai le portrait de mon frere & de ma belle-sœur. Vous dites qu'il y a des moments où il vous semble que vous auriez assez de soumission pour servir celle que j'aime : cette pensée est fort obligeante ; mais puisque vous avez tant de bonté pour moi, je vous conjure d'employer ce bon service pour vous. Vous êtes la seule que je veux adorer & servir toute ma vie. Ne soyez pas persuadée que je vous fais de mauvais traitements, ni que j'aie aucun mépris pour vous ;

vous; toutes ces choses sont infiniment éloignées de mon esprit : je fais trop bien connoître votre mérite, le respect & le zèle que j'ai pour vous. C'est à tort que vous êtes jalouse, & que vous me faites ces reproches. J'approuve avec ardeur les plus doux sentiments de votre ame, & vous consacrez entièrement tous les mouvements de mon cœur. Je vous conjure de m'écrire souvent : vos Lettres me sont si chères, que je les conserve comme la chose du monde la plus précieuse; vous ne les sauriez faire assez amples pour moi. Votre passion m'est si agréable, que je n'ai jamais plus de joie que lorsque je la vois peinte sur du papier. Cela vous soulage, & moi aussi; & mon déplaisir est que je ne suis pas présent, pour donner trêve à vos maux. Je sais qu'il y a un an présentement, que vous me donâtes les dernières & les plus douces faveurs de votre amour; je me souviendrai toute ma vie de ce bienheureux jour. Que d'agréables transports! que de doux emportements! que d'ardeur! que de feu! que d'amour ne me témoignâtes-vous pas! que de douceurs inconcevables ne me fîtes-vous pas goûter! Mon ame pensa s'envoler dans le comble de la joie & des plaisirs qu'elle reçut. Vos autres faveurs, & la sincérité avec laquelle vous en avez usé de-

puis, m'ont tellement charmé, que je ne vous ai quittée qu'avec un regret nonpareil, pour entreprendre un long voyage qui me cause une infinité de déplaisirs. Quand je pense aux heureux moments que j'ai goûtés avec vous, je me souviens de cette aimable pudeur qui alors éclata sur votre charmant visage : s'il y parut quelque confusion, ce ne fut que pour m'enflammer davantage. Plût à Dieu que cet Officier dont vous me parlez, ne fût pas sitôt parti ! J'aurois eu la satisfaction d'être entretenu plus long-temps des douceurs que vous m'auriez écrites. Adieu : si vous avez eu peine à finir votre Lettre, j'ai un extrême regret de clore la mienne. N'appréhendez pas que je vous quitte ; j'ai trop de tendresse pour vous. Je vous remercie de tout mon cœur de l'amour que vous avez pour moi ; je vous conjure de croire que j'en ai réciproquement pour vous. Que les noms de tendresse que vous voulez me donner, me feroient agréables, si vous me les aviez exprimés par votre Lettre ! Mais n'importe ; il me suffit que vous les ayez dans le cœur, puisque le temps ne vous a pas permis de me les écrire. Je n'en ai pas moins pour votre personne, je me donne tout à vous : mon ame, mes biens, mon honneur, tout cela dépend de vous ; je vous fais un sacri-

fice de tout ce que j'ai de plus cher. Que je vous respecte! que je vous adore! Quels transports d'amour n'ai-je pas pour vous! Que vous m'êtes chère! que la fortune m'est cruelle de m'avoir éloigné de vous! que vous me faites de pitié; que vous me causez de déplaisirs, de compassion pour tous les tendres sentiments que vous avez pour moi, & de chagrins, de ce que je ne puis vous témoigner de plus près le réciproque de l'amour que vous avez pour moi! Quels respects, quelles soumissions, quelles tendresses ne vous montrerois-je pas! Que vous connoîtrez une ame sincere, que vous verriez un cœur ouvert! que de joie, que de plaisirs, que de satisfaction, que de consolation ne recevriez-vous pas aussi-bien que moi! Adieu : écrivez-moi plus amplement à l'avenir; je prends un plaisir infini à la douceur que vous me témoignez par vos Lettres. Adieu, consolez-vous; j'aurai le bonheur de vous voir au plutôt, pour vous assurer de la fidélité de mon amour. Adieu, vous me faites pitié.

*V. LETTRE.*

EST-CE pour éprouver ma docilité, que vous m'écrivez comme vous faites; ou s'il

est possible que vous pensiez tout ce que vous me mandez, pour me croire capable d'en aimer un autre? Patience : bien que cette opinion blesse mortellement ma délicatesse, je l'ai souvent eue de vous, moi qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Mais de croire cette infidélité consommée, de me dire des injures, & de vouloir me persuader que je ne vous verrai jamais, ah! c'est là ce que je ne saurois supporter. J'ai été jalouse; & quand on aime parfaitement, on n'est point sans jalousie : mais je n'ai jamais été brutale, je n'ai jamais perdu votre idée de vue; & dans le plus fort de mon dépit, je me suis toujours souvenue que vous étiez celui que je soupçonnois. Ah! que je vois de défauts dans votre passion, que vous savez mal aimer, & qu'il est aisé de concevoir que vous n'avez point d'amour dans le cœur, puisque tout ce que vous laissez échapper sans étude, est si peu digne du nom d'amour! Quoi! ce cœur que j'ai acheté de tout le mien, ce cœur que tant de transports & tant de fidélités m'ont fait mériter, & que vous m'avez assuré que je possédois, est capable de m'offenser de cette sorte? Ses premiers mouvements sont des injures; & quand vous le laissez agir sur sa foi, il ne m'exprime que des outrages. Allez, ingrat

que vous êtes, je veux vous laisser vos soupçons pour vous punir de les avoir conçus. Il vous devoit être assez doux de me croire tendre & fidelle, pour faire votre tourment d'en douter. Il me seroit aisé de vous guérir, & la liberté de vous offenser ne m'est que trop interdite pour mon repos : mais je veux vous laisser une erreur qui me venge; & si vous en croyez mon ressentiment, toutes vos conjectures sont justes, & je suis la plus infidelle de toutes les femmes. Je n'ai pourtant point vu l'homme qui cause votre jalousie; la Lettre qu'on prétend être de moi, n'en est pas, & il n'y a point d'épreuve où je ne pusse me soumettre sans crainte, s'il me plaisoit de vous donner cette satisfaction. Mais pourquoi vous la donneroie-je? Est-ce par des invectives qu'on l'obtient? & n'auriez-vous pas sujet de me croire aussi lâche que vous me dépeignez, si vous deviez ma justification à vos menaces? Vous ne me verrez plus, dites-vous, vous sortez de Lisbonne, de peur d'être assez malheureux pour me rencontrer, & vous poignarderiez le meilleur de vos amis, s'il vous faisoit la trahison de vous amener chez moi. Cruel! que vous a donc fait ma vue pour vous être insupportable? Elle ne vous a jamais annoncé que des plaisirs; vous n'avez jamais ren-

contré dans mes yeux que de l'amour, & de l'empressement de vous le témoigner : est-ce là dequoi vous obliger à quitter Lisbonne pour ne plus me voir ? Ne partez point, si vous n'avez que cette raison qui vous y oblige ; je vous épargnerai la peine de m'éviter : aussi-bien c'est à moi à fuir ; & non pas à vous. Ma vue ne vous a coûté que l'indulgence de vous laisser aimer, & la vôtre me coûte toute la gloire & tout le repos de ma vie. J'avoue qu'elle en a souvent fait la joie aussi. Quand je me représente l'émotion secrete que je ressentais, lorsque je croyais discerner vos pas dans une promenade ; la douce langueur qui s'emparoit de tous mes sens, quand je rencontrois vos regards ; & le transport inexprimable de mon ame, lorsque nous avions la liberté d'un moment d'entretien, je ne fais comme j'ai pu vivre avant que de vous voir, & comment je vivrai quand je ne vous verrai plus. Mais vous avez dû sentir ce que j'ai senti : vous étiez aimé, & vous disiez que vous aimiez ; cependant vous êtes le premier à me proposer de ne plus me voir. Ah ! vous serez satisfait, & je ne vous verrai de ma vie. J'aurois pourtant un plaisir extrême à vous reprocher votre ingratitude, & il me semble que ma vengeance seroit plus entiere, si mes yeux &

toutes mes actions vous confirmoient mon innocence. Elle est si parfaite, & le mensonge qu'on vous a fait, si aisé à détruire, que vous ne pourriez me parler un quart-d'heure sans être persuadé de votre injustice, & sans mourir de regret de l'avoir commise. Cette pensée m'a déjà sollicitée deux ou trois fois de courir chez vous; je ne fais même si elle ne m'y conduira point, malgré moi, avant la fin de la journée, car mon dépit est assez violent pour m'ôter la raison : mais je m'étois fait une si douce habitude de vous étudier, que je crains de vous déplaire par cet éclat. Je vous ai toujours vu pratiquer une discrétion sans égale; vous avez eu plus de soin de ma réputation que moi-même, & vous avez quelquefois porté vos précautions jusques à me forcer de m'en plaindre. Que diriez-vous, si je faisois quelque chose qui découvrit notre intrigue, & qui me scandalisât parmi les gens d'honneur? Vous auriez du mépris pour moi, & je mourrois si je vous en croyois capable; car, quoi qu'il arrive, je veux toujours être estimée de vous. Plaiguez-vous, dites-moi des injures, faites-moi des trahisons, haïssez-moi, puisque vous le pouvez; mais ne me méprisez jamais. Je puis vivre sans votre amour, dès l'instant que cet amour ne fera plus votre félicité; mais je ne puis

vivre sans votre estime , & je crois que c'est par cette raison que j'ai tant d'impatience de vous voir ; car il n'est pas possible que ce soit par un effet de tendresse : je serois bien insensée d'aimer un homme qui me traite comme vous me traitez. Cependant , à bien prendre votre colere , ce n'est qu'un excès de passion qui la cause : vous ne seriez pas si transporté , si vous étiez moins amoureux. Ah ! que ne puis-je me persuader cette vérité ! que les outrages que vous m'avez faits , me seroient chers ! Mais non , je ne veux point me flatter de cette erreur agréable : vous êtes coupable ; quand vous ne le seriez pas , je veux le croire , afin de vous punir de me l'avoir laissé penser. Je n'irai d'aujourd'hui dans aucun lieu où vous puissiez me voir , je passerai l'après-midi chez la Marquise de Castro , qui est malade , & que vous ne voyez point. Enfin , je veux être en colere , & voici la dernière Lettre que vous verrez jamais de moi.

RÉPONSE À LA CINQUIÈME LETTRE.

QUEL rigoureux traitement me faites-vous ? Hélas ! qui vous oblige à ne vouloir plus m'écrire ? Quel déplaisir vous ai-je donné ? Quelle assurance avez-vous que je

ne vous aime plus? Je suis enflammé de votre amour plus que jamais; je vous respecte, je vous adore de tout mon cœur, & suis prêt d'abandonner tout ce que j'ai de plus cher pour me soumettre à vous. Je vous conjure de me continuer votre amitié, & de conserver les gages de mon amour; ne les donnez, ni ne les montrez à personne. Ayez mon portrait devant vos yeux, considérez-le attentivement; portez ces bracelets pour l'amour de moi; ne me les renvoyez point, & n'employez pas Donna Brites, qui a été la confidente de nos plus doux secrets, à me causer de si sensibles déplaisirs. Que le désespoir ne vous emporte point contre moi; modérez votre haine: je suis innocent de tout ce que vous pouvez m'imputer. Ne brûlez pas ces précieux gages que vous avez de moi; ou si vous les consommez, que ce soit au feu de votre amour. Ne me poursuivez point avec tant de haine; c'est une espece de cruauté & de foiblesse dont votre grand cœur ne fut jamais capable. L'amour est une vertu qui vous est si chere; vous avez trop de générosité pour être inconstante, & pour me vouloir maltraiter. D'où vient cette rigueur? Ne vous suis-je pas soumis jusqu'au dernier soupir de ma vie? Pourquoi vous emporter contre moi? que vous

ai-je fait ? Quelle satisfaction desirez-vous d'une personne qui ne vous a point offensée ? Quoique je sois innocent, je veux vous paroître coupable, puisque vous le souhaitez ; mais de quel crime m'accusez-vous ? Serez-vous inflexible envers moi, qui fais gloire de vous sacrifier tout ce que je suis ? Mais, hélas ! que dis-je ? le moyen de vous appaiser ? Vous êtes tellement irritée contre moi, que je ne fais que devenir. Que ferai-je ? à qui aurai-je recours ? qui fera ma paix avec vous, puisque je suis absent ? qui vous assurera de ma constance, puisque vous êtes persuadée du contraire ? Pour éloigner cette haine de votre cœur, je vous conjure de penser souvent aux délices de l'amour que nous avons goûtées ensemble, & aux assurances que je vous ai données de ne vous abandonner jamais. Entretenez-vous de ces douceurs de moment en moment avec Donna Brites ; consolez-vous toutes deux ensemble ; songez à l'excès de ma passion & de la vôtre ; prévoyez toutes ces difficultés & ces violences dont vous me parlez ; opposez-vous aux efforts que vous faites pour me quitter, & soyez convaincue que vous aurez des mouvements incomparablement plus agréables en m'aimant toujours, qu'en me quittant pour jamais. Quoi ! vous voulez

perdre un Amant si constant & si fidele, qui vous a été si cher, que vous avez aimé si tendrement, qui a été l'objet le plus doux de votre passion, à qui vous en avez souvent donné des témoignages si pressants; un Amant que vous avez embrassé avec tant d'ardeur & d'empressement, & qui par ses caresses vous a rendu si tendrement le réciproque ! L'amour a trop bien uni nos cœurs; quoi que vous fassiez, je ne crois pas que vous puissiez vaincre une passion si forte & si agréable. Est-ce pour m'éprouver que vous m'écrivez de la maniere, ou si c'est tout de bon ? Votre haine & votre rigueur sont si mal fondées, qu'elles ne peuvent durer long-temps. Ne m'accusez point de mépris & d'indifférence ; j'ose prendre le ciel à témoin de l'estime & de l'attachement que j'ai toujours eus pour vous. Si je vous ai fait des protestations d'amitié par mes Lettres, ç'a été avec des respects & des soumissions véritables ; si vous les aviez toutes reçues, vous seriez persuadée du contraire de ce que vous m'avez écrit. Je crois que Messieurs vos parents & Madame votre Abbessé, à qui nos amours sont suspectes, sont d'intelligence ensemble, & qu'ils vous ont donné de fausses Lettres, au-lieu des réponses que j'ai faites à toutes les vôtres, que j'ai reçues

avec joie & lues avec plaisir : cela m'oblige à ne pas vous écrire davantage, de peur d'accident. Je me prépare à partir dans quinze jours, pour vous aller trouver en Portugal. Après cette promesse que je vous fais de vous revoir au plutôt, je vous conjure de rentrer en vous-même, & de faire agir votre passion au préjudice de votre haine. Si vous vous êtes éclaircie, ce doit être de l'estime, du respect & de l'amour que j'ai pour vous, & non de rien qui y soit contraire. Je n'ai jamais eu de plus forte passion que celle de vous aimer, vous servir & vous adorer. Si j'avois été assez ingrat pour vouloir vous quitter, après toutes vos faveurs, je vous en aurois donné des preuves avant mon départ, soit par des paroles, ou par mon refroidissement; ou j'aurois fait agir Donna Brites, ou quelque autre confidente, pour vous obliger à ne point me récrire; ou j'aurois tâché de vous détromper, en ne vous faisant point de réponse; ou sous quelque prétexte spécieux, j'aurois feint d'être obligé de demeurer en France pour ne point vous revoir. Ai-je usé de toutes ces finesses? vous ai-je trompée par mes discours? avez-vous reconnu quelque froideur en moi? ai-je fait agir quelqu'un pour vous détourner de mon amour? Ne m'avez-vous pas écrit?

n'ai-je pas reçu vos Lettres? ne vous ai-je pas fait réponse? Ai-je cherché l'occasion de demeurer en France sans vous? ai-je dit que je ne voulois point retourner en Portugal? vous ai-je donné quelque sujet de déplaisir? Ne vous ai-je pas découvert les véritables sentiments de mon ame? ai-je manqué de civilité, d'amour & de respect pour vous? De quoi vous plaignez-vous donc? de quoi m'accusez-vous? & que vous ai-je fait enfin, pour m'être si cruelle? Désabusez-vous, Madame, & ne croyez pas que je sois assez lâche pour vous quitter. Ne m'attribuez point toutes ces mauvaises qualités que vous dites, & jugez-moi digne de tous les sentiments & de toutes les douceurs que vous avez pour moi. Ne croyez pas que je vous donne occasion de m'oublier; cette grace que vous me demandez, ne sert en même-temps qu'à m'affliger & à m'enflammer davantage. Il est vrai que j'ai eu bien du trouble en lisant votre Lettre; mais c'est à cause de vos reproches, de vos menaces, de vos mépris, du mauvais traitement que vous me faites, & du désespoir où vous me jettez. Sans ces déplaisirs, ah! que de joie, que de contentement, que de ravissement n'aurois-je pas reçu, en apprenant de vos nouvelles! N'importe; quelle que soit la rigueur dont

vous usiez envers moi, je veux me consoler dans l'espérance de fléchir votre colere. Je souffre vos mépris & vos emportemens; mais la raison ramenera un jour le calme dans votre ame, & vous fera connoître, quand je serai auprès de vous, que vous avez affligé un innocent. Pourquoi m'écrivez-vous que je ne me mêle point de votre conduite? Qui peut avec plus de justice que moi en prendre le soin? Doutez-vous de ma discrétion? Ne savez-vous pas jusqu'à quel point j'ai pris part à tout ce qui vous touche, sans vous gêner? Je sais bien que vous êtes très-sage, que vous marchez droit dans vos entreprises, & que vos actions sont sans reproche. Si je me suis informé de ce que vous faites, ce n'a été que pour admirer votre sagesse en vos conseils, votre prudence en votre conduite, & votre adresse en tout ce que vous entreprenez, dont vous venez à bout avec une facilité si merveilleuse, que c'est une chose aussi surprenante qu'admirable. Cependant, puisque cela vous choque, je suis prêt à m'en désintéresser. Que puis-je faire davantage pour me remettre bien auprès de vous, & pour vous obliger à favoriser ma passion, & continuer votre tendresse? Commandez, je suis prêt de vous satisfaire, plus pour alléger les maux que vous endurez, que pour

terminer mes douleurs. Je souffre agréablement tout ce qui vient de vous. Vos rigueurs les plus sévères n'ont que des appas pour moi ; je vous suis obligé même du mauvais traitement que vous me faites ; cela ne sert qu'à allumer ma flamme & la rendre plus vive. Je suis content d'endurer de la maniere , pourvu que ma souffrance apporte quelque soulagement à vos douleurs , & vous rende plus contente. Plût à Dieu que vous pussiez vivre heureuse & tranquille dans la certitude de mon amour ! Après m'avoir fait paroître une si grande aversion, vous me promettez de ne me point haïr : cela est très-obligéant ; mais je prendrai la liberté de vous dire que vous seriez plus de justice à mon amour , si vous m'aimiez comme vous m'avez aimé , puisque je n'ai rien fait qui puisse vous déplaire. Je suis certain que vous pouvez trouver un amant qui aura plus de mérite que moi ; mais je suis assuré que vous n'en trouverez jamais un qui soit plus fidele & plus constant que je le suis. Votre passion peut tout sur mon esprit : elle m'a enflammé , elle vous a occupée , elle m'a aussi occupé , & elle ne m'a pas laissé un moment en liberté. Vous en êtes témoin , puisque vous avouez que l'on ne sauroit oublier ce qui cause tous les transports dont on est capable , que les

mouvements d'un cœur s'attachent à l'objet qu'il a aimé, que les premières idées ne se peuvent effacer, que les premières blessures sont incurables, que toutes les passions & les plus doux plaisirs que l'on cherche sans aucune envie, sont inutiles pour détourner de ce que l'on aime le plus, & ne servent qu'à faire connoître que rien n'est plus cher que le souvenir des douleurs que l'on souffre. Que ces paroles sont douces dans la bouche d'une véritable Amante! qu'elles ont d'appas & de charmes pour un Amant qui est dans le désespoir! Ah! qu'elles me consolent, & qu'elles me font bien connoître que je suis encore dans votre cœur, puisqu'il est sujet à des sentiments si doux! Mais combien dois-je espérer d'être encore mieux auprès de vous, quand vous connoîtrez que mon attachement est très-parfait, que mon amour est réciproque, que votre inclination n'a point été aveugle, & que vous vous êtes attachée à une personne qui fait gloire de vous aimer toute sa vie? Je sais bien, Madame, que vous avez tant de douceur & de compassion, que vous ne voudriez pas mettre, ni moi, ni personne, en l'état déplorable où vous êtes réduite; c'est une marque assurée de votre bon naturel. Je vous conjure de croire aussi que c'est mon inclination, &

que si vous souffrez, je n'y ai rien contribué en nulle maniere. Ne cherchez point à m'excuser de ce côté-là; je ne suis point criminel de ce dont vous m'accusez. Je suis persuadé qu'une Religieuse, parfaite comme vous êtes, est infiniment aimable. Les raisons que vous apportez pour montrer qu'on les doit aimer plus particulièrement que les femmes du monde, sont très-puissantes; mais sans avoir égard à toutes ces belles preuves que vous mettez en avant, je vous dirai, en peu de mots, que je ne vous ai considérée que pour votre propre mérite. Le procédé des femmes du monde me déplaît: la plupart sont sujettes au changement; elles ne sauroient aimer en un seul lieu; ou, si elles aiment, ce n'est que par feinte, par complaisance & par intérêt. La rigueur dont elles usent, le mépris, la peine, la coquetterie, les dissimulations causent aux amants cent fois plus de déplaisir que de joie. Je fais bien que vous n'alléguez pas ces raisons pour vous faire aimer: vous avez des qualités trop estimables, pour ne pas attirer les cœurs les plus fiers; vos charmes sont si puissants, que l'on n'y peut résister. La beauté, la constance, la fidélité & la douceur vous font admirer, servir & adorer de tous ceux qui ont l'avantage de vous con-

noître. Les autres beautés sont peu de chose au prix de vous, & j'ose dire que c'est un crime de renfermer une personne si accomplie que vous dans un Couvent. Si vous êtes malheureuse, ce n'est qu'en qualité de captive, dont vous pouvez vous délivrer quand il vous plaira. Vous avez appréhendé sans raison, que je vous fusse infidèle, en ne vous voyant pas tous les jours. Ne savez-vous pas qu'il n'étoit point en mon pouvoir, ni au vôtre, de nous entrevoir si souvent, puisque vous étiez enfermée, & à cause du danger où je m'exposois en entrant dans votre Monastere ? Si je vous ai quittée pour aller à l'armée, ce n'a été qu'après votre consentement ; & votre seul mérite étoit capable de me retenir. Si vous m'aviez commandé de demeurer, j'aurois quitté très-volontiers le service de mon Prince pour m'attacher entièrement au vôtre, sans craindre la colere de vos Parents & la rigueur des Loix du Pays. Je n'ai pas manqué à vous donner des témoignages de ma passion, dès que j'ai été en Portugal ; s'ils ne sont pas venus jusques à vous, je n'en suis pas coupable : mais j'aurois bien du déplaisir que vous fussiez sortie du Couvent pour me venir trouver en France, non pas que je n'eusse une joie infinie de vous embrasser en ce beau Pays, mais à cause du

péril où vous vous fussiez exposée, & de la fatigue que vous eussiez endurée en chemin. Je sais bien le moyen de faire réussir cette entreprise, lorsque je serai assez heureux pour vous voir, si vous êtes encore dans ce dessein. J'ose bien vous parler de la sorte dans mes Lettres, puisque Madame votre Abbessé & Messieurs vos Parents ne sont pas instruits de notre procédé. Cependant le refroidissement de votre amour, votre mépris, & votre changement si prompt me causent un si grand déplaisir, que j'en suis au désespoir. Mais il n'importe, je me console; car je suis si persuadé de votre douceur & de votre amour, que je m'assure que sitôt que vous aurez reçu ma Lettre, & que vous m'aurez vu un moment, vous changerez de résolution. Je n'ignore pas, Madame, que je vous ai plus d'obligation qu'à personne du monde; vous m'avez aimé éperdument, vous m'avez donné votre cœur, vous m'avez sacrifié votre honneur & votre vie, au mépris de vos Parents, de votre Religion, & de la sévérité des Loix du Pays. Que de reconnoissance ne vous dois-je pas pour un amour si violent! Croyez-vous que je puisse vous oublier, & que je vous quitte, après des marques si grandes de votre amour? Vous auriez raison, Madame, de vous plaindre de

moi, si j'étois assez ingrat d'en venir à ce point de ne vous avoir pas récrit, ni témoigné réciproquement que je vous aime avec la même ardeur dont vous usez envers moi. Mon procédé ne seroit pas d'un honnête homme; je serois un traître, un méchant, & l'Amant le plus ingrat du monde. Au contraire, Dieu m'est témoin que j'ai toujours persévéré à vous adorer & à vous aimer plus que moi-même; je n'ai jamais manqué de respect, ni d'amour pour vous; je vous ai récrit avec toute l'ardeur & la civilité possible; je vous ai donné des preuves de la passion la plus parfaite & la plus violente qu'un homme puisse avoir pour la personne la plus aimable & la plus accomplie. Je persévère toujours dans ces sentiments. Que puis-je faire davantage? que desirez-vous de moi? Je vous ai fait un sacrifice de tout ce que je suis & de tout ce qui m'appartient; je suis prêt d'abandonner tout pour vous, & de faire un long voyage, de passer les mers, & d'exposer ma vie à la merci des eaux, pour vous aller chercher jusques dans votre Monastere. Il ne restera plus, après tant de marques de ma passion, si je suis assez heureux pour surmonter tous ces hazards, que de m'aller immoler tout de nouveau à votre colere; c'est ce que je ferai, lorsque j'aurai

le bien & l'avantage de vous voir. Je veux m'exposer, quoique innocent de tout ce dont vous m'accusez, comme une victime à l'ardeur de votre courroux, sans résister à la moindre de vos volontés. Toutes ces preuves de la passion que j'ai pour vous, sont bien éloignées, ce me semble, de l'aversion naturelle que vous croyez que j'ai, puisque je vous chéris infiniment, & que je vous suis entièrement soumis. Je fais bien que je n'ai aucunes qualités recommandables qui méritent votre amour, que celle d'un véritable Amant, quoique vous n'en soyez plus persuadée. Vous me demandez ce que j'ai fait pour vous plaire; quel sacrifice je vous ai fait; si je n'ai pas cherché tous mes plaisirs? Et moi, je vous demande si je ne vous ai pas obéi en tout ce qu'il vous a plu; si je ne vous ai pas sacrifié tout ce que je suis & tout ce qui m'appartient, & si j'ai cherché d'autres plaisirs que ceux que vous m'accordiez? Si j'ai joué, ou été à la chasse, n'avez-vous pas approuvé ces récréations? Si j'ai été à l'armée, n'y avez-vous pas consenti? Si j'en suis revenu des derniers, j'ai été retenu par violence; & si je me suis exposé aux coups, ç'a été avec le plus de prudence & de sagesse qu'il m'a été possible; mais toujours avec honneur, pour être plus digne de vous. En-

fin, lorsque j'en ai été de retour, si je ne me suis pas établi en Portugal, c'est que je n'ai pas trouvé d'occasion assez favorable pour notre amour. Il est vrai qu'une Lettre de mon frere m'a fait partir; mais c'étoit pour une occasion si pressante, qu'elle ne souffroit point de retardement. Vous en êtes tombée d'accord; & si vous m'aviez commandé de différer mon voyage, & même de demeurer, je vous aurois obéi. J'ai pensé mourir d'ennui & de douleur en chemin; & si je me suis un peu réjoui, ce n'a été que pour me conserver pour vous. Après cela, que faut-il faire? quelle raison avez-vous de me haïr mortellement comme vous dites, sinon celle que vous vous êtes imaginée? Quels malheurs vous êtes-vous attirés, sinon ceux que vous avez bien voulu? Si vous m'avez donné une grande passion avec bonne foi, je n'en ai point abusé; au contraire, j'ai su la ménager, & vous rendre le réciproque avec fidélité. Si vous n'avez point usé d'artifice envers moi, n'ai-je pas été sincere envers vous? Il faut, dites-vous, chercher avec adresse les moyens d'enflammer. Ai-je résisté à votre passion? Et pourquoi ne voulez-vous pas que l'amour me donne de l'amour, puisque le véritable secret d'être aimé, est d'aimer? Vous dites que j'ai voulu que vous m'aimassiez,

je l'avoue; mais quand je n'aurois pas formé ce dessein, vous m'auriez aimé, puis que vous m'avez confessé que vous m'aimiez auparavant que je vous eusse donné des preuves de mon amour. Que si, sans votre consentement, je me fusse efforcé de vous aimer, n'aurois-je pas eu raison, puis que je ne connoissois rien en vous que d'aimable? Il est vrai que je vous ai cru d'une complexion assez amoureuse; mais je ne vous ai pas aimée avec moins de passion : au contraire, c'est ce qui l'a augmentée au plus haut point; c'est en quoi je n'ai point usé de perfidie. Je ne vous ai point trompée, je ne crains point vos menaces; je suis persuadé que quand vous aurez examiné mes raisons, vous êtes trop juste pour livrer à la vengeance de Messieurs vos Parents, un Amant qui est innocent. Si vous croyez avoir vécu dans l'abandonnement & dans l'idolâtrie en m'aimant, n'ai-je pas fait la même chose envers vous? Notre différend n'est qu'en trois points : savoir, que vous avez changé, & que je suis constant; que vous avez un remords de m'avoir aimé, que je n'en ai point de vous avoir aimée; que vous avez honte de votre amour, que vous faites passer pour un crime; & que moi je n'en ai point, parce que je suis certain que c'est une vertu que d'aimer. Votre passion ne vous

a pas empêché d'en connoître l'énormité, puisqu'il n'y en a point. De quoi donc votre cœur est-il déchiré? quel est ce cruel embarras qui vous gêne? Je ne suis point cause de tous vos déplaisirs; je vous ai toujours aimée, & fidèlement servie. Ainsi vous avez raison de ne me souhaiter point de mal, & de vous résoudre à consentir que je vive heureux. Je puis l'être facilement, si vous voulez, puisque je n'ai jamais manqué de générosité pour vous. J'espère que vous n'aurez point la peine de m'écrire une autre Lettre, pour me faire voir que vous serez plus tranquille : mais je serai arrivé auparavant en Portugal, où ma présence vous apportera la tranquillité que vous désirez, & vous désabusera des procédés injustes dont vous me croyez coupable, & pour lesquels vous voulez me faire des reproches. Ce sera alors qu'au-lieu de me mépriser, vous me donnerez des louanges; qu'au-lieu de m'accuser de trahison, vous reconnoîtrez ma fidélité; & qu'au-lieu d'oublier vos plaisirs, vous y penserez tous les jours, & que je serai dans votre souvenir mieux que je n'y aie jamais été. Si vous croyez que j'aie quelques avantages sur vous pour avoir su vous enflammer, je n'en tire point de vanité. Je fais que je ne dois ce bonheur, ni à votre jeunesse, ni à votre cré-

dulité,

dulité, ni aux louanges que je vous ai données, ni à toutes les raisons que vous apportez; mais à votre seule bonté. Quoique tout le monde vous dît du bien de moi & vous parlât en ma faveur, je n'ai jamais eu la témérité de l'attribuer à mon mérite; tout ce que j'ai fait n'a pas été pour vous tromper par enchantement, mais pour vous donner un véritable amour, puisque j'ai toujours la même passion pour vous. Je vous conjure de conserver toutes mes Lettres, & de les lire souvent pour affermir votre amour, & non pour vous en détourner : ce m'est un bonheur & un plaisir incomparable d'être toujours aimé d'une personne si parfaite & si accomplie que vous êtes. Je vous prie de croire que je vous aimerai pareillement, & adorerai toute ma vie. Oubliez ces reproches que vous avez envie de me faire, & ne me traitez point d'infidele; vous apprendrez le contraire, lorsque vous me verrez en Portugal, plutôt en vous souvenant de moi qu'en m'oubliant. Vous ne prendrez point d'autre résolution que de persévérer toujours dans vos mêmes transports, quand je vous aurai désabusée de la fausse croyance que vous avez de moi. Adieu; je vous conjure encore un coup de ne me quitter jamais, & de penser incessamment à la violente passion que j'ai pour

vous. Ne m'écrivez plus aussi ; peut-être que vos Lettres ne me seroient pas rendues pendant mon voyage : adieu ; je vous rendrai un compte exact de tous mes divers mouvements , & vous m'en rendrez un des vôtres tel qu'il vous plaira , quand j'aurai le bien & l'avantage de vous voir. Adieu.

*VI. LETTRE.*

EST-CE bien moi-même qui vous écris ? Etes-vous celui que vous étiez autrefois ? Par quel prodige m'avez-vous marqué de l'amour, sans me donner de la joie ? Je vous ai vu de l'empressement & des dépits impatients ; j'ai lu dans vos yeux ces mêmes desirs , où vous m'avez toujours trouvé si sensible. Ils étoient aussi ardents que quand ils faisoient toute ma félicité : je suis aussi tendre & aussi fidelle que je le fus jamais ; & cependant je me trouve tiède & nonchalante. Il semble que vous n'ayez fait qu'une illusion à mes sens, qui n'a pu passer jusqu'à mon cœur. Ah ! que les reproches que vous vous êtes attirés me coûtent cher , & qu'un jour de votre négligence me dérobe de transports ! Je ne fais quel démon secret m'inspire sans cesse

que c'est à ma colere que je dois vos tendresses, & qu'il y a plus de politique que de sincérité dans les sentiments que vous m'avez fait paroître. Sans mentir, la délicatesse est un don de l'Amour qui n'est pas toujours aussi précieux qu'on se le persuade. J'avoue qu'elle assaisonne les plaisirs; mais elle aigrit terriblement les douleurs. Je m'imagine toujours vous voir dans cette distraction qui m'a causé tant de soupirs. Ne vous y trompez pas, mon cher, vos empressemens font toute ma félicité; mais ils feroient toute ma rage, si je croyois les devoir à quelque autre chose qu'au mouvement naturel de votre cœur. Je crains l'étude des actions, beaucoup plus que la froideur du tempérament; & l'extérieur est pour les ames grossieres un piège, où les ames délicates ne peuvent être surprises. Vous dirai-je toutes mes manies là-dessus? Ce fut hier l'excès de votre emportement, qui fit naître tous mes soupçons; vous me sembliez hors de vous, & je vous cherchois au travers de tout ce que vous paroissiez. O Dieu! que serois-je devenue, si j'avois pu vous convaincre de dissimulation! Je préfere votre passion à ma fortune, à ma gloire & à ma vie; mais je supporterois plus aisément les assurances de votre haine, que les fausses apparences de

votre amour. Ce n'est point au-dehors que je m'arrête ; c'est aux sentiments de l'ame. Soyez froid, soyez négligent, soyez même léger, si vous le pouvez ; mais ne soyez jamais dissimulé. La trahison est le plus grand crime qu'on puisse commettre en amour, & je vous pardonnerois plus volontiers une infidélité, que le soin que vous prendriez à me la déguiser. Vous me dites hier au soir de grandes choses, & j'aurois souhaité que vous eussiez pu vous voir vous-même dans ce moment, comme je vous voyois ; vous vous seriez trouvé tout autre qu'à votre ordinaire. Votre air étoit encore plus grand qu'il ne l'est naturellement ; votre passion brilloit dans vos yeux, & elle les rendoit plus tendres & plus perçants ; je voyois que votre cœur venoit sur vos levres. Hélas ! que je suis heureuse ! il n'y venoit point à faux ; car enfin je ne vous sens que trop, & il n'est guères en mon pouvoir de vous sentir moins. Le plaisir d'aimer de toute mon ame est un bien que je tiens de vous ; mais il ne vous est plus possible de me le ravir. Je connois bien que je vous aimerai toujours malgré moi, & je suis sûre que je vous aimerai même malgré vous. Voilà des assurances dangereuses ; mais quoi ! vous n'avez pas un cœur qu'il faille retenir par la crainte, & je ne

croirois votre conquête guères assurée, si je ne la conservois que par-là. L'honnêteté & la reconnoissance sont comptées pour quelque chose dans l'amitié; mais elles ne tiennent pas lieu de beaucoup dans l'amour : il faut suivre son cœur, sans consulter sa raison. La vue de ce qu'on aime enleve l'ame malgré qu'on en ait; au moins, fais-je bien que voilà comme je suis pour vous. Cè n'est ni l'habitude de vous voir, ni la crainte de vous fâcher en ne vous voyant pas, qui m'oblige à rechercher votre vue; c'est une avidité curieuse qui part du cœur sans art & sans réflexion. Je vous cherche souvent en des lieux où je suis assurée que je ne vous trouverai pas. Si vous êtes comme cela pour moi, sans doute que l'instinct de nos cœurs fera qu'ils se rencontreront par-tout. Je suis forcée de passer la meilleure partie du jour dans un lieu où vous ne pouvez vous trouver : mais abandonnons-nous à notre passion ; laissons-nous guider à nos desirs, & vous verrez que nous ne laisserons pas de passer agréablement le temps que nous ne pouvons être ensemble.



RÉPONSE À LA SIXIEME LETTRE.

ADIEU, Mariane, adieu; je te quitte, & je te quitte avec ce déplaisir de ne te pouvoir pas persuader le désespoir où me jette la nécessité inévitable de mon départ. Mais je t'en convaincray, Mariane, & la vie que je quitterai bientôt après t'avoir quittée, ne te permettra plus de douter de l'excès de mes douleurs. Sais-tu bien, ma chere Ame, ce que veulent dire ces deux mots *je te quitte*; & crois-tu que je puisse dire que *je meurs*, en termes plus clairs & plus intelligibles? Oui, je meurs, puisque je t'abandonne; je m'éloigne de la vie en m'éloignant de toi, & je vais au tombeau en retournant à ma patrie. Je pars pourtant, me diras-tu, & je te laisse. Ah! cruel, que ces paroles sont fortes, qu'elles sont puissantes, qu'elles sont éloquentes, & que ton amour, qui y paroît, fait un étrange effet sur mon cœur, & ébranle étrangement mes résolutions! Quoi! faut-il que les témoignages de la passion que tu as pour moi, sans que j'en puisse raisonnablement douter, fassent aujourd'hui un effet si contraire à celui qu'ils avoient accoutumé de faire? Ma joie & mon re-

pos en dépendoient ; c'étoient les sources de mon bonheur & de ma félicité ; ils faisoient tous mes plaisirs, ils étouffoient mes sanglots, séchoient mes larmes, calmoient mes inquiétudes, dissipoient mes craintes ; & maintenant ils ne font que causer de nouveaux troubles dans mon ame, & qu'y faire naître des appréhensions. Je vois bien la raison de ce changement ; je profitois de tout le bien que me promettoient les premières marques de votre amour ; j'en goûtois à longs traits toutes les douceurs, & j'avois la satisfaction d'y répondre par mille paroles & par mille actions, capables de persuader cent personnes plus incrédules que vous, de la grandeur & de la violence de ma flamme : au lieu que maintenant je vois les biens qu'elles m'offrent, sans pouvoir les accepter, & je ne puis répondre à ces marques d'affection, que par un voyage qui m'éloigne de vous de cinq cents lieues. Jugez par-là de mon infortune, & de la cruauté de mon destin, & considérez à qui de nous deux mon départ doit être le plus funeste. Pourquoi suis-je venu en Portugal ? pourquoi venir si loin pour me rendre malheureux tout le reste de mes jours ? pourquoi vous avoir aimée ? Devois-je mettre tout mon plaisir à vous voir, si je devois un jour ne

vous voir pas ? & ma vie devoit-elle dépendre de vous , puisque je devois un jour vous quitter ? Que n'ai-je eu pour quelque Dame de France ces sentiments tendres & passionnés que vous m'avez inspirés ! La cruauté d'une absence n'auroit pas entièrement renversé mes plaisirs , & l'espoir d'un prompt retour , qu'on peut toujours avoir avec raison d'une personne qui quitte son Pays , nous auroit laissé dans nos chagrins mêmes une merveilleuse satisfaction. Mais que dis-je , téméraire ! en aurois-je pu avoir une véritable sans vous ? Quelque autre eût-elle été capable de me causer des transports si doux , de me faire passer des moments si tendres que ceux que j'ai passés dans votre chambre ? Non , cela n'est pas possible ; il falloit vos yeux pour me donner autant d'amour que j'en pris à votre vue ; il falloit votre cœur pour être le digne objet de mes soins & de mes adorations ; il vous falloit toute entière pour me causer ces plaisirs extraordinaires , dont il est bien aisé de se ressouvenir , & qu'il est impossible d'exprimer ; il falloit tout mon amour & tout le vôtre pour causer ces transports & ces extases amoureuses. Ah ! que cette pensée est douce , que cette idée est touchante , que cette réflexion est agréable ! Puis-je la faire , & former le dessein

de partir ? puis - je songer à la rompre par un voyage ? Votre amour, vos caresses, capables d'arrêter auprès de vous les premiers hommes du monde, d'attendrir les plus insensibles, de fléchir les plus cruels & les plus barbares, me laisseront-elles la liberté de m'éloigner ? Mon amour tout seul consentira-t-il à cette absence ? Je vois bien que c'est moi qui voudrois partir, & que c'est moi qui ne le veux pas, ou, pour parler plus juste, qui ne le puis pas. Je ne le veux, ni ne le puis; mais il le faut. Dure nécessité, étrange contrainte, qui me force à vous quitter lorsque je vous aime avec le plus d'empressement ! Je vous aime, chere vie de mon ame, & j'ose bien dire que je vous aimois moins dans certaines conjonctures auxquelles vous croyiez que je vous aimois le plus. Je meurs d'amour pour vous, & c'est aujourd'hui que je commence à sentir certains mouvements intérieurs qui m'avoient été jusqu'à présent inconnus. Que ces sentiments impétueux viennent mal-à-propos ! Ils ne peuvent que me tourmenter aujourd'hui ; dans un autre temps ils auroient pu me rendre le plus heureux des hommes. Vous m'avez parlé souvent de la grandeur de votre amour ; vous avez plus fait, vous m'en avez donné des preuves, en me disant pourtant que ces preuves,

quelque grandes qu'elles fussent, n'exprimoient pas assez vos sentiments. J'avois beaucoup de peine à vous croire en ce temps-là ; mais que je vois bien aujourd'hui combien ces paroles pouvoient être vraies, puisque dans ce moment que je vous écris, je me sens tout-à-fait incapable de vous exprimer la moindre partie des mouvements qui m'agitent, qui me tourmentent sans cesse, & qui me rendent misérable ! La perte de ma vie, ni celle de ma raison, ne suffiroit pas, ce me semble, à vous représenter l'inquiétude funeste de mon ame, ni le pitoyable état de mon cœur. Que ne le voyez-vous ! Ce seroit bien alors que vous cesseriez de m'accuser, que vous n'appelleriez plus léger le sujet qui m'oblige à retourner en France, & que vous déploreriez avec moi le malheureux état de ma condition, de ma fortune & de mon amour. En effet, je suis contraint de vous quitter lorsque je vous aime le plus, lorsque vous me témoignez plus d'amour que jamais, lorsque vous me soupçonnez de vous aimer le moins ; ainsi je cours le hazard de vous perdre & de vous quitter en même temps. Hélas ! quelle affliction seroit la mienne, si je vous perdois, lorsque je souffre le plus pour l'amour de vous ! Vous étiez tout à moi quand mes plaisirs, aussi-bien que mon inclination,

me rendoient tout à vous; vous m'aimiez toujours, quand je ne bougeois de votre Couvent; vous faisiez tout pour moi, quand je ne faisois, ni ne souffrois rien pour vous. Aujourd'hui, que je commence à endurer pour vous, ne m'aimerez-vous plus? Considérez qu'il est bien aisé d'aimer une personne auprès de laquelle on goûte mille contentements, & qu'on est bien plus obligé d'aimer ceux qui souffrent pour nous, que ceux qui se divertissent par nous. J'ai savouré cent plaisirs auprès de vous, vous m'aimiez: je ressens maintenant mille maux à cause de vous; ne m'en aimez pas moins, je vous en conjure, aimable personne, & je finis avec cette priere; aussi-bien vient-on de m'avertir que tout est prêt, & qu'on n'attend que moi. Ah! pourquoi m'attend-on? que n'est-on impatient, & que ne me laisse-t-on en ce Pays! On ne le fera pas; il n'y a pas lieu de l'espérer. Adieu donc, Mariane, souvenez-vous de moi, ayez quelque pitié des absents. N'oubliez pas les soins que j'ai pris à vous donner de l'amour en vous persuadant du mien; n'oubliez pas mes promesses, mes assurances, mes protestations, ni mes serments. Oubliez encore moins les vôtres, par lesquels vous vous êtes mille fois donnée à moi pour toujours. Pensez quelquefois à nos plaisirs, pensez

aussi quelquefois à mon infortune ; je vais me mettre sur le plus infidèle des éléments. Que n'est-il aussi le plus cruel ! & s'il est vrai que je ne vous verrai plus , & que vous m'oublierez dans cette absence, ce que je ne puis m'imaginer , que ne m'engloutit-il mille fois ? que ne fait-il échouer mon vaisseau contre un banc de sable ? que ne le brise-t-il contre un écueil ? & que ne fait-il en ma faveur le traitement qu'il a fait à cent personnes moins misérables que moi ? Si ce malheur m'arrive, ma douleur & mon désespoir ne laisseront pas à la mer & aux vents la charge funeste de me priver du jour ; & dans le chagrin mortel qui me saisira de me voir abandonné par une personne que j'aimois plus que ma vie , j'aurai cette dernière satisfaction de mourir , & pour vous , & par vous. Ne vous faites pas ce tort , ne me faites pas cette injustice ; je crois que si vous m'ôtiez de votre souvenir , vous seriez aussi blâmable que je serois à plaindre. Adieu.

*VII. LETTRE.*

NE tenons pas nos serments, mon Cher, je vous prie, il en coûte trop de les obser-

ver. Voyons-nous, & que ce soit, s'il se peut, tout-à-l'heure. Vous m'avez soupçonnée d'infidélité, vous m'avez exprimé ces soupçons d'une manière outrageante; mais je vous aime plus que moi-même, & je ne puis vivre sans vous voir. A quoi bon nous faire des absences volontaires? n'en avons-nous pas assez d'inévitables à éprouver? Venez rendre toute la joie à mon ame, par un moment d'entretien en liberté. Vous me mandez que vous ne voulez me voir que pour me demander pardon; ah! venez, quand ce seroit pour me dire des injures; venez, je vous en conjure, j'aime mieux voir vos yeux irrités, que de ne point les voir du tout. Mais, hélas! je ne hazarde guères, quand je laisse ce choix à votre disposition. Je sais que je les verrai tendres & brûlants d'amour; ils m'ont déjà paru tels au matin à l'Eglise; j'ai lu la confusion de votre crédulité, & vous avez dû voir dans les miens des assurances de votre pardon. Ne parlons plus de cette querelle; ou si nous en parlons, que ce soit pour en éviter une pareille à l'avenir. Comment pourrions-nous douter de notre amour? Nous ne sommes au monde que pour lui. Je n'aurois jamais eu le cœur que j'ai, s'il n'avoit dû être plein de votre idée; vous n'auriez pas l'ame que vous avez, si

vous n'aviez pas dû m'aimer : & ce n'est que pour vous aimer autant que vous êtes aimable , & que pour m'aimer autant que vous êtes aimé , que le Ciel nous a fait si capables d'amour l'un & l'autre. Mais dites-moi , de grace , avez-vous senti tout ce que j'ai senti depuis que nous feignons de nous vouloir du mal ? Car nous ne nous en sommes jamais voulu , nous n'en avons pas la force , & notre étoile est plus puissante que tous les dépit. Grand Dieu ! que j'ai trouvé cette feinte pénible ! que mes yeux se sont fait de violence , quand ils vous ont déguisé leurs mouvements ! & qu'il faut être ennemi de soi-même , pour se dérober un moment de bonne intelligence , quand on s'aime comme nous nous aimons ! Mes pas me portoient , malgré moi , où je devois vous rencontrer ; mon cœur , qui s'est fait une habitude si douce d'épanchement à votre rencontre , cherchoit mes yeux pour les répandre ; & comme je m'efforçois de les lui refuser , il me donnoit des élans secrets qui ne peuvent être compris que par ceux qui les ont éprouvés. Il me semble que vous avez été tout de même ; je vous ai trouvé dans les lieux où le hazard ne pouvoit vous conduire , & s'il faut vous confier toutes mes vanités , je n'ai jamais remarqué tant d'amour dans vos regards ,

que depuis que vous affectez de n'en plus laisser voir. Qu'on est insensé de se donner toutes ces gênes! Mais plutôt, qu'on fait bien de se montrer ainsi son ame toute entiere! Je connoissois toute la tendresse de la vôtre, & j'aurois distingué ses mouvements amoureux entre ceux de toutes les autres ames; mais je ne connoissois, ni votre colere, ni votre fierté. Je savois bien que vous étiez capable de jalousie, puisque vous aimiez; mais je ne connoissois point le caractère que cette passion prenoit dans votre cœur. C'auroit été une trahison que de m'en laisser douter plus long-temps, & je ne puis m'empêcher de vouloir du bien à votre injustice, puisqu'elle m'a fait faire une découverte si importante. Je vous avois voulu jaloux, je vous l'ai trouvé; mais renoncez à votre jalousie, comme je renonce à ma curiosité. Quelque figure que prenne un Amant, il n'y en a point de si avantageuse pour lui que celle d'un Amant heureux. C'est une grande erreur que de dire qu'un Amant est sot, quand il est content. Ceux qui ne sont pas aimables sous cette forme, le seroient encore moins sous une autre; & quand on n'a pas assez de délicatesse pour profiter du caractère d'un Amant satisfait, c'est la faute du cœur, & non pas celle de la félicité. Hâtez-vous de venir

me confirmer cette vérité, mon Cher, je vous en prie. Je ne serois pas si peu délicate que d'en retarder l'instant par une si longue Lettre, si je ne savois que vous ne pouvez me voir à l'heure que je vous écris. Quelque plaisir que je trouve à vous entretenir de cette sorte, je sais bien lui préférer celui d'un autre entretien; il n'y a que moi qui goûte le plaisir de vous écrire, & vous partagez celui de me voir. Mais quoi! je ne puis avoir l'un qu'avec des ménagements de bienséance, & j'ai l'autre quand il me plaît. Présentement que tous les gens de notre Maison reposent, & se croient peut-être heureux de bien reposer, je jouis d'un bonheur que le repos le plus profond ne sauroit me donner. Je vous écris, mon cœur vous parle comme si vous deviez lui répondre, il vous immole ses veilles avec son impatience. Ah! qu'on est heureux, quand on aime parfaitement, & que je plains ceux qui languissent dans l'oïveté qui naît de la liberté! Bon jour, mon Cher, le jour commence à paroître. Il auroit paru bien plutôt qu'à l'ordinaire, s'il avoit consulté mon impatience; mais il n'est pas amoureux comme nous, il faut lui pardonner sa lenteur, & tâcher à la tromper par quelques heures de sommeil, afin de la trouver moins insupportable.

RÉPONSE À LA SEPTIEME LETTRE.

N'ÉTOIT-CE pas assez de mes malheurs? Le désespoir d'être réduit à vous abandonner, ne pouvoit-il pas seul me rendre assez infortuné, sans qu'il fallût y joindre vos déplaisirs, auxquels je suis cent fois plus sensible qu'aux miens propres? Quoi! vous ne m'oubliez pas; vous pensez encore à un misérable; vous vous réjouissez de mon amour! Ah! c'en est assez, contentez-vous de me plaindre, & ne prenez pas autant de part à mes chagrins que moi-même. Il n'est pas juste que vous vous affligiez autant de ma perte que je fais de la vôtre. Vous trouverez en mille lieux un honnête homme sur lequel vos yeux feront les mêmes effets qu'ils ont faits sur moi, & pour qui vous pourrez avoir de la tendresse. Mais que dis-je! souffrirois-je que vous eussiez pour quelque autre ces sentiments, que vous avez juré mille fois ne pouvoir avoir que pour moi! Si je vous croyois capable d'un tel changement, je ne fais de quel excès je ne serois point capable moi-même; & cet Heureux que vous auriez choisi pour occuper ma place, ne seroit pas assuré de la vie, tant que je serois en état de hazarder la mienne.

Je vous demande pardon de cet emportement ; il est bien difficile de garder un sang froid en une pareille matiere. Modérez pourtant un peu vos transports ; & si vous prenez mes plaisirs de France pour la cause de vos douleurs, apprenez combien elles ont peu de fondement. L'image de Mariane, que j'avois si profondément gravée dans le cœur, fut la premiere chose qui, après m'avoir occupé pendant tout le temps de mon voyage, occupa encore mon esprit à l'entrée de mon Pays. Vous le dirai-je ? ce fut cette image qui étouffa en moi certains sentiments de joie, qui sont si naturels à ceux qui peuvent revoir leur patrie. Je pensai d'abord à vous, & voyant que ce n'étoit pas le lieu où il falloit vous chercher, au contraire que c'étoit celui où je ne vous trouverois jamais, je faillis à tomber dans ce pitoyable état, auquel vous m'apprenez dans votre Lettre que vous avez été. Je vis mes Parents, je reçus des visites de mes amis, j'en rendis quelques autres, & parmi tant de sujets d'une joie au moins apparente, je témoignai un déplaisir si évident & un chagrin si violent, que les plus insensibles eurent pitié de l'état où ils me voyoient. Ils se doutoient bien que j'avois apporté cette maladie de Portugal ; mais ils en ignoroient la cause, & j'é-

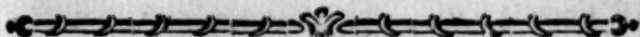
tois le seul qui savois l'origine de mon mal, & le remede qu'il y falloit apporter. Combien de fois ai-je souhaité de pouvoir soulager mes douleurs, en les partageant & en les communiquant ! J'ai regretté mille fois l'absence de Donna Brites, par le moyen de laquelle je vous ai si souvent exprimé mon amour. Je ne vous dirai pas avec quelle ardeur j'ai souhaité votre présence, quelle résolution j'ai faite pour la recouvrer. Si vous m'aimez, vous vous les imaginez assez, & vous pouvez les mesurer à l'envie que vous avez de me revoir ; si vous ne m'aimez plus, qu'ai-je à faire de vous les représenter, & de vous donner lieu de vous moquer de mes inquiétudes ? Enfin, je ne goûte aucun repos ; le jour & la nuit me font également importuns. Si j'ouvre les yeux au matin, je ne les ouvre qu'aux larmes, j'ouvre aussi-tôt ma bouche aux soupirs & aux plaintes ; la pensée de notre éloignement, & du peu d'apparence que je vois à nous rapprocher, me jette dans une mélancolie insurmontable. Si je les ferme le soir, les songes & les visions me remplissent l'esprit de Mariane ; quelquefois de Mariane présente, & je suis au désespoir à mon réveil de voir la fausseté de mes songes & le renversement de ma joie ; quelquefois de Mariane absente, & je suis en-

core au désespoir de voir à mon réveil que les choses les plus trompeuses deviennent certaines & indubitables, & sont des Oracles assurés qui me les représentent à toute heure, pour ne pas me laisser un moment de repos & de quiétude. Voilà quelle est ma vie; voilà quels sont mes plaisirs & mes divertissements. Voyez s'il y a lieu de me porter envie, & si je n'ai pas sujet de former autant de plaintes que vous, contre cette cruelle absence qui nous sépare. J'étois en cet état, quand je reçus votre Lettre; je la baisai mille fois avant que de l'ouvrir, & je sentis dans mon ame un mouvement de joie qui m'étoit inconnu depuis que je vous avois quittée. Je l'ouvris, j'y vis des caractères que mes yeux ne purent démentir. Je fus surpris que vous eussiez pu trouver la commodité de m'écrire; j'appris, en la lisant, que votre frere vous avoit fourni l'occasion de me donner de vos nouvelles. Que je pardonnai de bon cœur alors à toute votre famille, les empêchements qu'elle avoit tâché d'apporter à notre commune satisfaction, les obstacles qu'elle y avoit mis, la haine qu'elle avoit conçue contre moi, & tout ce qu'elle avoit pu nous faire souffrir, tant à votre considération qu'à la mienne; que je lui voulus de bien de cette dernière action, qui récompense avec

avantage toutes les précédentes ! Je l'appelai l'auteur de mon bonheur, & lui avouai dès-lors une amitié aussi grande que l'amour que je vous ai si souvent juré. Mais, mon Cœur, que vos maux, que vos douleurs, que vos désespoirs, que vos appréhensions, que vos plaintes me touchèrent sensiblement ! J'en vins jusqu'à souhaiter de ne vous avoir jamais aimée, de n'avoir jamais été aimé de vous, puisque c'étoit mon amour & le vôtre qui vous caufoient tant de dérèglements. La perte de votre santé altéra d'abord la mienne ; votre évanouissement, cet abandon de vos sens m'abandonna à la fureur, & presque à la mort. J'avois cru jusqu'à présent que ce n'étoit qu'auprès de moi que vous étiez sujette à des abandonnements. Ah ! conservez-vous, n'exposez pas ainsi nos deux vies. Quittez ces souffrances, quelque chères qu'elles vous soient à cause de moi ; c'est par-là qu'elles me sont insupportables : je ne puis les endurer en vous, sur-tout tant que vous m'en considérerez comme l'auteur, & que vous m'en croirez l'unique sujet. Hélas ! si les douleurs que je souffre, ou que je pourrois endurer à l'avenir, suffisoient pour apaiser les vôtres, vous seriez bientôt convaincue que vous n'avez nulle raison de vous plaindre, & de m'accuser. S'il ne falloit que ma

vie pour vous délivrer de tous vos maux, vous verriez bien, par la diligence que j'apporterois à vous la sacrifier, que je n'ai rien de plus précieux, rien de plus cher que votre repos. Cependant vous me reprochez de vous avoir rendu malheureuse, comme si j'étois moi-même exempt de ces tristes dévorantes qui me rendent la vie si ennuyeuse & si insupportable, & qui ne me font trouver que des pointes & que des épines où les autres ne rencontrent que des lis & des roses. Ah! de grace, cessez de m'accuser, aussi-bien que de me soupçonner que je puisse aimer en ces lieux quelque autre que vous. Je sais que je n'y trouverai jamais tant de charmes, que j'en ai admirés en votre personne; & quand il seroit possible que j'en trouvasse encore davantage, je ne trouverois pas chez moi un cœur propre à recevoir de nouvelles impressions, ni à perdre celles que vous y avez mises. Je vous aime trop pour former jamais un pareil dessein. Bien loin de l'exécuter, le changement, ni la distance des lieux, n'apporte aucune altération à mon amour; il n'en apporte qu'à mes plaisirs. Je goûtois plus de douceurs en vous aimant en Portugal; je souffre plus de maux en vous aimant en France : voilà toute la différence que j'y trouve; mais je vous aime

toujours & par-tout. Je ressens en tous lieux la satisfaction de vous aimer, & celle que donne l'espérance d'être aimé. Je ne saurois vivre sans l'un, ni sans l'autre; je réponds du premier, répondez-moi du second. Adieu, ne vous abandonnez plus si fort à la douleur; ne me soupçonnez d'aucune indifférence, d'aucun changement, ni d'aucun oubli. Doutez moins de moi que de vous-même : mais pourtant aimez-moi toujours beaucoup, & plaignez-moi un peu; je vous en donne chaque jour sujet par les maux que j'endure. Adieu.

*VIII. LETTRE.*

CONSIDERE, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance. Ah! malheureux, tu as été trahi, & tu m'as trahie par des espérances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avois fait tant de projets de plaisirs, ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qui ne peut être comparé qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoi! cette absence, à laquelle ma douleur, toute ingénieuse qu'elle est, ne peut donner un nom assez funeste, me privera donc pour toujours de regarder ces yeux dans lesquels

je voyois tant d'amour , & qui me faisoient connoître des mouvements qui me combloient de joie , qui me tenoient lieu de toutes choses , & qui enfin me suffisoient ? Hélas ! les miens sont privés de la seule lumiere qui les animoit ; il ne leur reste que des larmes , & je ne les ai employés à aucun usage qu'à pleurer sans cesse , depuis que j'ai appris que vous étiez enfin résolu à un éloignement qui m'est si insupportable , qu'il me fera mourir en peu de temps. Cependant il me semble que j'ai quelque attachement pour mes malheurs , dont vous êtes la seule cause. Je vous ai destiné ma vie aussi-tôt que je vous ai vu , & je sens quelque plaisir en vous la sacrifiant. J'envoie mille fois le jour mes soupirs vers vous ; ils vous cherchent en tous lieux , & ils ne me rapportent pour toute récompense de tant d'inquiétudes , qu'un avertissement trop sincere que me donne ma mauvaise fortune , qui a la cruauté de ne pas souffrir que je me flatte , & qui me dit à tous moments : Cesse , cesse , Mariane infortunée , de te consumer vainement , & de chercher un Amant que tu ne verras jamais , qui a passé les mers pour te fuir , qui est en France au milieu des plaisirs , qui ne pense pas un seul moment à tes douleurs , & qui te dispense de tous ces transports , desquels il ne te fait aucun gré. Mais
non ,

non, je ne puis me résoudre à juger si injurieusement de vous, & je suis trop intéressée à vous justifier. Je ne veux point m'imaginer que vous m'avez oubliée. Ne suis-je pas assez malheureuse, sans me tourmenter par de faux soupçons! Et pourquoi ferois-je des efforts pour ne plus me souvenir de tous les soins que vous avez pris de me témoigner de l'amour? J'ai été si charmée de tous ces soins, que je serois bien ingrate, si je ne vous aimois avec les mêmes emportemens que ma passion me donnoit quand je jouissois des témoignages de la vôtre. Comment se peut-il faire que les souvenirs de moments si agréables soient devenus si cruels; & faut-il que, contre leur nature, ils ne servent qu'à tyranniser mon cœur? Hélas! votre dernière Lettre le réduisit en un étrange état; il eut des mouvemens si sensibles, qu'il fit, ce semble, des efforts pour se séparer de moi, & pour vous aller trouver. Je fus si accablée de toutes ces émotions violentes, que je demeurai plus de trois heures abandonnée de tous mes sens. Je me défendis de revenir à une vie que je dois perdre pour vous, puisque je ne puis la conserver pour vous. Je revis enfin, malgré moi, la lumière; je me flattois de sentir que je mourois d'amour, & d'ailleurs j'étois bien-aïse de n'être plus ex-

posée à voir mon cœur déchiré par la douleur de votre absence. Après ces accidents, j'ai eu beaucoup de différentes indispositions; mais puis-je jamais être sans maux, tant que je ne vous verrai pas? Je les supporte cependant sans murmurer, puisqu'ils viennent de vous. Quoi! est-ce là la récompense que vous me donnez pour vous avoir si tendrement aimé? Mais il n'importe, je suis résolue à vous adorer toute ma vie, & à ne voir jamais personne; je vous assure que vous ferez bien aussi de n'aimer personne. Pourriez-vous être content d'une passion moins ardente que la mienne? Vous trouverez peut-être plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois que j'étois assez belle :) mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, & tout le reste n'est rien. Ne remplissez plus vos Lettres de choses inutiles, & ne m'écrivez plus de me souvenir de vous. Je ne puis vous oublier, & je n'oublie pas aussi que vous m'avez fait espérer que vous viendrez passer quelque temps avec moi. Hélas! pourquoi n'y voulez-vous pas passer toute votre vie? S'il m'étoit possible de sortir de ce malheureux Cloître, je n'attendrois pas en Portugal l'effet de vos promesses; j'irois, sans garder aucune mesure, vous chercher, vous suivre, & vous aimer par tout le monde.

Je n'ose me flatter que cela puisse être ; je ne veux point nourrir une espérance qui me donneroit assurément quelque plaisir, & je ne veux plus être sensible qu'aux douleurs. J'avoue cependant que l'occasion que mon frere m'a donnée de vous écrire, a surpris en moi quelques mouvements de joie, & qu'elle a suspendu pour un moment le désespoir où je suis. Je vous conjure de me dire pourquoi vous vous êtes attaché à m'enchainer, comme vous avez fait, puisque vous saviez bien que vous deviez m'abandonner, & pourquoi vous avez été si acharné à me rendre malheureuse. Que ne me laissez-vous en repos dans mon Cloître ? Vous avois-je fait quelque injure ? Mais je vous demande pardon, je ne vous impute rien ; je ne suis pas en état de penser à ma vengeance, & j'accuse seulement la rigueur de mon destin. Il me semble qu'en nous séparant, il nous a fait tout le mal que nous pouvions craindre : il ne sauroit séparer nos cœurs ; l'Amour, qui est plus puissant que lui, les a unis pour toute notre vie. Si vous prenez quelque intérêt à la mienne, écrivez-moi souvent. Je mérite bien que vous preniez quelque soin de m'apprendre l'état de votre cœur & de votre fortune ; sur-tout venez me voir. Adieu : je ne puis quitter ce papier, il tombera entre vos mains ; je

voudrois bien avoir le même bonheur. Hélas! insensée que je suis, je m'apperçois bien que cela n'est pas possible. Adieu, je n'en puis plus. Adieu, aimez-moi toujours, & faites-moi souffrir encore plus de maux.

RÉPONSE À LA HUITIEME LETTRE.

JUSQUES à quand dureront vos soupçons? Ces sentiments injurieux que vous avez de moi, ne finiront-ils jamais de me croire coupable, quoique je ne sois que malheureux? Hélas! quel est l'état où je me trouve réduit? Cruelle & funeste absence, quel désordre n'apportes-tu pas, & quelles suites dangereuses n'as-tu pas! Parce que je suis absent, est-ce une nécessité absolue que je sois lâche, que je sois infidèle, perfide & parjure? Ah! Mariane, je suis au désespoir, & de ce que vous m'accusez avec tant d'injustice, & des maux que vous endurez avec tant de rigueur pour l'amour de moi. Je n'ai pas eu un seul moment de plaisir depuis mon départ; j'ai été comme enseveli dans les chagrins & dans les déplaisirs, la vie m'a été un continuel supplice. J'attendois de vos Lettres quelque soulagement à mes continuelles douleurs, & cependant elles les augmentent, & les ren-

dent absolument incurables ; tous les caracteres, tous les termes, toutes les lignes en sont empoisonnées. Si j'y apprends que vous vivez, j'y apprends en même temps que vous ne vivez que pour souffrir, & que vous mourez chaque jour sous des tourments étranges & inconcevables. Si j'y vois que vous vous souvenez de moi, je vois bientôt que ce n'est que pour m'accuser, & pour m'imputer tous les maux que vous endurez. Si vous m'y marquez que vous m'aimez, c'est, ou pour me reprocher que je ne vous aime pas, ou pour me dire que vous mourez. Ne sauriez-vous vivre sans souffrir ? Quoi que vous disiez de mes sentimens, je juge bien facilement par moi-même que vous ne le pouvez pas. Au moins souvenez-vous de moi sans m'accuser, & aimez-moi sans mourir. Souffrez, Mariane ; je n'ose pas vous dire de ne souffrir plus, parce que je ne veux pas vous conseiller de ne plus m'aimer ; & que je sais que quand on aime une personne absente, il faut, ou souffrir, ou mourir. Je ne veux pas vous dispenser d'une nécessité, de laquelle je prétends ne me dispenser jamais. Dure extrémité, qui m'oblige à prier de souffrir une personne pour laquelle je souffrirois tous les tourments imaginables, pour laquelle je m'exposerois aux plus cruels dangers, &

pour laquelle j'exposerois mille fois mille vies si je les avois ! Souffrez pourtant, j'y consens ; mais ne vous imaginez pas, contre la vérité & contre toutes les apparences, que ce soit pour un infidèle que vous souffrez. Souvenez-vous de quelle manière je vous ai aimée, & combien vous m'avez aimé ; voyez ce que j'ai fait & ce que je dois faire, & ne vous défiez, ni de mon amour, ni de mon devoir. Remettez-vous dans l'esprit tout ce que j'ai pu vous dire autrefois, pour vous persuader que je vous adorois. Pensez à mes promesses si souvent réitérées de n'aimer jamais autre que vous ; souvenez-vous encore que vous m'avez cru, que cette créance a été l'origine de ma félicité, & qu'elle vous a obligée à m'aimer, & à me faire passer tant & tant de doux moments. Il est vrai que j'ai quitté ces plaisirs en quittant le Portugal ; mais je n'ai pas quitté ma passion. On ne s'en défait pas si aisément : elle m'est trop chère, pour ne la pas conserver tout le reste de mes jours ; c'est la seule rivale que vous ayez dans mon cœur, & qui ne le seroit pas, si elle n'étoit votre ouvrage. N'en soyez pas jalouse ; c'est cette passion qui me dit incessamment de vous aimer. Adore, me dit-elle à tous moments, adore ta chère Mariane, ne me conserve que pour l'amour d'elle ; elle m'a

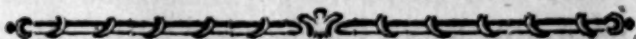
donné la naissance, c'est à toi de m'entretenir!
Si je ne puis plus paroître dans tes yeux,
ni dans ta bouche, fais que je paroisse dans
ton cœur & dans tes Lettres. En vérité,
j'ai quelque sujet de me plaindre de vous;
& s'il est vrai que je sois bien dans votre
cœur, il est encore plus vrai que je suis bien
mal dans votre esprit. Vos soupçons me sont
étrangement injurieux; je ne vous aurois
jamais cru capable de pareils sentiments en
mon endroit. Qu'ai-je fait? qu'est-il arrivé
depuis mon départ qui ait pu vous obliger
à quitter cette confiance que vous aviez au-
paravant en moi? Qu'ai-je fait, méchan-
te, depuis ce temps que vous pleurez, que
me plaindre, que vous aimer? Ce procédé
vous paroît-il d'un inconstant, & d'un hom-
me attaché à quelque Beauté de France,
comme vous me le reprochez? Cependant
vous m'accusez, & peu s'en faut que vous
ne me condamnerez, sur ce que je ne vous
écris pas assez souvent. Hélas! en aime-t-on
moins pour en écrire moins? Avant que
notre mauvaise fortune nous eût séparés,
croyiez-vous que je ne vous aimasse que
pendant le temps que je vous entretenois,
& que ma flamme prît fin avec la conver-
sation? Je vous aimois en vous quittant, je
vous aimois en me promenant, je vous ai-
mois en retournant vous voir, & toujours

aussi ardemment que je vous aimois entre mes bras. Quand je ne pouvois pas vous le dire, vous m'avez dit cent fois que vous vous le disiez à vous-même, & que vous repassiez dans votre esprit mes assurances & mes protestations. Que n'en faites-vous autant aujourd'hui? Ah! c'est que vous ne m'aimez plus; je le vois bien, & la seule chose que j'appréhendois tant, est enfin arrivée; c'est tout ce que je puis m'imaginer d'une personne qui ne me demande que du papier pour preuve de mon amour. Considérez la différence de vos prières & des miennes. Je vous prie de m'aimer toujours; vous me priez de vous écrire : je vous demande l'effet de tant de promesses que vous m'avez faites de me conserver votre cœur, de ne m'oublier jamais, de penser continuellement à moi; & vous me demandez des Lettres. Il est vrai que vous me demandez moi-même. Ah! je suis un ingrat, ou plutôt un insensé; vous m'aimez plus que je ne mérite, bien que vous ne m'aimiez pas plus que je vous aime. Que cette dernière demande m'est avantageuse! Elle me paroît pourtant inutile; ne suis-je pas à vous? Hélas! je suis tant à vous, que je ne suis pas à moi; je ne pense qu'à vous, je ne vis que pour vous : vos douleurs sont les miennes, vos afflictions me tourmentent,

vos maux me tuent ; puis-je mieux être à vous ? Plût au ciel que la nouvelle de la paix qu'un Officier François vous a donnée, fût vraie ! Ce seroit à vos genoux que je vous irois confirmer que je vous aime ; je les mouillerois de mes larmes, & je mourrois de joie de me voir rejoint à la personne dont l'absence me fait mourir de regret. Ah ! que vous n'auriez plus sujet d'appréhender un second éloignement, si ma bonne fortune me pouvoit ramener une seconde fois dans votre chambre ! Je fais trop bien maintenant quelles sont les cruautés de l'absence, pour m'y exposer davantage. Mais, hélas ! me pourrai-je voir un jour en état d'exécuter ce que je vous promets ? Cette paix dont vous me parlez, est-elle assurée ? Je le souhaite, & je n'ose pas le croire ; je suis trop malheureux pour qu'un tel bonheur m'arrive. J'appréhende effroyablement ce que vous me dites : *Je ne vous verrai peut-être jamais.* Ce n'est pas, ma chere ame, que je vous aie abandonnée ; j'abandonnerois mes parents, mes biens, ma fortune & ma vie plutôt que vous : c'est le bonheur qui nous a abandonnés l'un & l'autre, & sans lequel il est bien difficile que nous nous revoyions. Que cette pensée est funeste ; qu'elle est contraire à notre repos ! Hélas ! c'est celle-là même qui est la cause de votre

désespoir & de votre évanouissement. Ah! Mariane, je suis donc la cause de l'un & de l'autre, & je me contente de pleurer & de soupirer pour vous, au même temps que vous mourez pour moi. Ah! cruel, barbare & impitoyable que je suis! vos yeux perdent la lumière & leur éclat ordinaire, & les miens se contentent de répandre des larmes! Votre belle bouche se fermera, & la mienne ne s'ouvrira qu'à quelques sanglots! Tous vos sens vous abandonnent, & les miens sont encore assez à moi pour vous consoler; & j'ose vous assurer avec tout cela que je vous aime! Adieu, je meurs de honte de n'être pas mort de désespoir & d'amour; & si les destins me sont encore assez ennemis pour me faire survivre à ma honte, & pour prolonger la fureur où me jettent les sentiments que j'ai présentement, il n'est ni guerre, ni danger, qui m'empêche de retourner en Portugal, & d'aller sacrifier à vos pieds, & peut-être, hélas! à votre tombeau, la vie du plus lâche de tous les amants, & de celui qui méritoit le moins vos faveurs. Je ne puis plus vous écrire, je suis indigne de prendre cette liberté. Mes sens qui le reconnoissent, se révoltent contre moi, mon esprit refuse de me fournir des pensées, & ma main de les écrire; à peine vous puis-je assurer que, malgré

tout mon procédé, il ne laisse pas d'être très-vrai que je vous aime plus que toutes choses. Adieu, adieu.

*IX. L E T T R E.*

IL me semble que je fais le plus grand tort du monde aux sentiments de mon cœur, de tâcher de vous les faire connoître en les écrivant. Que je serois heureuse, si vous en pouviez bien juger par la violence des vôtres? Mais je ne dois pas m'en rapporter à vous, & je ne puis m'empêcher de vous dire, bien moins vivement que je ne le sens, que vous ne devriez pas me maltraiter comme vous faites, par un oubli qui me met au désespoir, & qui est même honteux pour vous. Il est bien juste au moins que vous souffriez que je me plaigne des malheurs que j'avois bien prévus, quand je vous vis résolu de me quitter. Je connois bien que je me suis abusée, lorsque j'ai pensé que vous auriez un procédé de meilleure foi qu'on n'a accoutumé d'avoir, parce que l'excès de mon amour me mettoit, ce semble, au dessus de toutes sortes de soupçons, & qu'il méritoit plus de fidélité qu'on n'en trouve d'ordinaire; mais la dispo-

sition que vous avez à me trahir, l'emporte enfin sur la justice que vous devez à tout ce que j'ai fait pour vous. Je ne laisserois pas d'être bien malheureuse, si vous ne m'aimiez que parce que je vous aime, & je voudrois tout devoir à votre seule inclination; mais je suis si éloignée d'être en cet état, que je n'ai pas reçu une seule Lettre de vous depuis six mois. J'attribue tout ce malheur à l'aveuglement avec lequel je me suis abandonnée à m'attacher. Ne devois-je pas prévoir que mes plaisirs finiroient plutôt que mon amour? Pouvois-je espérer que vous demeureriez toute votre vie en Portugal, & que vous renonceriez à votre fortune & à votre Pays pour ne penser qu'à moi? Mes douleurs ne peuvent recevoir aucun soulagement, & le souvenir de mes plaisirs me comble de désespoir. Quoi! tous mes desirs seront donc inutiles, & je ne vous verrai jamais en ma chambre avec toute l'ardeur & tout l'emportement que vous me faisiez voir? Mais, hélas! je m'abuse, & je ne connois que trop que tous les mouvements qui occupoient ma tête & mon cœur, n'étoient excités en vous que par quelques plaisirs, & qu'ils finissent aussi-tôt qu'eux. Il falloit que dans ces moments trop heureux j'appellasse ma raison à mon secours, pour modérer l'ex-

cès funeste de mes délices , pour m'annoncer tout ce que je souffre présentement ; mais je me donnois toute à vous , & je n'étois pas en état de penser à ce qui eût pu empoisonner ma joie , & m'empêcher de jouir pleinement des témoignages ardents de votre passion. Je m'appercevois trop agréablement que j'étois avec vous , pour penser que vous seriez un jour éloigné de moi. Je me souviens pourtant de vous avoir dit quelquefois que vous me rendriez malheureuse ; mais ces frayeurs étoient bientôt dissipées , & je prenois plaisir à vous les sacrifier & à m'abandonner à l'enchantement & à la mauvaise foi de vos protestations. Je vois bien le remede à tous mes maux , & j'en serois bientôt délivrée , si je ne vous aimois plus. Mais , hélas ! quel remede ! Non , j'aime mieux souffrir encore davantage que de vous oublier. Hélas ! cela dépend-il de moi ? Je ne puis me reprocher d'avoir souhaité un seul moment de ne vous plus aimer ; vous êtes plus à plaindre que je ne le suis , & il vaut mieux souffrir tout ce que je souffre , que de jouir des plaisirs languissants que vous donnent vos Maîtresses de France. Je n'envie point votre indifférence , & vous me faites pitié. Je vous défie de m'oublier entièrement ; je me flatte de vous avoir mis en état de n'avoir sans moi que des

plaisirs imparfaits; & je suis plus heureuse que vous, puisque je suis plus occupée. L'on m'a fait depuis peu Portiere en ce Couvent; tous ceux qui me parlent, croient que je suis folle. Je ne fais ce que je leur réponds, & il faut que les Religieuses soient aussi insensées que moi, pour m'avoir cru capable de quelque soin. Ah! j'envie le bonheur d'Emmanuel & de Francisque; pourquoi ne suis-je pas incessamment avec vous comme eux! Je vous aurois suivi, & je vous aurois assurément servi de meilleur cœur. Je ne souhaite rien en ce monde que de vous voir; au moins souvenez-vous de moi: je me contente de votre souvenir; mais je n'ose m'en assurer. Je ne bernois pas mes espérances à votre souvenir, quand je vous voyois tous les jours; mais vous m'avez bien appris qu'il faut que je me soumette à tout ce que vous voudrez. Cependant je ne me repens point de vous avoir adoré; je suis bien-aïse que vous m'ayez séduite. Votre absence rigoureuse, & peut-être éternelle, ne diminue en rien l'emportement de mon amour; je veux que tout le monde le sache, je n'en fais point un mystère, & je suis ravie d'avoir fait tout ce que j'ai fait pour vous contre toutes sortes de bienséances. Je ne mets plus mon honneur & ma religion qu'à vous aimer éper-

duement toute ma vie, puisque j'ai commencé à vous aimer. Je ne vous dis point toutes ces choses pour vous obliger à m'écrire. Ah ! ne vous contraignez point ; je ne veux de vous que ce qui viendra de votre mouvement, & je refuse tous les témoignages de votre amour dont vous pourriez vous empêcher. J'aurai du plaisir à vous excuser, parce que vous aurez peut-être du plaisir à ne pas prendre la peine de m'écrire, & je sens une profonde disposition à vous pardonner toutes vos fautes. Un Officier François a eu la charité de me parler ce matin plus de trois heures de vous. Il m'a dit que la paix de France étoit faite ; si cela est, ne pourriez-vous pas me venir voir, & m'emmener en France ? Mais je ne le mérite pas ; faites tout ce qu'il vous plaira, mon amour ne dépend plus de la maniere dont vous me traiterez. Depuis que vous êtes parti, je n'ai pas eu un seul moment de santé, & je n'ai aucun plaisir qu'en nommant votre nom mille fois le jour. Quelques Religieuses, qui savent l'état déplorable où vous m'avez plongée, me parlent de vous fort souvent. Je sors, le moins qu'il m'est possible, de ma chambre, où vous êtes venu tant de fois, & je regarde sans cesse votre portrait, qui m'est mille fois plus cher que ma vie. Il me donne

quelque plaisir ; mais il me donne aussi bien de la douleur , lorsque je pense que je ne vous reverrai peut-être jamais. Pourquoi faut-il qu'il soit possible que je ne vous voie peut-être jamais ? M'avez-vous pour toujours abandonnée ? Je suis au désespoir ; votre pauvre Mariane n'en peut plus ; elle s'évanouit en finissant cette Lettre. Adieu , adieu ; ayez pitié de moi.

RÉPONSE À LA NEUVIÈME LETTRE.

QUE j'aurois , aussi-bien que vous , de choses à vous dire , & que je vous en dirois beaucoup , si je croyois que vous ajoutassiez quelque foi à mes paroles , & si je ne connoissois depuis quelque temps que vous avez conçu d'étranges & de peu favorables opinions de mon honneur & de mon amour ! J'ai en vain tâché de vous éclaircir de mes sentiments ; vous ne m'en prenez pas moins dans votre dernière Lettre pour un infidèle & pour un trompeur. Ah ! que j'avois bien prévu le malheur qui me devoit arriver , & que j'avois bien toujours appréhendé que vous n'oubliassiez mon amour & ma fidélité , à mesure que je m'éloignerois ! Mais , quoi ! vous ne vous contentez pas de me soupçonner depuis mon

départ, vous dites encore que je ne vous aimois pas même dans le Portugal. Ah ! cruelle, que ce reproche m'est sensible, qu'il me touche vivement ! J'ai donc toujours été un dissimulé ? Quoi ! votre passion, votre amour est-il si peu clair-voyant, qu'il ne pût reconnoître mes déguisements & mes contraintes ? ou comment est-il devenu si éclairé depuis que je suis en France, pour vous avoir pu faire appercevoir mille choses passées que vous n'aviez point vues en leur temps ? Croyez-moi, chere Mariane, vous ne vous êtes point trompée, quand vous avez cru que je vous aimois ; & vous ne vous tromperez point encore, quand vous croirez que je vous aime plus que jamais, plus que toutes les choses du monde. Oui, Mariane, je vous ai aimée sans consulter l'avenir, ni les suites que pourroit avoir ma passion ; je me donnai tout à vous dès le moment que je vous vis. Ma raison avoit beau me dire qu'il faudroit partir un jour ; mon amour me persuadoit, au contraire, que je ne partiroy jamais ; mon cœur me disoit qu'il n'y consentiroit point, & je me disois à moi-même que je ne le pourrois. Je vous découvris l'effet que vos yeux avoient fait sur mon ame : vous me crûtes, il est vrai, & vous eûtes pitié de moi ; vous m'aimâtes même. Cela m'est trop avanta-

geux pour l'oublier, ou pour le dissimuler. Mais comment eussiez-vous pu faire pour ne pas me croire, pour ne pas me plaindre, &, si je l'ose dire, pour ne pas m'aimer? Vous vîtes tant d'ingénuité, tant de franchise sur mon visage, tant de vérité dans mes discours, si peu de ménagement & si peu d'artifice dans ma conduite, que vous ne pûtes ne pas me croire. Quand je vous parlois de ma passion naissante, de ce que je ressentais dans l'ame pour vous, de ce feu qui me dévorait, & qui de vos yeux avoit si bien su passer dans mon cœur; quand je vous exprimais mes divers mouvements, mes espérances, mes craintes, & l'état pitoyable où les unes & les autres me réduisoient; le moins que vous pussiez à mon égard, n'étoit-ce pas de devenir sensible & pitoyable à tant de maux dont vous étiez la cause? Depuis, mes assiduités, mes prières, mes soupirs, mes larmes, ou, pour le dire en un mot, mon amour attira le vôtre. Que mon bonheur étoit extrême en ce temps-là! Vous le connûtes par mille marques que je vous en donnai, dont vous ne doutiez pas comme vous faites à présent; cela vous obligea à me combler de vos faveurs, & à me faire passer mille douces heures auprès de vous, dans des contentements & dans des transports que vous étiez

seule capable de donner. Vous vous ressouvenez de ces transports & de ces plaisirs; mais vous ne voulez pas, sans doute, vous ressouvenir de la maniere avec laquelle je m'abandonnois aux uns & aux autres, quand vous me reprochiez que je paroissais avoir de la froideur même dans ces occasions. Ah! Mariane, que dites-vous? un rocher en eût-il été capable? Avez-vous oublié combien mes petits emportemens vous donnoient de joie? ne les avez-vous pas souvent admirés? ne vous en êtes-vous pas même quelquefois étonnée? Vous en êtes venue jusqu'à me dire que je vous aimois trop, & vous me dites aujourd'hui que je ne vous aimois pas même alors. Hélas! peut-être dirois-je vrai, si je vous disois que vous ne m'aimez plus. Vous m'estimez trop peu pour m'aimer beaucoup. Je vois bien dans vos Lettres quelque chose de bien tendre & de bien touchant; cela me fait bien aussi du plaisir : mais je ne puis pas m'imaginer avec toutes vos paroles, que vous puissiez m'aimer, tant que vous croirez que je ne vous aime point, & que je ne vous aime jamais. Changez donc d'opinion, ayez-en une meilleure de moi. Quelques sujets que j'aie de soupçonner votre fidélité, je ne vous en ai rien voulu encore faire savoir; je veux être certain de

vosre faute, avant que de vous accuser. Cette jalousie m'est venue depuis quelques jours; elle ne m'empêche pourtant pas de vous aimer de toute mon ame, & de vous prier d'être assurée que vos maux, dont vous continuez de me parler, me deviennent absolument insupportables; & quoique peut-être ils ne soient pas si grands chez vous, ils sont extrêmes à mon égard. Ils me persuadent que vous m'aimez; faites que la part que j'y prends, vous persuade aussi véritablement que je suis toujours tout à vous. Adieu.



X. LETTRE.

QU'EST-CE que je deviendrai, & qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Je me trouve bien éloignée de tout ce que j'avois prévu. J'espérois que vous m'écririez de tous les endroits où vous passeriez, & que vos Lettres seroient fort longues; que vous soutiendriez ma passion par l'espérance de vous revoir; qu'une entière confiance en vosre fidélité me donneroit quelque sorte de repos, & que je demeurerois cependant dans un état assez supportable, sans d'extrêmes douleurs. J'avois même pensé à

quelques foibles projets de faire tous les efforts dont je serois capable pour me guérir, si je pouvois connoître bien certainement que vous m'eussiez tout-à-fait oubliée. Votre éloignement, quelques mouvements de dévotion, la crainte de ruiner entièrement le reste de ma santé par tant de veilles & par tant d'inquiétudes, le peu d'apparence de votre retour, la froideur de votre passion & de vos derniers adieux, votre départ, fondé sur d'assez méchants prétextes, & mille autres raisons qui ne sont que trop bonnes & que trop inutiles, sembloient me promettre un secours assuré, s'il me devenoit nécessaire. N'ayant enfin à combattre que contre moi-même, je ne pouvois jamais me défier de toutes mes foiblesses, ni appréhender tout ce que je souffre aujourd'hui. Hélas! que je suis à plaindre de ne pas partager mes douleurs avec vous, & d'être toute seule malheureuse! Cette pensée me tue, & je meurs de frayeur que vous n'ayez jamais été extrêmement sensible à tous nos plaisirs. Oui, je connois présentement la mauvaise foi de tous vos mouvements; vous m'avez trahie toutes les fois que vous m'avez dit que vous étiez ravi d'être seul avec moi. Je ne dois qu'à mes importunités vos empressements & vos transports; vous aviez fait, de sang froid, un

dessein de m'enflammer, vous n'avez regardé ma passion que comme une victoire, & votre cœur n'en a jamais été profondément touché. N'êtes-vous pas bien malheureux, & n'avez-vous pas bien peu de délicatesse, de n'avoir su profiter qu'en cette maniere de mes emportemens? Et comment est-il possible qu'avec tant d'amour je n'aie pu vous rendre tout-à-fait heureux? Je regrette, pour l'amour de vous seulement, les plaisirs infinis que vous avez perdus; faut-il que vous n'ayez pas voulu en jouir? Ah! si vous les connoissiez, vous trouveriez, sans doute, qu'ils sont plus sensibles que celui de m'avoir abusée, & vous auriez éprouvé qu'on est beaucoup plus heureux, & qu'on sent quelque chose de bien plus touchant quand on aime violemment, que lorsqu'on est aimé. Je ne fais ni ce que je suis, ni ce que je desire; je suis déchirée par mille mouvements contraires. Peut-on s'imaginer un état si déplorable! Je vous aime éperdument, & je vous ménage assez pour n'oser peut-être souhaiter que vous soyez agité des mêmes transports. Je me tuerois, ou je mourrois de douleur sans me tuer, si j'étois assurée que vous n'avez jamais aucun repos, que votre vie n'est que trouble & qu'agitation, que vous pleurez sans cesse, & que tout vous est odieux. Je

ne puis suffire à mes maux; comment pourrois-je supporter la douleur que me donneroient les vôtres, qui me seroient mille fois plus sensibles? Cependant, je ne puis aussi me résoudre à desirer que vous ne pensiez point à moi; &, à vous parler sincèrement, je suis jalouse avec fureur de tout ce qui vous donne de la joie, & qui touche votre cœur & votre goût en France. Je ne fais pourquoi je vous écris; je vois bien que vous aurez seulement pitié de moi, & je ne veux point de votre pitié. J'ai bien du dépit contre moi-même, quand je fais réflexion sur tout ce que je vous ai sacrifié. J'ai perdu ma réputation, je me suis exposée à la fureur de mes Parents, à la sévérité des loix de ce Pays contre les Religieuses, & à votre ingratitude, qui me paroît le plus grand de tous les malheurs; cependant je sens bien que mes remords ne sont pas véritables, que je voudrois, du meilleur de mon cœur, avoir couru, pour l'amour de vous, de plus grands dangers, & que j'ai un plaisir funeste d'avoir hazardé ma vie & mon honneur. Tout ce que j'ai de plus précieux, ne devoit-il pas être en votre disposition, & ne dois-je pas être bien-aise de l'avoir employé comme j'ai fait? Il me semble même que je ne suis guères contente, ni de mes douleurs, ni de l'excès de

mon amour, quoique je ne puisse, hélas! me flatter assez pour être contente de vous. Je vis, infidelle que je suis, & je fais autant de choses pour conserver ma vie, que pour la perdre. Ah! j'en meurs de honte: mon désespoir n'est donc que dans mes Lettres. Si je vous aimois autant que je vous l'ai dit mille fois, ne serois-je pas morte il y a long-temps? Je vous ai trompé, c'est à vous à vous plaindre de moi. Hélas! pourquoi ne vous en plaignez-vous pas? Je vous ai vu partir, je ne puis espérer de vous voir jamais de retour, & je respire cependant! Je vous ai trahi, je vous en demande pardon; mais ne l'accordez pas. Traitez-moi sévèrement, ne trouvez point que mes sentiments soient assez violents, soyez plus difficile à contenter, mandez-moi que vous voulez que je meure d'amour pour vous; je vous conjure de me donner ce secours, afin que je surmonte la foiblesse de mon sexe, & que je finisse toutes mes irrésolutions par un véritable désespoir. Une fin tragique vous obligeroit, sans doute, à penser souvent à moi, ma mémoire vous seroit chere, & vous seriez peut-être sensiblement touché d'une mort extraordinaire. Ne vaut-elle pas mieux que l'état où vous m'avez réduite? Adieu; je voudrois bien ne vous avoir jamais vu. Ah! je sens vivement

la fausseté de ce sentiment, & je connois dans le moment que je vous écris, que j'aime bien mieux être malheureuse en vous aimant, que de ne vous avoir jamais vu. Je consens donc sans murmure à ma mauvaise destinée, puisque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure. Adieu, promettez-moi de me regretter tendrement, si je meurs de douleur; & qu'au moins la violence de ma passion vous donne du dégoût & de l'éloignement pour toutes choses. Cette consolation me suffira; & s'il faut que je vous abandonne pour toujours, je voudrois bien ne pas vous laisser à une autre. Ne seriez-vous pas bien cruel de vous servir de mon désespoir pour vous rendre plus aimable, & pour faire voir que vous avez donné la plus grande passion du monde? Adieu, encore une fois, je vous écris des Lettres trop longues; je n'ai pas assez d'égards pour vous, je vous en demande pardon, & j'ose espérer que vous aurez quelque indulgence pour une pauvre insensée, qui ne l'étoit pas, comme vous savez, avant qu'elle vous aimât. Adieu, il me semble que je vous parle trop souvent de l'état insupportable où je suis; cependant je vous remercie, dans le fond de mon cœur, du désespoir que vous me causez, & je déteste la tranquillité où j'ai vécu avant que je vous con-

nusse. Adieu : ma passion augmente à chaque moment. Ah ! que j'ai de choses à vous dire !

RÉPONSE À LA DIXIÈME LETTRE.

C'EST maintenant que je connois bien ce que j'ai perdu , & la haute félicité dont je suis déchu. Je n'aurois jamais cru que l'absence fût un si grand mal , & qu'elle causât tant d'ennuis, lors même qu'elle semble devoir donner quelques plaisirs. J'ai quitté la chose du monde qui m'étoit encore la plus chère : je prévoyois bien quelque chose de fâcheux & de cruel dans cette séparation ; mais je croyois que ses rigueurs seroient beaucoup adoucies par l'assurance dans laquelle je serois de votre amour , & par celle que je vous donnerois de la continuation du mien. Je croyois , lorsque je vous voyois tous les jours , qu'avec toutes ces conditions je pourrois un jour ne pas vous voir sans être extraordinairement malheureux ; cependant je vois bien le contraire de ce que je m'étois imaginé. Il n'est rien que de funeste dans l'absence , rien n'en peut soulager les douleurs , & les remèdes de ces maux différent bien peu des maux mêmes ; tout y est matière d'inquiétude & de désespoir.

J'ai bien le plaisir de vous aimer; mais, hélas! le puis-je dire sans vous offenser? qu'il est petit, qu'il est médiocre, ce plaisir, & qu'il est peu capable de dissiper les ennuis & les craintes qui m'environnent incessamment! J'ai le plaisir de vous aimer; mais ai-je celui de vous le dire? ai-je celui de vous le persuader par mes serments, ou par mes actions? ai-je celui de vous voir ou me croire, ou en douter, pour pouvoir ou vous remercier, ou vous rassurer? ai-je le plaisir de passer quelques heures auprès de vous, de vous parler, de vous ouïr? & sans tout cela, Mariane, y a-t-il du plaisir à aimer? Disons donc que je n'ai pas le plaisir d'aimer; mais que j'ai celui de souffrir pour vous, qui effectivement me soulage dans mes plus grands malheurs. Vous me direz que j'ai du moins la satisfaction d'être assuré que vous m'aimez: pardonnez-moi encore si je dis que cette satisfaction est bien légère, & a bien peu de fondement. Je ne m'en rapporte qu'à vous: si les sentiments que j'ai vus dans vos Lettres sont véritables, en êtes-vous plus contente? goûtez-vous de grands plaisirs sur ce que je vous ai dit & juré mille fois que je vous aimerois toujours & par-tout, & que les faveurs de la bonne fortune, ni les caprices de la mauvaise, n'apporteroient aucun changement à

ma passion ? En avez-vous passé pour tout cela des moments plus tranquilles ? M'en avez-vous moins soupçonné d'infidélité ? En avez-vous moins souffert de douleurs ? & croyez-vous que je sois plus exempt de jalousie que vous, ou que je sois plus assuré de vos paroles, que vous des miennes ? Ah ! je vous aimerois moins que vous ne m'aimez, si je vous en croyois plus que vous ne m'en croyez. Sachez donc que j'ai mes craintes & mes soupçons aussi-bien que vous, qui me dérobent toute ma vie, & qui ne me laissent pas un moment en repos. Je tremble de perdre ce que j'ai tant pris de plaisir à acquérir & à conserver ; j'appréhende que vous ne vous donniez à quelque autre, & que pendant que je souffre incessamment à cinq cents lieues de vous, vous ne riiez avec quelque autre de l'état pitoyable où vous vous persuadez bien que je suis. Considérez un peu si mes appréhensions sont sans fondement : je sais que vous m'avez aimé, que vous m'avez même tendrement aimé, que vous n'avez pas exigé de moi de grands ni de longs empressements pour être persuadée de ma flamme, & pour me donner votre cœur. Qui me répondra que je ne perde pas avec une égale facilité ce que j'ai gagné avec si peu de peine, & que huit jours d'absence ne m'ôtent pas ce que huit jours

de présence me donnerent ? Vous me soupçonnez bien avec beaucoup moins de sujet : s'il est des femmes en France, il est des hommes en Portugal ; & mille personnes peuvent vous aimer , au-lieu que je ne puis aimer personne. Que je reçus de chagrin , quand j'appris que l'on vous avoit fait Portiere dans votre Couvent ! quelles pensées ne roulerent pas alors dans mon esprit ! Hélas ! dis-je en moi-même , chacun verra ces beaux yeux qui me donnerent tant d'amour ; & qui pourra les voir sans en prendre ! Oui , chacun pourra l'aimer , & Mariane , aimée de tout le monde , ne pourra-t-elle aimer personne ? L'Officier qui me rendit votre Lettre , me confirma puissamment dans mes soupçons. Il me dit que vous n'aviez pas toujours les yeux attachés sur mon portrait , comme vous avez voulu me le persuader ; qu'il y avoit quelques personnes dont les visites fréquentes ne vous déplaisoient pas , & à qui vous plaisiez infiniment. Que ce rapport me causa d'étranges mouvements ! Quelquefois je ne pouvois assez vous accuser , & le plus souvent je ne pouvois assez m'accuser. Je l'ai abandonnée , disois-je , pourquoi ne m'abandonnera-t-elle pas ? Je l'aime pourtant encore , reprenois-je , pourquoi ne m'aimera-t-elle pas ? & si je n'aime qu'elle , pourquoi en aimera-t-elle d'autres

que moi ? Ces sentiments de jalousie ont causé dans mon ame un désordre , que je ne puis comparer qu'à celui que me causerent en même-temps vos reproches. J'y vis effectivement des témoignages d'amour, que je n'osai pas soupçonner de feinte , ni de déguisement , mais que j'accusai d'injustice. Pourquoi partis-je , me dites-vous ? Hélas ! l'ignorez-vous , & que votre intérêt se joignit au mien pour m'obliger à partir ? L'éclat qu'avoit fait notre amour, nous obligeoit à quelque ménagement ; nous n'en étions capables ni l'un ni l'autre. Un vaisseau part ; il est vrai , je profiterai de cette occasion ; vous le sûtes , nous en fûmes également affligés , quoique les suites de ce départ ne nous fussent pas entièrement connues. Vous dites que je témoignai de la froideur à cette séparation ; oui, Mariane, je l'avoue, mes sens m'abandonnerent, ma chaleur me quitta, & je parus dans un état à faire désespérer ceux qui me voyoient, non-seulement de ma santé, mais encore de ma vie ; & la froideur que j'eus quand nous nous séparâmes, étoit de celles qui suivent la séparation de l'ame & du corps. Ni mon devoir, ni mon honneur, ni ma fortune n'étoient pas ce qui m'obligea à vous quitter ; j'étois plus attaché à vous qu'à toutes les choses du monde ; je vous devois

mes soins. L'honneur d'être souffert auprès de vous, étoit le seul où j'aspirois; & j'avois moins d'amour pour ma fortune, que d'envie de trouver quelque bonne fortune dans mon amour; mais votre intérêt se joignant au mien, votre honneur & votre devoir dépendant en quelque maniere de mon départ, ce que vous me faisiez connoître si souvent, en disant que *je vous rendois malheureuse*; en falloit-il davantage pour m'obliger à m'éloigner, à m'exposer à tous les tourments pour vous en épargner, à m'exposer aux souffrances pour vous en délivrer? Enfin, je partis, je m'éloignai, nous nous séparâmes. Ah! cruel départ, funeste éloignement, mortelle séparation! J'eus continuellement les yeux tournés du côté de votre Couvent, mon cœur y pouffoit tous ses soupirs, mon ame fit tous ses efforts pour s'y envoler. Hélas! depuis ce jour je n'ai eu que malheurs, que chagrin, que tristesse; notre vaisseau fut battu de la tempête, &, comme vous l'avez su, nous fûmes contraints de relâcher au Royaume d'Algarve. Je n'ai jamais eu plus de fermeté que dans cette tempête, je ne craignois la mer ni les vents; tout ce que je pouvois craindre étoit arrivé, c'étoit notre éloignement. Je n'appréhendois point, comme les autres, de faire aucune perte; j'avois tout perdu

en vous quittant. Que j'eusse été fortuné, si j'eusse pu me perdre moi-même, après vous avoir abandonnée ! Hélas ! j'étois réservé à de plus grands déplaisirs : ils ne devoient pas finir sitôt, & ma vie ne fut prolongée que pour prolonger mes afflictions. Combien en ai-je supporté depuis ? Comme si ce n'eût pas été assez des miennes, il m'a fallu encore essuyer les vôtres : j'ai pleuré ; & quand j'ai cru que votre amour vous faisoit souffrir pour moi, quand j'ai cru que vous m'oubliez, j'ai soupiré avec vous, j'ai souffert avec vous, j'ai failli à mourir avec vous : & ce qui m'a le plus touché, c'est que, lors même que je vous ai cru infidèle, j'ai soupiré tout seul, j'ai souffert tout seul, j'ai failli à mourir tout seul. Je suis encore dans cet état, je suis flottant entre l'espérance d'être aimé, & la crainte de ne l'être plus. Votre Lettre semble bien me rassurer un peu ; mais, hélas ! qu'est-ce qu'une Lettre ? Vous m'y demandez le portrait & des lettres de ma nouvelle Maîtresse. Non, Mariane, je ne vous les enverrai point, je les estime trop, & ce sont des gages trop précieux pour m'en vouloir défaire. Votre portrait, (car c'est celui de la nouvelle Maîtresse) me fait goûter de trop agréables moments ; je ne m'en saurois passer, sur-tout depuis que j'ai appris que le mien ne fait plus

qu'une partie de vos occupations. Je passe les jours entiers au devant du vôtre, & je me repais de cette image, dans le malheur qui me prive de la présence de l'original. Vos Lettres, qui sont un second portrait de votre ame, me sont trop favorables, & je ne m'en déferai jamais. Voilà comment je répons à votre jalousie; si peu juste & si mal fondée. En vérité, croyez-vous que je voulusse m'engager à une nouvelle inclination, qui ne me sauroit promettre tant de plaisirs que la vôtre, & qui pourroit me causer autant d'ennuis? Non, Mariane, je mourrai avec la passion que vous m'avez inspirée; je ne la quitterai jamais, je n'en prendrai jamais d'autre; & je vous témoignerai par mes actions toutes passionnées, & par des effets qui peut-être vous surprendront, que vous avez plus de raison que vous ne pensez, de ne plus me prier de vous aimer. Adieu.

*XI. LETTRE.*

VOTRE Lieutenant vient de me dire, qu'une tempête vous a obligé de relâcher au Royaume d'Algarve. Je crains que vous n'ayez beaucoup souffert sur la mer, &

cette appréhension m'a tellement occupée, que je n'ai plus pensé à tous mes maux. Etes-vous bien persuadé que votre Lieutenant prenne plus de part que moi à tout ce qui vous arrive ? Pourquoi en est-il mieux informé, & enfin pourquoi ne m'avez-vous point écrit ? Je suis bien malheureuse, si vous n'en avez trouvé aucune occasion depuis votre départ ; & je le suis bien davantage, si vous en avez trouvé sans m'écrire. Votre injustice & votre ingratitude sont extrêmes ; mais je serois au désespoir si elles vous attiroient quelque malheur, & j'aime beaucoup mieux qu'elles demeurent sans punition, que si j'en étois vengée. Je résiste à toutes les apparences qui me devroient persuader que vous ne m'aimez guères, & je sens bien plus de disposition à m'abandonner aveuglément à ma passion, qu'aux raisons que vous me donnez de me plaindre de votre peu de soin. Que vous m'auriez épargné d'inquiétudes, si votre procédé eût été aussi languissant les premiers jours que je vous vis, qu'il m'a paru depuis quelque temps ! Mais qui n'auroit été abusée, comme moi, par tant d'empressements ; & à qui n'eussent-ils pas paru sinceres ? Qu'on a de peine à se résoudre à soupçonner long-temps la bonne foi de ceux qu'on aime ! Je vois bien que la

moindre excuse vous suffit; &, sans que vous preniez le soin de m'en faire, l'amour que j'ai pour vous vous sert si fidèlement, que je ne puis consentir à vous trouver coupable, que pour jouir du sensible plaisir de vous justifier moi-même. Vous m'avez engagée par vos assiduités, vous m'avez enflammée par vos transports, vous m'avez charmée par vos complaisances, vous m'avez assurée par vos serments, mon inclination violente m'a séduite, & les suites de ces commencements si agréables & si heureux ne sont que des larmes, que des soupirs, & qu'une mort funeste, sans que je puisse y apporter aucun remede. Il est vrai que j'ai eu des plaisirs bien surprenants en vous aimant; mais ils me coûtent d'étranges douleurs, & tous les mouvements que vous me causez sont extrêmes. Si j'avois résisté avec opiniâtreté à votre amour, si je vous avois donné quelque sujet de chagrin & de jalousie pour vous enflammer davantage, si vous aviez remarqué quelque ménagement artificieux dans ma conduite, si j'avois enfin voulu opposer ma raison à l'inclination naturelle que j'ai pour vous, dont vous me fîtes bientôt appercevoir, (quoique mes efforts eussent été, sans doute, inutiles) vous pourriez me punir sévèrement, & vous servir de votre pouvoir. Mais vous me parûtes

aimable, avant que vous m'eussiez dit que vous m'aimiez; vous me témoignâtes une grande passion, j'en fus ravie, & je m'abandonnai à vous aimer éperdument. Vous n'étiez point aveuglé comme moi; pour-quoi avez-vous donc souffert que je devinsse en l'état où je me trouve? Qu'est-ce que vous vouliez faire de tous mes emportements, qui ne pouvoient vous être que très-importuns? Vous saviez bien que vous ne seriez pas toujours en Portugal; & pour-quoi m'y avez-vous voulu choisir pour me rendre si malheureuse? Vous eussiez trouvé, sans doute, en ce pays quelque femme qui eût été plus belle, avec laquelle vous eussiez eu autant de plaisir, puisque vous n'en cherchiez que de grossiers; qui vous eût fidèlement aimé aussi long-temps qu'elle vous eût vu; que le temps eût pu consoler de votre absence, & que vous auriez pu quitter sans perfidie & sans cruauté. Ce procédé est bien plus d'un tyran attaché à persécuter, que d'un Amant qui ne doit penser qu'à plaire. Hélas! pourquoi exercez-vous tant de rigueur sur un cœur qui est à vous? Je vois bien que vous êtes aussi facile à vous laisser persuader contre moi, que-je l'ai été à me laisser persuader en votre faveur. J'aurois résisté, sans avoir besoin de tout mon amour, & sans m'appercevoir

que j'eusse rien fait d'extraordinaire, à de plus grandes raisons que ne peuvent être celles qui vous ont obligé à me quitter. Elles m'eussent paru bien foibles, & il n'y en a point qui eussent jamais pu m'arracher d'auprès de vous; mais vous avez voulu profiter des prétextes que vous avez trouvés de retourner en France. Un vaisseau partoît; que ne le laissiez-vous partir? Votre famille vous avoit écrit; ne savez-vous pas toutes les persécutions que j'ai souffertes de la mienne? Votre honneur vous engageoit à m'abandonner; ai-je pris quelque soin du mien? Vous étiez obligé d'aller servir votre Roi; si tout ce qu'on dit de lui est vrai, il n'a aucun besoin de votre secours, & il vous auroit excusé. J'eusse été trop heureuse, si nous avions passé notre vie ensemble; mais puisqu'il falloit qu'une absence cruelle nous séparât, il me semble que je dois être bien aise de n'avoir pas été infidelle; & je ne voudrois pas, pour toutes les choses du monde, avoir commis une action si noire. Quoi! vous avez connu le fond de mon cœur & de ma tendresse, & vous avez pu vous résoudre à me laisser pour jamais, & à m'exposer aux frayeurs que je dois avoir, que vous ne vous souveniez plus de moi que pour me sacrifier à une nouvelle passion? Je vois bien que je vous aime comme

une folle; cependant je ne me plains point de toute la violence des mouvements de mon cœur. Je m'accoutume à ces persécutions, & je ne pourrois vivre sans un plaisir que je découvre, & dont je jouis en vous aimant au milieu de mille douleurs; mais je suis sans cesse persécutée avec un extrême désagrément, par la haine & par le dégoût que j'ai pour toutes choses. Ma famille, mes amis, & ce Couvent me sont insupportables; tout ce que je suis obligée de voir, & tout ce qu'il faut que je fasse de toute nécessité, m'est odieux. Je suis si jalouse de ma passion, qu'il semble que toutes mes actions & que tous mes devoirs vous regardent. Oui, je me fais quelque scrupule, si je n'emploie tous les moments de ma vie pour vous. Que ferois-je, hélas, sans tant de haine, & sans tant d'amour qui remplissent mon cœur! Pourrois-je survivre à ce qui m'occupe incessamment, pour mener une vie tranquille & languissante! Ce vuide & cette insensibilité ne peuvent me convenir. Tout le monde s'est apperçu du changement entier de mon humeur, de mes manieres & de ma personne. Ma mere m'en a parlé avec aigreur, & ensuite avec quelque bonté; je ne fais ce que je lui ai répondu; il me semble que je lui ai tout avoué. Les Religieuses les plus séveres ont

pitié de l'état où je suis; il leur donne même quelque considération & quelque ménagement pour moi. Tout le monde est touché de mon amour, & vous demeurez dans une profonde indifférence, sans m'écrire que des Lettres froides, pleines de redites. La moitié du papier n'est pas rempli, & il paroît grossièrement que vous mourez d'envie de les avoir achevées. Donna Brites me persécuta ces jours passés pour me faire sortir de ma chambre; &, croyant me divertir, elle me mena promener sur le Balcon, d'où l'on voit Mertola. Je la suivis, & je fus aussi-tôt frappée d'un souvenir cruel qui me fit pleurer tout le reste du jour. Elle me ramena, & je me jetai sur mon lit, où je fis mille réflexions sur le peu d'apparence que je vois de guérir jamais. Ce qu'on fait pour me soulager, aigrit ma douleur, & je trouve dans les remedes mêmes des raisons particulieres de m'affliger. Je vous ai vu souvent passer en ce lieu avec un air qui me charmoit, & j'étois sur ce Balcon le jour fatal que je commençai à sentir les premiers effets de ma passion malheureuse. Il me sembla que vous vouliez me plaire, quoique vous ne me connussiez pas. Je me persuadai que vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étoient avec moi; je m'imaginai que lorsque vous vous arrêtiez,

vous étiez bien-aïse que je vous visse mieux, & que j'admirasse votre adresse & votre bonne grace lorsque vous poussiez votre cheval. J'étois surprise de quelque frayeur, lorsque vous le faisiez passer dans un endroit difficile; enfin je m'intéressois secrètement à toutes vos actions; je sentoïis bien que vous ne m'ériez point indifférent, & je prenois pour moi tout ce que vous faisiez. Vous ne connoissez que trop les suites de ces commencements; & quoique je n'aie rien à ménager, je ne dois pas vous les écrire, de crainte de vous rendre plus coupable, s'il est possible, que vous ne l'êtes, & d'avoir à me reprocher qu'après tant d'efforts inutiles pour vous obliger à m'être fidele, vous ne le ferez point. Puis-je espérer de mes Lettres & de mes reproches ce que mon amour & mon abandonnement n'ont pu sur votre ingratitude? Je suis trop assurée de mon malheur; votre procédé injuste ne me laisse pas la moindre raison d'en douter, & je dois tout appréhender, puisque vous m'avez abandonnée. N'aurez-vous de charmes que pour moi, & ne paroîtrez-vous pas agréable à d'autres yeux? Je crois que je ne serai pas fâchée que les sentiments des autres justifient les miens en quelque façon, & je voudrois que toutes les femmes de France vous trouvassent aimable, qu'au-

cune ne vous aimât, & qu'aucune ne vous plût. Ce projet est ridicule & impossible; néanmoins j'ai assez éprouvé que vous n'êtes guere capable d'un grand attachement, que vous pourrez bien m'oublier sans aucun secours, & sans y être contraint par une nouvelle passion. Peut-être voudrois-je que vous eussiez quelque prétexte raisonnable : il est vrai que je serois plus malheureuse; mais vous ne seriez pas si coupable. Je vois bien que vous demeurerez en France sans de grands plaisirs, avec une entiere liberté; la fatigue d'un long voyage, quelque petite bienséance, & la crainte de ne répondre pas à mes transports, vous retiennent. Ah! ne m'appréhendez point. Je me contenterai de vous voir de temps en temps, & de savoir seulement que nous sommes en même lieu. Mais je me flatte peut-être, & vous serez plus touché de la rigueur & de la sévérité d'une autre, que vous ne l'avez été de mes faveurs. Est-il possible que vous soyez enflammé par de mauvais traitements? Mais avant que de vous engager dans une grande passion, pensez bien à l'excès de mes douleurs, à l'incertitude de mes projets, à la diversité de mes mouvements, à l'extravagance de mes Lettres, à mes confiances, à mes désespoirs, à mes souhaits, à ma jalousie. Ah! vous

allez vous rendre malheureux. Je vous conjure de profiter de l'état où je suis, & qu'au moins ce que je souffre pour vous ne vous soit pas inutile. Vous me fîtes, il y a cinq ou six mois, une fâcheuse confidence, & vous m'avouâtes de trop bonne foi que vous aviez aimé une Dame en votre Pays. Si elle vous empêche de revenir, mandez-le-moi sans ménagement, afin que je ne languisse plus: Quelque reste d'espérance me soutient encore, & je serai bien-aise (si elle ne doit avoir aucune suite) de la perdre tout-à-fait, & de me perdre moi-même. Envoyez-moi son portrait avec quelqu'une de ses Lettres, & écrivez-moi tout ce qu'elle vous dit. J'y trouverai peut-être des raisons de me consoler, ou de m'affliger davantage: je ne puis demeurer plus longtemps dans l'état où je suis, & il n'y a point de changement qui ne me soit favorable. Je voudrois aussi avoir le portrait de votre frere & de votre belle-sœur; tout ce qui vous est quelque chose m'est fort cher, & je suis entièrement dévouée à ce qui vous touche. Je ne me suis laissée aucune disposition de moi-même; il y a des moments où il me semble que j'aurois assez de soumission pour servir celle que vous aimez. Vos mauvais traitements & vos mépris m'ont tellement abattue, que je n'ose

quelquefois penser seulement qu'il me semble que je pourrois être jalouse sans vous déplaire, & que je crois avoir le plus grand tort du monde de vous faire des reproches. Je suis souvent convaincue que je ne dois point vous faire voir avec fureur, comme je fais, des sentiments que vous désavouez. Il y a long-temps qu'un Officier attend votre Lettre : j'avois résolu de l'écrire d'une manière à vous la faire recevoir sans dégoût; mais elle est trop extravagante, il faut la finir. Hélas! il n'est pas en mon pouvoir de m'y résoudre : il me semble que je vous parle quand je vous écris, & que vous m'êtes un peu plus présent. La première ne sera pas si longue, ni si importune; vous pourrez l'ouvrir, & la lire sur l'assurance que je vous donne. Il est vrai que je ne dois point vous parler d'une passion qui vous déplaît, & je ne vous en parlerai plus. Il y aura un an dans peu de jours que je m'abandonnai toute à vous sans ménagement; votre passion me paroissoit fort ardente & fort sincère, & je n'eusse jamais pensé que mes faveurs vous eussent assez rebuté, pour vous obliger à faire cinq cents lieues, & à vous exposer à des naufrages pour vous en éloigner. Personne ne m'étoit redevable d'un pareil traitement. Vous pouvez vous souvenir de ma pudeur, de ma confusion & de mon désor-

dre ; mais vous ne vous souvenez pas de ce qui vous engageoit à m'aimer malgré vous. L'Officier qui doit vous porter cette Lettre , me mande , pour la quatrieme fois , qu'il veut partir. Qu'il est pressant ! il abandonne , sans doute , quelque malheureuse en ce Pays. Adieu : j'ai plus de peine à finir ma Lettre , que vous n'en avez eu à me quitter pour toujours. Adieu : je n'ose vous donner mille noms de tendresse , ni m'abandonner , sans contrainte , à tous mes mouvements ; je vous aime mille fois plus que ma vie , mille fois plus que je ne pense. Que vous m'êtes cruel ! Vous ne m'écrivez point ; je n'ai pu m'empêcher de vous dire encore cela : je vais recommencer , & l'Officier partira. Qu'importe , qu'il parte ; j'écris plus pour moi que pour vous. Je ne cherche qu'à me soulager ; aussi-bien la longueur de ma Lettre vous fera peur ; vous ne la lirez point. Qu'est-ce que j'ai fait pour être si malheureuse ; & pourquoi avez-vous empoisonné ma vie ? Que ne suis-je née en un autre Pays ! Adieu ; pardonnez-moi. Je n'ose plus vous prier de m'aimer ; voyez où mon destin m'a réduite. Adieu.



RÉPONSE À LA ONZIEME LETTRE.

ENFIN, Mariane, vous ne m'aimez plus, & vous triomphez dans votre Lettre de cette victoire que vous avez obtenue sur votre cœur. Vous ne vous contentez pas même de ne me vouloir plus aimer; vous voulez encore que je ne vous aime plus, & que je ne vous écrive plus. Je trouve que vous avez raison : mon amour vous feroit honte; il vous reprocheroit à tous moments votre perfidie; & mes Lettres, remplies d'une aigreur & d'une passion qui ne leur est pas ordinaire, vous feroient repentir de votre résolution. Mais que je suis insensé! Cette résolution est trop bien affermie pour pouvoir être ébranlée, & ce n'est pas seulement depuis votre dernière Lettre que vous l'avez prise. Si les objets ne sont présents à vos yeux, ils ne le sont jamais à votre mémoire, & vous commençâtes à m'oublier dès que vous commençâtes à perdre tant soit peu mon vaisseau de vue. Je vois maintenant l'origine de ces petites querelles, de ces plaintes & de ces jalousies dont vous remplissiez toutes vos Lettres; c'étoient autant de préparatifs pour ce grand dessein que vous venez d'exécuter si heu-

reusement. Vous vouliez chercher quelque prétexte légitime à votre inconstance, vous m'accusiez pour me trahir avec plus de sûreté, & vous m'imputiez faussement une infidélité, afin d'y trouver une excuse pour la vôtre. Cruelle ! c'est donc ainsi que vous donnez de l'amour sans en prendre ; c'est ainsi que vous quittez votre passion, sans l'ôter à ceux à qui vous en avez donné ? Qui vous eût cru capable d'une pareille action, qui répond si peu à vos premiers emportements, à vos premiers desseins, & même à vos premières Lettres ? Que sont devenus ces sentiments si généreux, & si amoureux en même temps, ces plaintes si touchantes, ces résolutions qui m'étoient si avantageuses ? Infidelle, qu'est devenu votre amour, & que voulez-vous que devienne le mien ? Ne puis-je pas vous accuser d'être plus légère que le papier sur lequel vous m'avez fait tant & tant de protestations d'une inviolable fidélité ? Belles, mais vaines protestations ; agréables, mais trompeuses promesses ! qu'ai-je fait pour vous faire dégénérer en mépris, en menaces, & en résolutions de vengeance ? Vous me menacez, Mariane ; que vos menaces sont inutiles en l'état où je suis présentement ? Vous ne m'en sauriez faire, qui me puissent faire appréhender de plus grands

maux que ceux que je ressens. Non, je n'ai plus rien à craindre, parce que je n'ai rien à perdre, & tout est perdu, puisque je perds Mariane. Quel nouveau déplaisir me peut-on causer après celui-là ? On peut m'ôter la vie, que m'importe, je ne l'aime point depuis que vous ne m'aimez plus ; je ne considère la vie que comme ce qui prolongera mes malheurs & mon désespoir. Je ne voulois vivre que pour vous aimer, je croyois même n'avoir vécu que depuis le temps que je vous aimois ; aujourd'hui que vous ne voulez plus que je vous aime, qu'ai-je à faire de la vie ? Au moins en m'ôtant votre amour ; en voulant encore m'obliger à me défaire du mien, vous deviez me laisser mon innocence. Ne pouviez-vous devenir coupable sans m'accuser, & falloit-il m'imputer de faux crimes pour en commettre un véritable en mon endroit ? Hélas ! il faut avouer que je suis bien malheureux : comme si vous avoir quittée & avec vous tous les plaisirs, si m'être éloigné de cinq cents lieues de tout ce que j'aimois, si vivre dans la crainte de ne plus vous revoir ; comme si tout cela, dis-je, n'étoit pas d'assez grands maux, il a fallu que par un surcroît d'affliction, vous m'ayez ôté votre amour, que pourtant, si je l'ose dire, j'avois si bien mérité, que j'avois ac-

quis par tant de fidélité, par tant d'affiduité, par tant de complaisance, & qui m'avoit coûté tant de larmes, tant de douleurs & tant d'inquiétudes. Vous ne vous contentez pas encore de cette extrémité; vous ne voulez, ni que je vous aime, ni que je vous écrive. Ah! Mariane, ce n'est pas en de pareils commandements que j'ai fait vœu de vous obéir : vous pouvez ne point m'aimer, & vous y faites ce que vous pouvez; mais je ne suis pas de même, je ne puis ne vous aimer pas; & malgré l'injustice de votre procédé, je veux mourir pour Mariane inconstante; puisqu'ainsi que je l'avois résolu, je ne puis plus vivre pour Mariane fidelle. Je vous écrirai, & je vous ferai voir tant d'amour & tant d'empressement dans mes Lettres, que peut-être cette profonde tranquillité que vous vous promettez, en sera un peu émue. Que j'aurai de plaisir si cela peut arriver, quand j'apprendrai que mes inquiétudes vous en causent, & que du moins votre repos sera un peu altéré par la perte entière du mien ! Je me flatte vainement de ce petit espoir de vengeance : je vous suis trop indifférent, vous ne m'aimez plus, & c'est tout dire; vous ne prenez aucune part à ce qui peut m'arriver, vous m'imputez même une indifférence que vous avez, parce que vous me la souhaitiez. Eh bien, je

je ferai mon possible pour l'avoir; je tâcherai de procurer à mon ame cette funeste paix que je ne puis acquérir qu'en vous perdant. Hélas! puis-je être tranquille sans vous, & cette quiétude sied-elle bien à une personne qui a tout perdu, excepté le cruel ressouvenir de sa perte? Non, je n'aurai aucun repos, que je ne vous aie obligé à changer de sentiment; & quand je ne pourrois pas vous obliger à me rendre votre amour, je me fais fort de vous toucher de pitié, & de me faire plaindre, si je ne puis me faire aimer. Qui eût jamais prévu que de si beaux commencements eussent dû avoir de si fâcheuses suites, & qu'un amour aussi ardent qu'étoit le vôtre, dût finir par une indifférence aussi froide que celle que vous me témoignez? Je devois pourtant bien m'y attendre; & si j'avois tant soit peu raisonné, je ne serois pas surpris du changement qui vient d'arriver en vous. Votre amour étoit trop prompt & trop violent pour durer; vous aviez trop d'empressement étant auprès de moi, pour n'avoir pas de la froideur quand vous n'y seriez plus. D'ailleurs, je devois bien considérer que votre amour ne dureroit pas si long-temps que le mien. Le vôtre, comme vous avez bien su me le reprocher, n'étoit fondé que sur des qualités très-médiocres qui sont en moi,

& le mien étoit appuyé sur mille qualités éminentes que chacun admire en vous. Outre cela, j'aimois une Religieuse, & cent Proverbes de votre Nation ne m'avertissoient-ils pas qu'il n'est rien à quoi l'on se puisse moins fier qu'à l'amour d'une Religieuse ? Vous avez beau faire leur éloge ; l'expérience est plus forte que vos paroles, & je ne m'étonne point maintenant de ce qu'elles ne se ressouviennent plus d'un homme qu'elles ne voient plus, ni de ce qu'un absent est mort dans leur esprit. Il n'est rien de plus naturel que l'envie que l'on a pour les choses rares ou défendues ; & les hommes étant l'un & l'autre pour une Religieuse, il n'est pas surprenant qu'elles en veuillent toujours avoir quelqu'un devant leurs yeux ; qu'elles n'aiment que ceux qu'elles voient, & qu'elles ne considèrent les absents comme des gens qui ne sont point, & qui n'ont jamais été. C'est par-là que je vous ai perdue en vous perdant de vue : au-lieu qu'une femme du monde, étant chaque jour parmi les hommes, en est moins empressée, & n'en choisit qu'un, à qui elle se donne toute entière, & qu'elle aime absent comme présent, jusques au dernier soupir de sa vie. Votre ame me paroissoit néanmoins trop grande & trop relevée, pour me donner lieu de la soupçonner des bassesses du vul-

gaire. Je vous croyois aussi constante que passionnée, je pensois que votre feu seroit aussi durable qu'il étoit ardent; mais je vois bien le contraire de ce que je m'étois imaginé. Qu'il est difficile en amour de ne pas croire ce que l'on souhaite! Cependant j'ai reçu des Lettres, un portrait & des bracelets que vous m'avez renvoyés. Pourquoi me les renvoyer? que ne les brûliez-vous? je me pourrois figurer mon malheur moins grand qu'il n'est, & me flatter que vous les auriez gardés. Que ne les avez-vous effectivement gardés? Appréhendiez-vous qu'ils ne vous fissent ressouvenir d'un homme que vous ne voulez plus aimer, & que vous ne voulez plus croire d'avoir aimé? Ah! je vous réponds qu'ils n'en auroient rien fait; un portrait ne feroit pas ce que n'a pu faire l'original. Des Lettres sont inutiles, où les serments de vive voix ne peuvent rien, & des bracelets sont de bien foibles chaînes pour retenir une personne qui sait si bien rompre ses résolutions & ses promesses. Enfin, je n'en serois pas plus aimé, vous ne m'en auriez pas moins oublié, quand vous auriez gardé toutes ces choses. Pour moi, j'ai votre portrait, que je ne prétends pas vous renvoyer: ce n'est pas que j'aie besoin de sa présence pour penser à vous; votre dernière Lettre ne m'y fait que trop

songer; je le conserve seulement pour pleurer sur la copie les maux que vous me faites injustement souffrir. Ne m'enviez pas cette petite félicité, si du moins je puis donner ce nom à ce qui ne fera qu'augmenter mes douleurs. Dans mon malheur présent il me représentera ma bonne fortune passée, & vous savez que la pensée d'un bien qu'on n'a plus, est un des plus grands maux qui accablent un misérable. Ce sera devant cette copie que je justifierai toutes mes actions, & que je prendrai de nouvelles forces pour pouvoir supporter plus constamment les tourments auxquels vous me destinez. Si je n'ose plus vous apprendre que je vous aime, je le dirai à votre portrait; je me plaindrai à lui de votre changement & de votre cruauté, & je passerai ainsi le reste de ma vie en vous aimant malgré vous, en souffrant pour vous, & en me plaignant, quoiqu'avec beaucoup de retenue & de modération, de ce que vous traitez avec tant de rigueur & d'inhumanité un homme qui vous adore. Ouvrez cette Lettre, Mariane, ne la brûlez pas sans la lire, ne craignez pas de vous rengager: votre résolution est plus forte que mes paroles; vous ne la romprez pas pour si peu de chose, & ce n'est là, ni mon dessein, ni mon espérance. Tout ce que je prétends,

c'est de vous y faire voir mon innocence, & la fermeté de mon amour, qui résistera à toutes les attaques que vous pourrez lui donner, comme il a déjà résisté aux caprices d'une fortune contraire, & aux cruautés d'une si longue & si fâcheuse absence. Vous verrez que je suis toujours amant, tantôt de Mariane présente, tantôt de Mariane absente; quelquefois de Mariane passionnée, quelquefois de Mariane indifférente; de Mariane douce, & de Mariane cruelle; mais toujours de Mariane. Voilà tout ce que je veux vous persuader, afin que vous donniez quelques plaintes à mes souffrances & quelques larmes à mon trépas, lorsque vous en apprendrez l'agréable nouvelle. Adieu.

*XII. LETTRE.*

JE vous écris pour la dernière fois, & j'espère vous faire connoître par la différence des termes, & de la manière de cette Lettre, que vous m'avez enfin persuadée que vous ne m'aimiez plus, & qu'ainsi je ne dois plus vous aimer. Je vous renverrai donc par la première voie, tout ce qui me reste encore de vous. Ne craignez pas que je

vous écrive, je ne mettrai pas même votre nom sur le paquet; j'ai chargé de tout ce détail Donna Brites, que j'avois accoutumée à des confidences bien éloignées de celle-ci. Ses soins me seront moins suspects que les miens, elle prendra toutes les précautions nécessaires, afin de pouvoir m'assurer que vous aurez reçu le portrait & les bracelets que vous m'avez donnés. Je veux cependant que vous sachiez que je me sens, depuis quelques jours, en état de brûler & de déchirer ces gages de votre amour, qui m'étoient si chers; mais je vous ai fait voir tant de foiblesse, que vous n'auriez jamais cru que j'eusse pu devenir capable d'une telle extrémité. Je veux donc jouir de toute la peine que j'ai eue à m'en séparer, & vous donner au moins quelque dépit. Je vous avoue, à ma honte & à la vôtre, que je me suis trouvé plus attachée que je ne veux vous le dire, à ces bagatelles; que j'ai senti que j'avois un nouveau besoin de toutes mes réflexions pour me défaire de chacune en particulier, lors même que je me flattois de n'être plus attachée à vous. Mais on vient à bout de tout ce qu'on veut, avec tant de raisons. Je les ai mises entre les mains de Donna Brites. Que cette résolution m'a coûté de larmes! Après mille mouvements & mille incertitudes que vous ne

connoissez pas, & dont je ne vous rendrai pas compte assurément, je l'ai conjurée de ne m'en jamais parler, de ne me les jamais rendre, quand même je les demanderois pour les revoir encore une fois, & de vous les renvoyer enfin sans m'en avertir. Je n'ai bien connu l'excès de mon amour que depuis que j'ai voulu faire tous mes efforts pour m'en guérir, & je crains que je n'eusse osé l'entreprendre, si j'eusse pu prévoir tant de difficultés & tant de violences. Je suis persuadée que j'eusse senti des mouvements moins désagréables en vous aimant, tout ingrat que vous êtes, qu'en vous quittant pour toujours. J'ai éprouvé que vous m'étiez moins cher que ma passion, & j'ai eu d'étranges peines à combattre, après que vos procédés injurieux m'ont rendu votre personne odieuse. L'orgueil ordinaire de mon sexe ne m'a point aidée à prendre des résolutions contre vous. Hélas! j'ai souffert vos mépris, j'eusse supporté votre haine, & toute la jalousie que m'eût donnée l'attachement que vous eussiez pu avoir pour une autre. J'aurois eu au moins quelque passion à combattre; mais votre indifférence m'est insupportable, vos impertinentes protestations d'amitié, & les civilités ridicules de votre dernière Lettre, m'ont fait voir que vous aviez reçu toutes celles que je

vous ai écrites; qu'elles n'ont causé dans votre cœur aucuns mouvements, & que cependant vous les avez lues. Ingrat! je suis encore assez folle pour être au désespoir de ne pouvoir me flatter qu'elles ne soient pas venues jusques à vous, & qu'on ne vous les ait pas rendues. Je déteste votre bonne foi : vous avois-je prié de me mander sincèrement la vérité? Que ne me laissez-vous ma passion? Vous n'aviez qu'à ne me point écrire, je ne cherchois pas à être éclaircie. Ne suis-je pas bien malheureuse de n'avoir pu vous obliger à prendre quelque soin de me tromper, & de n'être plus en état de vous excuser? Sachez que je m'apperçois que vous êtes indigne de tous mes sentimens, & que je connois toutes vos méchantes qualités. Cependant si tout ce que j'ai fait pour vous, peut mériter que vous ayez quelques petits égards pour les graces que je vous demande, je vous conjure de ne plus m'écrire, & de m'aider à vous oublier entièrement. Si vous me témoigniez, foiblement même, que vous avez eu quelque peine en lisant cette Lettre, je vous croirois peut-être, & peut-être aussi votre aveu & votre consentement me donneroient du dépit & de la colere, & tout cela pourroit m'enflammer. Ne vous mêlez donc point de ma conduite; vous ren-

verseriez, sans doute, tous mes projets, de quelque maniere que vous voulussiez y entrer. Je ne veux point savoir le succès de cette Lettre; ne troublez pas l'état que je me prépare. Il me semble que vous pourriez être content des maux que vous me causez, quelque dessein que vous eussiez fait de me rendre malheureuse. Ne m'ôtez point de mon incertitude; j'espère que j'en ferai, avec le temps, quelque chose de tranquille. Je vous promets de ne vous point haïr; je me défie trop des sentiments violents pour oser l'entreprendre. Je suis persuadée que je trouverois peut-être en ce Pays un amant plus fidele & mieux fait; mais, hélas! qui pourra me donner de l'amour? La passion d'un autre m'occuperait-elle? La mienne a-t-elle pu quelque chose sur vous? N'éprouvé-je pas qu'un cœur attendri n'oublie jamais ce qui l'a fait appercevoir des transports qu'il ne connoissoit pas, & dont il étoit capable; que tous ses mouvements sont attachés à l'Idole qu'il s'est faite; que ses premieres idées & que ses premieres blessures ne peuvent être, ni guéries, ni effacées; que toutes les passions qui s'offrent à son secours, & qui font des efforts pour le remplir & pour le rencontrer, lui promettent vainement une sensibilité qu'il ne retrouve plus; que tous les plai-

sirs qu'il cherche sans aucune envie de les rencontrer, ne servent qu'à lui faire bien connoître que rien ne lui est si cher que le souvenir de ses douleurs ? Pourquoi m'avez-vous fait connoître l'imperfection & le désagrément d'un attachement qui ne doit pas durer éternellement, & les malheurs qui suivent un amour violent, lorsqu'il n'est pas réciproque ? Et pourquoi une inclination aveugle, & une cruelle destinée s'attachent-elles d'ordinaire à nous déterminer pour ceux qui seroient sensibles pour quelque autre ? Quand même je pourrois espérer quelque amusement dans un nouvel engagement, & que je trouverois quelqu'un de bonne foi, j'ai tant de pitié de moi-même, que je ferois beaucoup de scrupule de mettre le dernier homme du monde en l'état où vous m'avez réduite ; & quoique je ne sois pas obligée à vous ménager, je ne pourrois me résoudre à exercer sur vous une vengeance si cruelle, quand même elle dépendroit de moi, par un changement que je ne prévois pas. Je cherche dans ce moment à vous excuser, & je comprends bien qu'une Religieuse n'est d'ordinaire guères aimable. Cependant il semble que si on étoit capable de raison, dans les choix qu'on fait, on devroit plutôt s'attacher à elles qu'aux autres femmes. Rien ne les empê-

che de penser incessamment à leur passion; elles ne sont point détournées, par mille choses qui dissipent & qui occupent dans le monde. Il me semble qu'il n'est pas fort agréable de voir celles qu'on aime, toujours distraites par mille bagatelles; & il faut peu de délicatesse pour souffrir, sans en être au désespoir, qu'elles ne parlent que d'assemblées, d'ajustements & de promenades. On est sans cesse exposé à de nouvelles jalousies : elles sont obligées à des égards, à des complaisances, à des conversations; qui peut s'assurer qu'elles n'ont aucun plaisir dans toutes ces occasions, & qu'elles souffrent toujours leurs maris avec un extrême dégoût, & sans aucun consentement? Ah! qu'elles doivent se défier d'un amant qui ne leur fait pas rendre un compte bien exact là-dessus, qui croit aisément & sans inquiétude ce qu'elles lui disent, & qui les voit, avec beaucoup de confiance & de tranquillité, sujettes à tous ces devoirs! Mais je ne prétends pas vous prouver par de bonnes raisons que vous deviez m'aimer; ce sont de très-méchants moyens, & j'en ai employé de beaucoup meilleurs qui ne m'ont pas réussi. Je connois trop bien mon destin, pour tâcher à le surmonter; je serai malheureuse toute ma vie : ne l'étois-je pas en vous voyant tous les jours?

Je mourois de frayeur que vous ne fussiez pas fidele; je voulois vous voir à tous moments, & cela n'étoit pas possible; j'étois troublée par le péril que vous couriez en entrant dans ce Couvent; je ne vivois pas, lorsque vous étiez à l'armée; j'étois au désespoir de n'être pas plus belle & plus digne de vous; je murmurois contre la médiocrité de ma condition; je croyois souvent que l'attachement que vous paroissiez avoir pour moi, vous pourroit faire quelque tort; il me sembloit que je ne vous aimois pas assez; j'appréhendois pour vous la colere de mes Parents, & j'étois enfin dans un état aussi pitoyable qu'est celui où je suis présentement. Si vous m'eussiez donné quelques témoignages de votre passion depuis que vous n'êtes plus en Portugal, j'aurois fait tous mes efforts pour en sortir; je me fusse déguisée pour vous aller trouver. Hélas! qu'est-ce que je fusse devenue, si vous ne vous fussiez plus soucié de moi, après que j'eusse été en France? Quel désordre, quel égarement, quel comble de honte pour ma famille, qui m'est fort chere depuis que je ne vous aime plus! Vous voyez bien que je connois, de sang froid, qu'il étoit possible que je fusse encore plus à plaindre que je ne suis; & je vous parle au moins raisonnablement une fois en ma vie.

Que ma modération vous plaira, & que vous serez content de moi ! Je ne veux point le savoir ; je vous ai déjà prié de ne plus m'écrire, & je vous en conjure encore. N'avez-vous jamais fait quelque réflexion sur la maniere dont vous m'avez traitée ? Ne pensez-vous jamais que vous m'avez plus d'obligation qu'à personne du monde ? Je vous ai aimé comme une insensée ; que de mépris j'ai eu pour toutes choses ! Votre procédé n'est point d'un honnête homme : il faut que vous ayez eu pour moi de l'aversion naturelle, puisque vous ne m'avez pas aimé éperdument. Je me suis laissé enchanter par des qualités très-médiocres. Qu'avez-vous fait qui dût me plaire ? Quel sacrifice m'avez-vous fait ? N'avez-vous pas cherché mille autres plaisirs ? Avez-vous renoncé au jeu & à la chasse ? N'êtes-vous pas parti le premier pour aller à l'armée ? N'en êtes-vous pas revenu après tous les autres ? Vous vous y êtes exposé follement, quoique je vous eusse prié de vous ménager pour l'amour de moi. Vous n'avez point cherché les moyens de vous établir en Portugal, où vous étiez estimé ; une Lettre de votre frere vous en a fait partir, sans hésiter un moment ; & n'ai-je pas su que durant votre voyage vous avez été de la plus belle humeur du monde ? Il faut avouer

que je suis obligée à vous haïr mortellement. Ah ! je me suis attiré tous mes malheurs : je vous ai d'abord accoutumé à une grande passion avec trop de bonne foi, & il faut de l'artifice pour se faire aimer ; il faut chercher avec quelque adresse les moyens d'enflammer, & l'Amour tout seul ne donne point de l'amour. Vous vouliez que je vous aimasse ; & comme vous aviez formé ce dessein, il n'y a rien que vous n'eussiez fait pour y parvenir ; vous vous fussiez même résolu à m'aimer, s'il eût été nécessaire ; mais vous avez connu que vous pouviez réussir dans votre entreprise sans passion, & que vous n'en aviez aucun besoin. Quelle perfidie ! Croyez-vous avoir pu impunément me tromper ? Si quelque hazard vous ramenoit en ce Pays, je vous déclare que je vous livrerois à la vengeance de mes parents. J'ai vécu long-temps dans un abandonnement & dans une idolâtrie qui me donnent de l'horreur, & mon remords me persécute avec une rigueur insupportable. Je sens vivement la honte des crimes que vous m'avez fait commettre, & je n'ai plus, hélas ! la passion qui m'empêchoit d'en connoître l'énormité. Quand est-ce que je serai délivrée de cet embarras cruel ? Cependant je crois que je ne vous souhaite point de mal, & que je me résoudrois à consen-

tir que vous fussiez heureux ; mais comment pourriez-vous l'être, si vous aviez le cœur bien fait ? Je veux vous écrire une autre Lettre, pour vous faire voir que je serai peut-être plus tranquille dans quelque temps. Que j'aurai de plaisir de pouvoir vous reprocher vos procédés injustes, après que je n'en serai plus si vivement touchée, & lorsque je vous serai connoître que je vous méprise, que je parle avec beaucoup d'indifférence de votre trahison, que j'ai oublié tous mes plaisirs & toutes mes douleurs, & que je ne me souviens de vous que lorsque je veux m'en souvenir ! Je demeure d'accord que vous avez de grands avantages sur moi, & que vous m'avez donné une passion qui m'a fait perdre la raison ; mais vous devez en tirer peu de vanité. J'étois jeune, j'étois crédule : on m'avoit enfermée dans ce Couvent depuis mon enfance ; je n'avois vu que des gens désagréables, je n'avois jamais entendu les louanges que vous me donniez incessamment ; il me sembloit que je vous devois les charmes & la beauté que vous me trouviez, & dont vous me faisiez appercevoir. J'entendois dire du bien de vous, tout le monde me parloit en votre faveur, vous faisiez tout ce qu'il falloit pour me donner de l'amour. Mais je suis enfin revenue de

cer enchantement; vous m'avez donné de grands secours, & j'avoue que j'en avois un extrême besoin. En vous renvoyant vos Lettres, je garderai soigneusement les deux dernieres que vous m'avez écrites; & je les relirai encore plus souvent que je n'ai lu les premieres, afin de ne plus retomber dans mes foiblesses. Ah! qu'elles me coûtent cher, & que j'aurois été heureuse, si vous eussiez voulu souffrir que je vous eusse toujours aimé! Je connois bien que je suis encore un peu trop occupée de mes reproches & de votre infidélité; mais souvenez-vous que je me suis promis un état plus paisible, & que j'y parviendrai, ou que je prendrai contre moi quelque résolution extrême, que vous apprendrez sans beaucoup de déplaisir. Mais je ne veux plus rien de vous; je suis une folle de redire les mêmes choses si souvent: il faut vous quitter, & ne penser plus à vous. Je crois même que je ne vous écrirai plus; suis-je obligée de vous rendre un compte exact de tous mes divers mouvements?

NOUVELLES
LETTRES
D'AMOUR,

*Fort tendres & fort passionnées, de la
Présidente F.*

A MR. LE BARON DE B.



NOUVELLES
LETTRES
D'AMOUR.

JE ne croyois pas que la tendresse que j'ai pour vous, pût augmenter. La vivacité qu'elle a conservée au milieu du tumulte du monde, m'avoit persuadée que la solitude n'y pourroit rien ajouter. Mais, hélas ! que je me suis trompée, & qu'une vie solitaire dans les lieux où l'on a vu ce qu'on aime, est propre à fortifier une passion ! la mienne est ici d'une ardeur que rien ne peut exprimer : chaque arbre dans ce bois, chaque lieu où je vous ai parlé l'augmente, & je desire de vous y voir avec une si vive ardeur, que si vous avez autant d'amour & aussi peu de raison que moi, vous ferez la folie d'y revenir.

AUTRE LETTRE.

Vous êtes trop malade pour m'écrire de longues Lettres ; mais vous ne l'êtes pas

assez pour manquer à m'écrire quatre lignes tous les jours. Votre maladie vous a-t-elle ôté, & les desirs, & les craintes? N'en devez-vous point avoir de perdre mon cœur? Je lui remarque, depuis peu, des foiblesses qui m'épouvantent; votre présence est nécessaire pour le remettre à son devoir; & si vous êtes encore long-temps malade, je ne répons de rien. Il y a long-temps que je suis blessée du peu de disposition que vous avez à devenir jaloux. Je me lasse de ne vous paroître pas digne des soins & des sentiments qui ne peuvent rendre une Maîtresse infidelle. Je ne veux pas que la jalousie d'un amant vienne de la mauvaise opinion qu'il a de sa maîtresse, mais de la violence de sa passion; & si vous demeurez davantage dans une profonde certitude de ma fidélité, je vous ferai bien voir qu'un cœur qui manque d'ardeur & de délicatesse, n'est pas digne du mien, & qu'il doit le regarder comme un bien précieux qu'il faut toujours craindre de perdre. Enfin, soyez jaloux, si vous voulez me faire croire que vous m'aimez, & que je ne cesse point de vous aimer. Je trouve votre tranquillité si injurieuse, que l'effet de la jalousie la plus terrible ne me paroît pas un mal si dangereux. Je n'ai jamais été qu'à vous, & j'y veux être toute ma vie; mais soute-

nez ma constance, faites qu'elle soit un effet de ma passion, & non pas de ma vanité. Venez par votre vue fortifier des sentiments qui s'affoiblissent; vous me trouverez avec des empressements & des ardeurs qui vous persuaderont mieux de ma fidélité, que tout ce que je pourrai vous écrire. Ayez cependant soin de votre santé, conservez en vous, & ma vie, & la vôtre; elles sont inséparablement unies. Enfin, je reconnoîtrai votre amour aux soins que vous prendrez de guérir. N'est-il pas juste que vous travailliez à diminuer les maux que vous me causez, & que vous veniez m'aider à supporter ceux qui ne dépendent que de vous?

*AUTRE LETTRE.**Du Lundi à mon réveil.*

JE viens d'être comblée d'une des plus heureuses nuits que j'aie passées depuis que nous ne les passons plus ensemble. Je vous ai vu, mon cher Enfant, je vous ai parlé avec une entière liberté dans des lieux charmants. La vérité ne fait point de plus fortes impressions qu'en a fait cette agréable illusion. Pourquoi la réflexion m'en défabuse-t-elle? Que j'aurois été heureuse, si je ne m'étois pas réveillée! j'aurois toujours

cru vous voir, & vous dire tout ce que je sens pour vous. Il me semble même que je vous parlois avec plus d'ardeur que j'aie jamais fait : la crainte n'avoit point de place dans nos cœurs, & nous n'avions que les émotions & les transports que donne un amour parfaitement heureux ; mais les plaisirs ne seront jamais pour nous qu'en songe : je suis trop observée, pour en goûter jamais de véritables.

A U T R E L E T T R E .

IL est nécessaire que les mêmes choses qui conviennent à l'indifférence, puissent aussi être attribuées à un excès d'amour, puisque ce qui se passa entre nous, ne m'a pas fait mourir de honte & de dépit. C'est vainement que je m'efforce de vous flatter ; je ne puis me défendre de certains soupçons qui troublent entièrement mon repos. L'amour que vous dites avoir pour moi, devoit-il paroître sous une forme si languissante ? Ah ! Monsieur, vos vivacités sont dans votre tête, & non pas dans votre cœur. Vous avez trop d'esprit, quand il n'est plus permis d'en faire paroître ; vous n'aimez pas enfin comme on aime, quand l'amour est violent ; cependant je vous aime, sans que les difficultés de votre passion puissent affoiblir la mienne.

AUTRE LETTRE.

EST-IL possible que vous m'aimiez ? N'est-ce point un songe ? Hélas ! qu'il est doux de se pouvoir flatter de ce qu'on souhaite ardemment ! Ne craignez plus mes réflexions ; elles sont presque entièrement détruites. Je ne fais plus qu'entrevoir que l'on en a affaire, achevez de me rendre folle. Il n'y a que cet état d'heureux ; tant que l'on voit la raison, on est à plaindre.

AUTRE LETTRE.

Vous avez raison de me souhaiter dans la solitude où j'ai passé des moments si doux à mon amour ; j'y suis encore plus occupée qu'ailleurs de ma passion, & j'y jouis d'une tranquillité que la jalousie ne me permet pas de goûter à Paris. C'est ici que, délivrée de mille complaisances pénibles, je puis m'abandonner toute entière aux mouvements de mon cœur. Je suis délivrée de la vue de tout ce que je hais ; mais, hélas ! je n'y vois pas, & je n'ose espérer d'y voir ce que j'aime. Mon cher Enfant, je me trompe : un vif ressouvenir vous rend toujours présent à mon esprit ; j'ai cru même plus d'une fois que vous l'étiez à mes yeux.

AUTRE LETTRE.

QUELLE assurance vous donner contre le plus injurieux soupçon du monde ? En croiriez-vous quatre lignes d'écriture, vous qui doutez encore de la vérité de mes serments ? Ces doux moments de.... ne doivent-ils pas vous rassurer toujours contre les craintes qui pourroient convenir aux autres Maîtresses, mais jamais à la vôtre ? Vous ignorez ce que vous valez, & la forte idée que vous laissez de vous, puisque vous croyez que je pourrois souffrir un autre que vous, & profaner par un indigne devoir ce qui ne doit être accordé qu'à votre amour.

AUTRE LETTRE.

JE m'éloigne d'un lieu où vous arriverez dans peu de jours. Un long voyage va bientôt nous séparer pour long-temps. La douleur que j'ai de n'avoir plus l'espérance de vous voir, est infinie ; mais mon amour n'en est pas moins violent, & je vous aime avec une ardeur qui ne cede point à celle qu'inspirent les plaisirs aux amants les plus heureux. Mais, hélas ! je crains, & mes craintes me paroissent justes, que vous ne soyez bientôt rebuté d'une passion qui au-
roit

roit pu à peine faire votre bonheur, quand nous goûterions des plaisirs tranquilles. Il faut aimer comme j'aime, pour résister à tant de tourments, & vous ne m'avez jamais véritablement aimée. Si vous vous êtes donné le soin de me le dire, c'a été par une compassion que la vérité de mon amour vous a inspirée. Vous avez respecté une passion dont vous êtes l'objet, & vous avez voulu la flatter par quelques marques de tendresse; mais quand j'aurois le malheur de vous être indifférente, de quoi pourrois-je vous accuser? Je ne fais que trop par moi-même que l'amour n'est pas volontaire. Je n'ai point, il est vrai, de véritables sujets de me plaindre de vous; mais en suis-je plus heureuse, & puis-je m'accommoder de ne toucher que foiblement votre cœur, pendant que vous remplissez le mien tout entier, que je vous sacrifie mon repos & ma gloire, en aimant jusqu'à la folie un homme dont je ne crois être que médiocrement aimée?

AUTRE LETTRE.

Nous eûmes hier toute la frayeur que donne à des femmes l'apparence d'un grand péril. Nous pensâmes être noyées, & nous fûmes effectivement en danger de l'être.

L'opinion d'une mort prochaine ne vous effaça pas un seul moment de mon souvenir, ni de mon cœur. Ce ne fut que l'idée d'être séparée éternellement de vous, qui me la fit paroître affreuse; de tout ce que je crus aller perdre, je ne regrettai que vous, & la nature même ne partagea pas mes sentiments.

AUTRE LETTRE.

JE m'attendois hier à recevoir de vos nouvelles, & je m'étois flattée que vous continueriez à m'en donner souvent. Ne vous affermirez-vous jamais dans les soins que vous devez prendre de me plaire? Vos manieres sont si inégales, qu'il semble que le personnage d'un amant tendre ne vous soit point naturel. Ne puis-je vous inspirer l'envie de suivre mon exemple? Ah! si vous saviez quelle douceur l'on trouve à penser toujours à ce que l'on aime, & d'employer, à lui rendre compte des plus secrets sentiments de son cœur, les heures que le commun du monde emploie à une oisiveté ennuyeuse, vous seriez plus exact à me donner des marques de votre amour. L'intérêt du mien veut que je fasse ma Lettre fort courte, & que vous compreniez par le chagrin que vous en aurez, celui que

je dois avoir quand je ne reçois point des vôtres.

AUTRE LETTRE.

JE ne puis différer à vous dire combien je suis contente de vous avoir vu. Vous ne m'avez jamais paru si aimable, & vous ne m'avez jamais si bien persuadé que vous m'aimiez. Cette après-dinée me laisse une joie si vive, que la présence de ceux que je dois haïr mortellement, n'a pu la dissiper. Ils n'ont pu parvenir, de toute la soirée, à me mettre de mauvaise humeur, & il me semble que j'aimois tout le monde le jour que je vous ai vu. Adieu, mon cher Enfant; les difficultés que nous avons à nous voir, ne servent qu'à augmenter l'amour que j'ai pour vous, en donnant toujours une nouvelle ardeur à mes desirs, & la passion que nous avons l'un pour l'autre a des plaisirs, que les passions communes & tranquilles ne font jamais sentir.

AUTRE LETTRE.

Vous me faites mourir, mon cher Enfant, si vous ne me laissez quelques moments de repos. Vous devriez faire scrupule de m'occuper autant que vous faites :

H ij

je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit; vos charmes, vos regards, ni vos discours, ne m'ont point sorti de la tête. J'ai pensé à vous avec des transports si violents, que ma santé ne peut plus résister à tous les mouvements que l'amour me cause. J'entendis hier parler de vous par cette Dame que vous veniez de quitter. Un de ses amants étoit avec elle; ses manieres, toutes différentes des vôtres, me firent encore mieux connoître votre mérite. Je m'applaudis mille fois en secret d'aimer, & d'être aimée d'un amant qui a tant de charmes au-dessus des autres. Votre passion me donne un orgueil qui me rend insupportable, & je ne puis plus douter que vous ne m'aimiez. Mille soupçons avoient jusques à présent combattu ma passion; je n'en ai plus, graces à l'Amour, qui veut que je m'abandonne à vous sans crainte. Jouissez de cette victoire, mon cher Enfant, & souhaitez que le Soleil se montre plus vite, pour aller où l'Amour doit nous donner la récompense due aux peines que nous venons de souffrir pour lui. Avez-vous autant d'envie de la recevoir, que j'en ai de vous la donner? La desirez-vous avec une ardeur égale à la mienne? Ah! que l'Amour nous garde de plaisirs dans ce bienheureux jour! Je vous en promets qui seront plus sensibles que

mille Lettres ; non , l'on n'a jamais aimé comme je vous aime.

AUTRE LETTRE.

JE ne pense pas avec moins de plaisir que vous , à l'inutilité des soins que la jalousie a pris pour nous séparer. Quelle seroit la rage de l'homme que vous savez , s'il pouvoit connoître tout ce qui se passe entre nous ? Mais , mon cher Enfant , prenons tant de précautions , qu'il n'en puisse jamais rien découvrir , & faisons notre première occupation de notre amour. Peut-on mieux faire que de travailler à se rendre heureux , & peut-on l'être sans aimer , & sans voir une personne que l'on sait qui vous aime uniquement , & qui vous préfère à toute la terre ? C'est là le portrait de la passion que j'ai pour vous. Que je serois heureuse , si du même trait j'avois peint la vôtre ! L'espérance de vous voir ce soir , m'a guérie ; je me porte fort bien aujourd'hui. Bon soir , mon cher Enfant , m'aimez-vous autant que je vous aime ? car enfin je vous adore.

AUTRE LETTRE.

LA connoissance que j'ai de votre amour , donne une ardeur à la mienne que je n'ai

point encore ressentie, & je vous aime ce qu'on appelle jusqu'à la folie, depuis que j'ai lieu de croire que votre cœur est tout à moi. Est-il bien vrai qu'il y soit, & ne me trompé-je point quand je m'en flatte? Est-il aussi tendre qu'il paroît dans vos Lettres? Ne seroient-elles dictées que par votre esprit? Mais pourquoi douterois-je de votre tendresse! L'ardeur de la mienne ne m'affure-t-elle pas de la vôtre! Pourriez-vous être assez insensible, & votre cœur auroit-il assez de dureté, pour n'être pas touché d'une personne qui a tant souffert pour vous? Oui, mon Cher, vous m'aimez, & je vous adore. Que les jaloux s'applaudissent de leur vigilance, & qu'ils se remercient de la pensée qu'ils ont d'avoir par leurs fureurs détaché nos cœurs l'un de l'autre. N'admirez-vous point comme l'Amour confond tous leurs projets? tout ce qu'ils ont fait contre nous, nous est devenu avantageux. Si nous n'avions pas été contraints, nous aurions, sans doute, trop laissé voir nos sentiments, & j'aurois payé de la perte de ma réputation les plaisirs d'une passion tranquille; mais, graces à leurs soins, je la conserve toute entière. Goûtons toutes les douceurs de l'amour; pour quelques moments que vous êtes sans me voir, vous me retrouverez digne de tout l'attachement de

votre cœur. Ces contraintes & ces difficultés ont leurs charmes, & depuis deux jours que je vous vois dans des lieux où le langage des yeux est à peine permis, j'ai passé des moments que je ne changerois pas pour ceux que l'on croit les plus sensibles. Quel plaisir, mon cher Enfant, de se dire impunément que l'on s'aime, en présence de mille gens qui ignorent si nous nous connoissons, & quoiqu'ils se piquent cependant d'une finesse infinie dans tous les mystères d'Amour! . . . Si jamais je parviens à quelque mérite, je le devrai à ma passion. Je suis touchée d'émulation pour toutes les femmes qui en ont. L'extrême envie que j'ai de me rendre digne de vous, m'en fait chercher tous les moyens; je ne puis souffrir que ce que vous aimez ne soit parfait. Il y a long-temps que cette maladie me tient, & je l'ai depuis que je vous aime, c'est-à-dire, depuis que j'ai de la raison. Mais je me trompe, je vous aimois avant d'en avoir, & elle n'a commencé à se faire connoître en moi, que par l'inclination naturelle que j'ai toujours eue pour vous.

AUTRE LETTRE.

JE me reproche mes folies comme étant sans exemple; mais je loue le ciel d'ap-

prendre que vous êtes encore plus fou que moi. Je n'ai point cessé depuis hier de penser à vous, & d'en parler. Je passe les jours & les nuits dans cette agréable occupation, & je l'employerois bien autrement si la jalousie ne mettoit pas des bornes à mes desirs. Que vous feriez content de moi, si vous saviez ce qui se passe dans mon cœur! Je vous adore, & ce que je ressens pour vous, est sans doute quelque chose au delà de l'amour.

AUTRE LETTRE.

JE commence à vous écrire aussi-tôt que vous venez de me quitter. Pourrois-je être occupée d'autre chose que de vous, dans les moments qui succèdent à ceux que nous venons de passer ensemble? Ah! mon Cher, au moins puis-je en croire les transports que je vous ai vus, aussi tendres & aussi sensibles que les miens? Mais non, personne n'a jamais connu comme moi ce que je viens de sentir : l'amour, pour me récompenser de tant de peines, a fait pour moi des plaisirs tout nouveaux. L'impression qu'ils ont faite sur mes sens, est si vive, que je n'ai encore osé me laisser voir à personne. Il seroit aisé de démêler d'où me vient la paresse où je suis; mais mon mari entre.

Dieux! quelle cruauté d'être obligée de voir ce que l'on hait, en quittant ce que l'on aime! Comment me présenterai-je à ses yeux dans l'état où je suis? Il faut que je rappelle la crainte & la pudeur que vous aviez écartées.

Deux heures après.

LA conversation que je viens d'essuyer, est l'épine des roses. Quel supplice, grands Dieux, d'entretenir un homme, de sang froid, dans le temps que l'on est si éloigné d'en avoir! Pleine de vous, & du souvenir de nos plaisirs, que pouvois-je lui dire? Je lui ai dit en deux mots que je m'étois trouvée fort mal toute l'après-dînée, & je me suis mise tout aussi-tôt à chanter sans penser à la contradiction entre ces mouvements de joie, & ce que je venois de lui dire. Pourrois-je être sage aujourd'hui, & penser à autre chose qu'à vous? Mais vous, mon cher enfant, au moment que je vous écris, quelles sont vos occupations? Pour moi, je pense à vous dans le même lieu où vous m'assuriez d'une fidélité éternelle. Qu'il est doux de triompher ainsi de la vigilance des jaloux, & quelle seroit leur rage, s'ils connoissoient notre bonheur! Il me semble qu'il y manque quelque chose, puisqu'ils

n'ont pas la douleur de savoir comment nous les trompons. Disons-le-leur pour nous venger ; mais non , qu'il n'y ait jamais que nous qui connoissions nos plaisirs. Faisons tout ce qu'il faut , afin que le monde nous oublie autant que je l'ai oublié. Je crois qu'il n'y a que nous dans l'Univers , & je ne vois plus rien que ce qui a rapport à mon amour. Adieu. La réflexion augmente les vrais plaisirs , & j'ai une joie infinie qu'elle éclate dans tout ce que je fais.

A U T R E L E T T R E .

EST-IL bien vrai que vous m'aimiez aussi tendrement que vous venez de m'en assurer ? Ah ! je crains de me trop flatter , & j'en veux douter toujours , pour en avoir tous les jours de nouvelles marques. Qu'il seroit doux , mon Cœur , d'en recevoir dans un lieu pareil à celui de l'autre jour ! Que j'en ai d'envie , & qu'il est cruel de ne l'oser suivre ! Chaque moment que je vous vois , ajoute quelque chose à la vivacité de ma passion. Si vous êtes de mon goût , je vous dois paroître la plus aimable Maîtresse du monde. J'avoue que si j'étois homme , une femme aussi observée que je la suis , auroit pour moi des charmes capables d'effacer les plus belles personnes du monde.

Parmi les autres Amants, les rendez-vous & les plaisirs ne sont pas toujours des preuves d'une forte passion; mais entre vous & moi, jusques à un regard, tout a son prix; & nous ne nous voyons jamais, que nous ne puissions nous assurer avec raison que nous nous aimons plus que notre vie. Ne sentez-vous point votre amour-propre flatté par ces réflexions, & quelque chose vous pourroit-il détacher d'une Maîtresse que tant de raisons vous doivent faire aimer? Je ne fais d'où me viennent certains mouvements de jalousie que je combats vainement depuis deux jours; mais je ne suis point contente de vous, sans avoir de véritables sujets de me plaindre. Venez demain aux Tuileries vous justifier, ou rougir de votre injustice, par les nouvelles marques que je vous donnerai de mon amour.

AUTRE LETTRE.

LA tête vous a-t-elle tourné depuis l'autre jour? Je vous trouvois raisonnable, & vous me paroissez aujourd'hui le plus injuste & le plus fou de tous les hommes. Ne vous souvient-il plus des raisons que j'ai de vous refuser ce que vous me demandez? Est-il possible que vous vouliez hasarder pour un moment de plaisir ma réputation & ma

gloire ? Ah ! si elles n'ont pu chasser l'amour de mon cœur , il n'est pas juste non plus que le même amour en triomphe absolument ; & je suis si persuadée qu'une Maîtresse décriée n'a point de charmes aux yeux d'un honnête homme & d'un Amant délicat , que vous ne m'obligerez jamais à faire des démarches qui puissent entièrement me déshonorer , comme seroit celle d'aller au lieu que vous me proposez. Si , pour vous voir , je pouvois hazarder ma vie sans mon honneur , je n'y balancerois pas un moment. Je vous aime avec une ardeur à toute épreuve , hors celle de l'infamie ; vous en conviendrez , si je suis assez heureuse pour que le rendez-vous de demain réussisse. Que je crains de me flatter en vain du plaisir de vous voir en particulier ! Dieux ! que je l'attends avec une terrible impatience ! Il me semble que depuis la conversation que nous eûmes ensemble dans le Jardin de Saint-Cloud , je ne vous ai point entretenu assez vivement de mon amour ; je crois que j'avois ce soir-là un pressentiment du long silence auquel j'allois être condamnée. Je ne vous ai jamais parlé si tendrement , ni si hardiment ; car , je vous l'avoue , je manque souvent de hardiesse quand je vous vois. Je ne suis encore familière qu'avec votre idée , & je vous dis des choses sans

vous voir, que je n'ose plus prononcer quand vous pouvez les entendre. Venez donc, mon cher Amant, me donner de la hardiesse, & triompher d'un reste de pudeur, qui vous dérobe le plaisir de m'entendre dire tout ce qu'inspire un amour emporté, & qui vous coûte le chagrin que vous avez quelquefois de me reprocher que vous me trouvez plus passionnée dans mes Lettres que dans mes conversations.

AUTRE LETTRE.

IL est vrai que l'Amour vend bien cher ses plaisirs; mais l'on ne peut trop payer celui de revoir son Amant, & de le trouver fidele. Je suis satisfaite de la conversation que j'eus hier avec vous; je vous trouvai des sentiments si tendres, que je ne doute presque plus que vous n'ayez un véritable attachement, & que, par conséquent, vous ne méritiez tout le mien. Aussi suis-je résolue de ne plus écouter désormais les discours de ceux que je reconnois mes ennemis, aussi-bien que les vôtres, & qui ne cherchent qu'à m'inspirer de la défiance de votre procédé, pour affoiblir la violence des sentiments qu'ils font au désespoir que j'aie pour vous. Je vous aime trop, pour que ma passion ne soit pas une

preuve que vous êtes aimable, & vous ne le pourriez être, si vous manquiez de fidélité pour une Maîtresse qui vous aime si constamment, malgré tout ce que vous lui coûtez de douleur. Si le détail vous en étoit connu, vous admireriez la force de la passion qui m'attache à vous, & la folle précaution des jaloux. Car enfin, malgré tous leurs soins & leur vigilance, pendant qu'ils se flattent d'avoir détruit le penchant que j'ai pour vous, nous nous aimons plus que jamais. Nous nous le dîmes hier, & nous nous le jurerons encore dans peu de jours, au milieu de tous les plaisirs les plus tendres. N'admirez-vous point combien il est difficile de désunir deux cœurs véritablement attachés l'un à l'autre? Quel triomphe pour deux amants de braver ainsi toutes les précautions de la plus noire & de la plus affreuse jalousie! Et quelle seroit leur rage, s'ils savient les plaisirs que je vous prépare dans peu de jours! L'idée que je me fais de leur colere, ajoute de nouveaux charmes à tout ce que je fais pour vous.

AUTRE LETTRE.

C'EST enfin demain, ce jour si ardemment désiré & si long-temps attendu; c'est demain assurément, qu'après une si longue

absence & tant de tourments, vous vous verrez entre les bras de l'Amour. Oui, ce sera de l'Amour même que vous recevrez des faveurs; car jamais mortelle n'a fait sentir à un cœur ce que je prétends demain faire sentir au vôtre. Que la confiance de ce rendez-vous ne vous empêche pas de venir à la Messe de bonne heure; j'y prétends rencontrer vos yeux; je ne saurois les voir assez.

AUTRE LETTRE.

CROYEZ-VOUS que je puisse laisser échapper une occasion de vous écrire, & qu'il suffise à ma tendresse que j'aie été aujourd'hui deux heures avec vous? Votre vue m'inspire trop d'amour, pour ne pas chercher à vous en parler. Il faudroit que je vous pusse voir dans le moment que je vous ai quitté, pour vous bien exprimer tout ce que votre présence fait ressentir à mon cœur. Je n'ai jamais été si contente de vous; il me paroît avoir trouvé dans vos yeux & dans vos discours le caractère d'une véritable passion. Seroit-il bien vrai que vous m'aimassiez autant que je vous aime? Jugez quelle vivacité cette pensée doit donner à mon amour. Je vous ai aimé insensible & ingrat, comment ne vous aimerois-je pas

tendre & fidele ? Je n'aimois alors que votre personne , & à présent j'aime votre personne & ma victoire. J'en jouis avec un plaisir qui flatte également ma tendresse & ma vanité. Je m'estime d'autant plus heureuse , que je dois mon bonheur à mes soins , & je trouve qu'il est bien plus doux d'avoir forcé par son attachement & sa tendresse un cœur rebelle à devenir sensible , que d'en devoir la conquête facile au premier coup d'œil.

AUTRE LETTRE.

JE vous écris d'un lieu qui me rappelle des souvenirs bien vifs. Ce que j'y ai senti de plaisir & de douleur , a occupé mes rêveries tout aujourd'hui. Tout me parle ici de vous ; pourquoi ne m'y parlez-vous pas vous-même ? L'absence est toujours sensible , quelque courte qu'elle puisse être. Les plaisirs qui l'ont précédée , & ceux qui la doivent suivre , ne sauroient entièrement détruire la tristesse qui l'accompagne ; elle est trop longue quand elle dure plus d'un jour , & celui d'aujourd'hui m'a paru un siècle. Veuille l'Amour , que le temps que vous passez sans moi , vous paroisse aussi ennuyeux , & que vous souhaitiez de me voir avec le même empressement que j'ai de vous rejoindre tel que je vous laissai hier.

AUTRE LETTRE.

LES soins que vous me mandez avoir pris pour me plaire, ont si bien réussi, que j'aurois commencé à vous aimer aujourd'hui, si je vous avois vu pour la première fois de ma vie. Vous m'avez parlé dans un état si propre à vous faire aimer, que j'aurois bien voulu qu'en sortant de l'Eglise, vous eussiez été vous enfermer dans votre cabinet. Je n'ai pu songer, sans quelque mouvement de jalousie, qu'en m'éloignant de vos yeux, vous alliez les faire voir à d'autres.

AUTRE LETTRE.

BON Dieu! que vous me faites plaisir de m'ôter ma colere! je n'en saurois plus que faire. Je ne suis pas faite pour vous gronder, & je ne sais comment je m'y prendrai, lorsque j'aurai plus de sujets de le faire, &c.

AUTRE LETTRE.

MES derniers malheurs sont si terribles, & il me restera désormais si peu de liberté de vous en instruire, que vous apprendrez plutôt par le bruit du monde que par moi,

quelle sera ma destinée. Mais assurez-vous que vous saurez par vous-même, dès que j'y verrai le moindre jour, que je vous aime plus tendrement que jamais, & que je vous conserverai mon cœur malgré l'absence & les efforts que l'on fait pour vous l'ôter. Pour reconnoissance d'un amour si parfait, souvenez-vous quelquefois des malheurs que vous me causez. Si ceux que je souffre présentement vous étoient connus, vous auriez horreur des peines d'une malheureuse qui n'est infortunée que parce qu'elle vous aime. Adieu, mon Cher : si l'on mourroit de douleur, j'expirerois sans doute en prononçant ce cruel adieu. Hélas ! sont-ce là les douceurs que j'espérois goûter en arrivant à Paris ! Je passe toutes les nuits en larmes : il faut même que les traces en disparaissent de jour ; rien n'égale mes tourments, & je n'ai pas seulement la liberté de les pleurer. Que de peines fait souffrir une véritable passion ! Adieu, mon cher enfant, encore une fois ; un engagement de famille dont rien ne peut me dispenser, me menera demain à l'Opéra. J'avoue, à la honte de toute ma raison, que je souhaite que vous y soyez témoin de ma tristesse, & de voir dans vos yeux toute la compassion & l'amour que je mérite. Je crois que je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y fau-

dra agir avec moi, comme avec une personne qui vous seroit inconnue.

AUTRE LETTRE.

PUIS-JE mieux vous convaincre de votre crime, qu'en trouvant dans la bouche d'un autre des secrets qui ne doivent jamais être sus que de vous? Je vous le redis encore; il y a des choses répandues dans le monde, que l'on ne peut savoir que par l'un de nous. Je suis sûre de ne les avoir point dites; elles sont d'une nature à porter cette assurance avec elles. Cependant elles sont sues, & vous m'accusez d'injustice & de simplicité, quand je crois ceux qui me parlent contre vous. Ah! Cruel, tu veux encore redoubler mes supplices & tes cruautés par les protestations d'une feinte innocence, qui, toute fausse qu'elle est, n'affoiblit que trop mon juste ressentiment. Mais ne te flatte point de triompher par ton esprit seul de la plus tendre amante qui ait jamais été. Le temps de ma foiblesse est passé; & si je suis assez malheureuse pour être exposée désormais à la honte de t'aimer encore, au moins sera-ce une honte secrète. Aucune de mes actions ne la découvrira, & tu n'entendras plus jamais parler d'une femme qui a reçu de toi un traitement si peu digne de son amour. Enfin,

j'ai lieu de vous croire indiscret, & par-là je ne doute point que vous ne me soyez infidèle : un repentir ne peut effacer tant de crimes ; il suffit d'avoir été coupable pour perdre mon estime, sans laquelle mon cœur ne peut agir. Si je ne vous avois point estimé, aurois-je pu vous aimer d'une passion si violente ? Mais vous m'ôtez enfin la consolation que j'avois dans ma douleur, de penser que si le mérite d'un amant pouvoit excuser la foiblesse d'une femme, les miennes devoient l'être. Hélas ! je n'ai plus cette douce consolation : tout ce que j'ai fait contre ma raison & contre la nature même, donne des chagrins si sensibles à ma famille, qu'ils se présentent à moi comme des bourreaux qui viennent m'assassiner. Je suis remplie de repentir & de désespoir ; & si la mort a jamais été désirable, c'est sans doute dans le malheureux état où vous me réduisez. Je ne dis plus, comme autrefois, que si tout ce que je souffre vous étoit connu, vous y seriez sensible ; puisque vous l'avez été si peu à tout ce que j'ai fait pour vous, je dois perdre l'espérance de vous le rendre jamais. C'est cette malheureuse assurance qui m'empêche désormais de chercher à vous voir ; car j'avoue, à ma honte, que s'il me restoit encore quelque espoir de me faire aimer de

vous, il n'y a rien que je ne fisse pour y parvenir, & pour vous faire sentir ensuite, par des duretés semblables aux vôtres, quelles sont les douleurs que je sens à présent. Quel plaisir, ingrat, de te voir aussi vivement touché d'amour pour une femme que tu as si mortellement offensée! Que tu le serois alors des peines que je souffre aujourd'hui! Elles te paroîtroient ce qu'elles sont effectivement, c'est-à-dire, insupportables. Je ne les puis souffrir; j'en perdrai le peu de raison qui me reste. Le moyen d'en conserver dans des malheurs si terribles! J'ai perdu les bonnes grâces de ma famille, & je me suis fait un enfer de mon domestique, pour un amant qui ne mérite que ma haine. Mais, Dieu! c'est là le comble de ma misère; je ne puis le haïr: je le méprise, je l'abhorre; mais je sens que je ne le hais pas. N'espere pourtant rien, ingrat, de ce reste de foiblesse. J'avalerois ce poison que tu me demandes, & que tu fais que tu ne recevras jamais de ma main, si je me croyois capable de la bassesse de faire aucun pas vers toi. J'avois résolu de te paroître froide & modérée dans la Lettre que je t'ai écrite cette nuit, & j'y étois, ce me semble, parvenue; mais celle que je viens de recevoir de toi, me tire de cet état apparent d'indifférence. Je ne puis considérer

sans fureur le plaisir que tu te fais de te jouer de moi. Que veux-tu faire, puisque tu ne m'aimes point? Je crois qu'il est des choses d'usage sans amour avec d'autres femmes; mais pour moi qui suis captive, qui ne te verrai pas quand tu serois aussi fidele que tu es perfide, & quand je serois aussi contente de toi que je m'en plains, que peux-tu gagner par tes ménagements? Cherches-tu le plaisir de me tromper? Je t'assure que tu ne l'auras de ta vie. Je vois clair, enfin; je connois, par une malheureuse expérience, que la vanité seule fait agir la plupart des hommes, & qu'il les faut haïr & mépriser tous, si l'on veut conserver quelque tranquillité. Si la haine que j'aurai désormais pour tous les autres, m'en pouvoit acquérir pour toi, que je serois assurée d'être bientôt heureuse! Adieu, Monsieur, une pareille lettre écrite avec des sentimens si pénibles & un bras saigné, n'est pas une petite affaire. Vous avez apparemment appris par celle qui vous a rendu ma lettre, quelle est ma maladie; mais apprenez de moi que je n'oublierai rien pour la rendre considérable, & capable de finir ma vie, que je trouve trop longue, quoiqu'à peine commencée. J'ai trop vécu, puisque j'ai pu vous dire que je vous aime, & que je ne puis me faire aimer de vous.

AUTRE LETTRE.

NAVEZ-VOUS point d'autres conseils à me donner pour prévenir les nouveaux malheurs que la jalousie me prépare, que celui de vous abandonner ? Ah ! je périrai, si je n'en puis sortir que par cette voie. Les nouveaux tourments où je vais être exposée feront sur moi le même effet que ceux que j'ai déjà soufferts ; je vous en aimerai avec plus d'ardeur. Un cœur véritablement touché ne cede point aux difficultés, & un Amant, qui ne cesse point d'être aimable, doit toujours être aimé. Soyez donc persuadé, mon cher Enfant, que rien ne détruira l'amour que j'ai pour vous. Puisque vous êtes sûr de mon cœur, pourquoi renoncer aux douceurs de l'espérance ? la jalousie, avec toute sa vigilance, a-t-elle pu jusqu'à présent m'ôter les moyens de vous voir ? Il y a deux ans que l'on y travaille ; il n'y a que deux jours que nous nous sommes juré une fidélité éternelle. Ah ! mon cher Amant, il ne faut que s'aimer toute sa vie, pour être assuré d'être toujours heureux. Vos plaisirs ne sont point éloignés ; j'ai une fermeté qui me fera surmonter toutes les difficultés, & une tendresse qui ne cédera plus à l'inutile bienveillance. Il me semble que vous

devez être touché de me voir tant de courage dans le fort du péril même; que sera-ce quand il sera passé! Gardez-vous bien de vous affliger; vous n'êtes point en état de le faire sans danger. Pensez à votre santé, mon cher Enfant, & n'ayez aucun soin que de la rétablir. Votre maladie est pour moi le plus pressant des malheurs. Guérissez-vous, & laissez faire le reste à l'Amour, qui n'abandonne point deux Amants si dignes de ses faveurs.

AUTRE LETTRE.

OUI, je crois que vous m'aimez; vos discours & vos yeux m'en ont donné des assurances trop tendres, pour me laisser aucun lieu d'en douter. Mais puisque je rends justice à votre cœur, rendez-la au mien, & soyez persuadé que je n'ai jamais aimé Mr..... Le goût que j'ai pour vous, n'est-il pas une suffisante preuve que je ne puis en avoir eu pour lui? Faites réflexion sur votre bizarre jalousie, mon cher Amant, & vous serez assurément honteux de l'avoir conçue. Elle me fait une mortelle injure, & je m'en plaindrois fort sérieusement, si je ne vous trouvois assez puni par la pensée d'être maître d'un cœur qui auroit pu être si méprisable. Je suis bien obligée à la pitié
de

de mon amie ; mais je ne fais si une personne qui est sûre de votre cœur , doit en inspirer , quelque malheureuse qu'elle soit d'ailleurs. Pour moi , je me trouve digne d'envie : vous êtes aimable , & vous m'aimez ; en faut-il davantage pour paroître heureux , & l'être en effet ? Il n'y a point de bonheur au monde plus vrai & plus sensible que dans l'union de deux cœurs dignes l'un de l'autre ; & tout ce qui ne la détruit pas , ne peut être un malheur considérable. Je crois même être redevable de la vivacité de vos sentiments aux persécutions que l'on m'a fait souffrir depuis long-temps ; vous m'aimiez moins quand il vous étoit permis de me le dire. L'amour , qui a voulu me venger , & punir votre orgueil , vous a rendu plus sensible à mesure que je suis devenue plus captive ; la connoissance que j'ai de cet effet de mes souffrances , me les a rendu si chères , que je regarde sans envie les commerces pleins de liberté. Je suis presque persuadée que vous cesseriez de m'aimer , si je cessois d'être malheureuse. Gardez-vous bien de m'ôter cette opinion dans l'état où je suis ; elle adoucit beaucoup les maux que je souffre , & n'altère point l'amour que j'ai pour vous.

Paroît-il que vous n'avez pas de malheur ?
Non , si ce n'est d'être aimée de vous.

AUTRE LETTRE.

MES maux ont été si violents depuis que je ne vous ai écrit, que j'ai été en danger de perdre la vie. C'est quelque chose d'affreux que de voir de près une mort douloureuse : mais elle n'a rien de si terrible, que de se trouver privée dans ces moments de la consolation de voir ce que l'on aime, & n'oser même prononcer son nom. L'amour m'est témoin que votre absence m'a été la plus sensible de mes douleurs, & que j'ai été occupée de vous en ce triste état, avec autant de vivacité que dans des moments plus heureux. Mais que mes souffrances augmentèrent, quand je connus que la prudence vouloit que j'ôtasse d'autour de moi & de mon cabinet, tout ce que j'ai de vous ! Je sentis, je crois, ce qui arrive dans la séparation de l'ame & du corps ; car je ne vis que par l'amour, & par les assurances que vous me donnez d'être fidele. Adieu, croyez que vous perdez beaucoup à ne pas voir de près la passion que j'ai pour vous.

AUTRE LETTRE.

LE moyen de garder sa colere avec vous ? J'avois raison de ne vouloir plus vous voir ;

c'étoit assurément le moyen de garder ma fierté. Dieu ! que je me trouve foible ! est-il possible que j'aie si facilement cédé, moi que deux mois d'absence & de résolution sembloient avoir rendu invincible ? Mais vous êtes un homme terrible, à qui rien ne peut résister. Il faut l'avouer, je ne vous ai pas plutôt vu, que j'ai souhaité d'être vaincue ; & mes réflexions n'ont fait que me persuader que vous êtes digne de votre victoire. Aimez-la, je vous en conjure ; que je vous sois à l'avenir plus chère que je ne vous ai encore été. Aimez-moi, s'il est possible, autant que je vous aime.

AUTRE LETTRE.

Tu m'accuses, ingrat, & tu me réduis à justifier que tu as mille torts à mon égard. Ah ! que tu connois bien mon cœur ! Tu fais qu'il ne peut rien souffrir qui blesse sa délicatesse ; & que c'est un moyen sûr de le faire parler, que de l'accuser d'infidélité. La manière dont je suis touchée de tes injustes reproches, me fait sentir & te va faire connoître que je t'ai trop aimé pour cesser de t'aimer de ma vie. Après une dissimulation de plusieurs jours, & des efforts qui m'avoient persuadé que mon amour étoit affoibli, je viens t'avouer que je t'aime.

encore avec une violence qui ne peut être comparée qu'à ton injustice ; & la honte d'avouer ce que je croyois te cacher le reste de mes jours, cede , sans résistance , à la douleur de me voir accusée par un homme que j'ai aimé huit ans entiers sans en être aimée , & sans espérance de l'être. Non-seulement je n'ai jamais aimé que toi ; mais je n'ai jamais eu une pensée , ni une complaisance qui aient pu te déplaire. J'en jure par la peine que j'ai à cesser de t'aimer , malgré les tristes sujets que tu m'en donnes. Je suis prête à t'en donner toutes les marques que tu voudras. Garde mes Lettres , & sur-tout celle-ci ; rends-les publiques , si , quand tu voudras t'éclaircir de ma conduite , tu trouves que j'aie jamais aimé un autre que toi. Oui , si tu me trouves infidelle , je consens d'être déshonorée par un horrible éclat ; mais , après que je t'aurai fait voir mon innocence , n'attends plus de moi que des marques de mépris & de haine. Je ne veux pas me persuader , sans fondement , que tu es un perfide ; les preuves que j'en ai ne sont que trop sûres : cependant , quoique ma raison soit convaincue , je sens que mon cœur ne l'est pas encore , & que sa foiblesse cherche à te donner les moyens de te justifier. J'accorde , à l'empressement que j'ai de vous paroître

innocente, la conversation que je refuse depuis tant de jours à vos prières. Je vous verrai ce soir, s'il est possible; je vais mettre tout en usage pour aller au bal à l'Hôtel de, ne manquez point de vous y rendre; il me convient si peu d'y aller dans l'état où est mon cœur, que je serois inconsolable, si je n'avois pas le plaisir de vous y considérer. Vous savez de quelle conséquence il est de vous déguiser si bien, que personne ne vous puisse reconnoître. Je ne veux point vous dire de quelle maniere je serai masquée, pour vous laisser le mérite de me démêler dans la foule; mais comme votre cœur est un mauvais guide pour vous conduire vers moi, prenez garde de vous méprendre.

AUTRE LETTRE.

Vous me faites paroître la plus injurieuse jalousie que l'on puisse témoigner à une femme délicate. Vous m'accusez de manquer à tous les serments que je vous ai faits, & d'accorder à mon mari tout ce qui doit être consacré à l'amour. Si je l'aime, pourquoi entretiens-je un commerce avec vous, qui trouble tout le repos & l'honneur de ma vie? Je suis si outrée de vos indignes soupçons, que je ne veux point me

donner la peine de vous faire voir combien ils sont injustes. Je veux que vous doutiez encore quelques jours de ma fidélité, pour vous punir de ne la pas connoître aussi exacte qu'elle l'est. Adieu; mes dernieres Lettres, que vous dites avoir relues avec tant d'attention, vous ont pu faire voir que les inquiétudes que j'ai eues pour votre vie, ont été sans mélange, & que dans ces terribles moments je n'ai pensé à rien moins qu'à la sûreté de mes Lettres. Mais dois-je encore craindre quelque chose pour votre santé? Grand Dieu! tremblerai-je toujours pour une vie qui m'est mille fois plus chere que la mienne! Si vous vous portiez bien, je vous verrois un quart-d'heure aujourd'hui chez la bonne femme, où je vous assurerois que je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé malgré vos soupçons. Je les attribue aux chagrins de votre maladie; je vois bien que vous ne connoissez pas encore ce que je suis capable de faire pour ce que j'aime.

A U T R E L E T T R E .

ON vient de m'apporter une Lettre de vous, qui détruit entièrement mes résolutions, & qui me met en état d'être plus que jamais le jouet de l'amour & de vos

injustices. Vous avez un si puissant ascendant sur mon cœur, que ma raison s'oppose toujours en vain à ses mouvements. Je ne puis tenir contre vos soumissions feintes ou véritables, & j'ai beau connoître de quelle conséquence il est de soutenir sa fierté, je n'en puis conserver pour vous. Bon Dieu! que vous me faites de plaisir de m'ôter ma colere! Je ne saurois plus qu'y faire; je ne suis point née pour vous gronder, je ne fais comment m'y prendre dans le moment que j'ai plus de sujets de le faire. Il n'y a que vous d'amant au monde qui puisse s'offenser de la jalousie de sa maîtresse; mais ne parlons plus de rien. On doit faire de bonne grace ce qu'on a promis; je vous pardonne de bon cœur; & comme le pardon que je vous accorde, remet les choses dans une égalité de tendresse entre nous, je vous prie, mon cher amant, de me pardonner aussi les chagrins que je vous ai causés. Je ne saurois vous en avoir donné d'autres que ceux que me donne votre maladie. L'opinion qu'il me semble que vous avez que c'est moi qui vous l'ai causée, me met au désespoir. Vous n'avez déjà point trop de tendresse pour moi; vous n'en aurez bientôt plus du tout, si vous continuez de me regarder comme une femme qui vous accable de maux, & qui augmente

par la bizarrerie de ses sentiments, les malheurs que vous cause la fortune.

AUTRE LETTRE.

JOUEZ-VOUS aux barres avec une pauvre femme qui n'a pas la liberté de suivre ses volontés? Parce que vous avez été un jour sans recevoir de mes nouvelles, vous m'en laissez passer deux sans me donner des vôtres, quoique vous n'ignoriez pas que c'est la seule chose, dans l'état où je suis, qui puisse adoucir mes douleurs. Je ne fais si je ne me flatte point; mais il me semble que j'entrevois des remèdes & une fin à tout ce que je souffre, & je puis espérer de vous donner encore une fois en ma vie des marques de ma tendresse. Mais aurez-vous bien la patience d'attendre un temps qui n'est pas fort proche? Quand j'aurai vaincu tous les obstacles qui m'environnent, n'échapperez-vous point à ma victoire, & trouverai-je encore votre cœur tendre & fidele? Hélas! ni l'un, ni l'autre. M'aimerez-vous invisible & malheureuse, si vous ne m'avez point aimée quand vous avez reçu des témoignages d'une passion si particulière, que vous pouvez vous vanter d'être l'homme du monde le plus tendrement aimé?

AUTRE LETTRE.

C'EST en vain que nous nous flattons d'avoir un jour la liberté de nous voir. La vigilance de ma famille est infatigable. Je tremble à chaque pas, sans que la raison & la crainte puissent m'empêcher de faire tous les jours de nouveaux projets pour vous voir. Mais cette crainte, hélas ! n'est pas toujours le plus grand de mes maux. J'en crains un que j'ai éloigné autant qu'il m'a été possible, & dont la seule idée me fait frémir. Mon mari renouvelle ses persécutions ; à peine en suis-je hier échappée. Il n'y a point d'effort que je ne veuille faire pour être toute à vous ; mais enfin il n'y a point de bonne feinte pour autoriser un si long refus, & je serai bientôt contrainte, ou à céder, grands Dieux ! ou à pousser les choses à une dernière extrémité. Je suis prête de m'exposer à tout, plutôt que de vous déplaire : examinez ce que vous pouvez exiger de moi dans ce péril, & soyez sûr que quand même ce seroient des choses injustes, je m'y soumettrai aveuglément. Je ne reconnois pour guide que la volonté de ce que j'aime, & je crois que c'est seulement dans un amour de ce caractère, que l'on peut trouver des excuses aux foibles-

ses dont j'ai été capable. Il y a long-temps que je me crois justifiée de l'attachement, que j'ai pour vous, par l'impossibilité de m'en détacher, & que je ne me reproche plus une passion involontaire. Peut-être que si vous m'aimez véritablement, vous me conseillerez ce que la raison devoit m'inspirer; peut-être aussi qu'une semblable marque d'amour ne me plairait pas. Enfin, je suis incertaine dans mes pensées & dans mes projets; je n'en ai qu'un sûr, qui est de vous aimer toute ma vie. Adieu, je forme tous les jours mille desseins pour vous voir; mais la réflexion me fait aussi connoître qu'ils sont tous impossibles à exécuter.

AUTRE LETTRE.

Vous voyez bien par tout ce que je viens de vous dire, que la jalousie & la fureur de ma famille sont montées à tel point, qu'il faudra désormais que j'agisse avec vous comme avec l'homme du monde que je haïrois le plus; que je ne songe jamais à vous voir, & que dans l'inutilité de conserver une passion qui ne peut plus être heureuse, je combatte la mienne, & que je fasse mille efforts pour vous oublier, sans y pouvoir réussir. Jugez vous-même si cet état n'est pas douloureux, & s'il y a personne au monde plus

à plaindre que moi. Je n'aurai jamais de liberté, que lorsqu'on croira que je ne vous aime plus; & l'on ne perdra jamais l'opinion que je vous aime, parce que je ne cesserai jamais de vous aimer. C'est en vain que l'on se fonde sur de l'espérance & de la finesse. La vérité a un caractère qui n'échappe pas à des yeux fins, & j'ai à faire à des gens qui démêleront toujours mes sentiments, quelque soin que je prenne de les leur cacher. Enfin, mon cher amant, je ne prévois que des malheurs, & la réflexion me désespère; aussi suis-je dans un état à faire pitié. J'ai eu de la constance & de la fermeté dans les autres tourments que j'ai soufferts; mais je n'ai plus ni l'un ni l'autre, & ce dernier coup m'a accablée. Je suis pénétrée d'une douleur si vive, que je suis comme hébétée. Enfin, je vous toucherois de compassion, quand même vous ne m'aimeriez pas.

*AUTRE LETTRE.**Jeudi au soir.*

ON continue à me vouloir convaincre de vous avoir vu hier dans le Jardin de.... J'ai répondu avec froideur jusqu'à présent, pour gagner le temps de recevoir de vos nouvelles; mais j'ai reçu trop tard les avis

que vous m'avez donnés, & il règne sur tout ce qui regarde notre amour un malheur qui m'épouvante. Il semble que le ciel & la terre soient conjurés pour nous empêcher de nous aimer; mais si vous êtes dans des sentiments pareils aux miens, les Dieux & les hommes ne viendront jamais à bout de désunir deux cœurs si dignes l'un de l'autre. J'en ai trop fait, & nos ennemis en font trop pour céder. Je résisterai avec fermeté à une puissance qui ne s'étend pas jusqu'aux volontés, & vous me trouverez toujours telle que vous me vîtes avant-hier. Mais ne nous reverrons-nous jamais, mon cher Amant? Y a-t-il lieu de l'espérer, après ce dernier malheur? Le peu de certitude que les jaloux avoient de ma passion dans son commencement, étoit un frein à leurs duretés; mais présentement qu'ils n'en peuvent douter, leur fureur agira dans toute son étendue, & je vais être la plus malheureuse personne du monde. Vous savez si mon amour a redouté les tourments, & s'il est timide; je n'en ai point souffert, au contraire, où je n'aie trouvé une secrète douceur; dans la pensée qu'elle pouvoit servir à vous convaincre de la violence de ma passion.

AUTRE LETTRE.

Vous ne me dites pas un mot de votre retour dans vos Lettres. Ce silence m'en dit assez. Que j'étois simple de me laisser persuader que vous seriez peu de temps séparé de moi ! Ah ! croyez-vous que si j'avois su sur cela ce que je fais présentement, j'eusse consenti à votre départ ? Je vous aurois mis dans la nécessité de choisir, de la fortune, ou de votre Maîtresse. Mais non, je vous aurois laissé faire ce que vous avez fait, & n'aurois pas voulu démentir le caractère de la passion que j'ai depuis long-temps pour vous. Je me suis piquée de préférer vos intérêts aux miens, & de n'exiger de vous rien de pénible. J'ai mis mon plus grand bonheur à ne pouvoir mériter vos reproches, & à vous faire rougir d'aimer médiocrement une femme qui vous aime avec tant de tendresse. Mais connoissez-vous assez la différence qu'il y a de votre passion à la mienne, pour ressentir cette sorte de honte ? Ne vous trompez-vous point ? Il me paroît par vos Lettres que vous faites hardiment des comparaisons avec moi ; pourriez-vous vous méprendre au point de ne pas connoître que je vous aime mille fois plus que vous ne

m'aimez ? Est-il possible que vous osiez me donner pour exemple Madame de.... ? Si je supportois votre absence comme elle fait celle de Mr. . . , vous auriez quelque sujet de vous plaindre La date de douze ans ne fait rien à la chose. Il faut toujours aimer ce que l'on a une fois jugé digne de son estime & de son cœur ; les années ne diminuent que les passions médiocres , & la maniere dont vous regardez douze ans , ne me fait pas croire la vôtre à l'épreuve du temps. Il n'en est pas un plus propre à diminuer l'amour , que celui de l'absence. Adieu , je vous aime , & je vous souhaite avec une ardeur qu'il n'y a que moi capable de sentir. Que ne donneroîs-je point pour vous donner le bon soir ! Ah ! quand ce seroit par magie que votre figure paroîtroit à mes yeux , je me tiendrois heureuse de la voir.

AUTRE LETTRE.

Vous me quittez , quand tout change pour nous , quand tous les huit jours nous en passons un ensemble. Vous renoncez à des plaisirs que vous aviez paru désirer avec tant d'ardeur ; vous laissez votre Maîtresse malade , sans penser au péril qui peut menacer sa vie ; vous voulez devenir Hé-

ros. Je pense que vous cherchez la gloire d'être au-dessus des foiblesses humaines. Songez que quand on veut être plus qu'un homme, on devient beaucoup moins. Thésée fut moins blâmé d'avoir été sensible aux charmes d'Ariane, que de l'avoir abandonnée. Le plus grand des crimes est de violer les serments. Vous en aviez fait de m'aimer tendrement; puis-je croire que je la sois, après ce que vous m'avez fait? mais que me sert-il de vous faire des reproches? Mes Lettres n'auront pas apparemment plus de pouvoir que n'en ont eu mes larmes; & quelles larmes, grand Dieu! des larmes mêlées de toutes les douceurs de l'amour. Dans quel état vous ai-je prié de ne point partir! dans quelle violence vous ai-je dépeint la douleur & le désespoir que me causeroit votre absence! Rien de tout cela ne vous a attendri, & vous êtes parti malgré mon amour & mes douleurs. Après ces marques d'une passion médiocre, aurois-je la folie de croire que vous êtes fort touché de ce que je souffre présentement? Adieu, je sens dans ce moment de certains mouvements de dépit, dont je veux vous épargner la connoissance. Aimez-moi, s'il est possible, & vous souvenez de moi, si vous pouvez.

AUTRE LETTRE.

SUR quoi fondez-vous les soupçons de la jalousie qui vous occupe si fort ? Est-ce sur ce que je vous ai écrit de cet Amant prétendu ? Cette exactitude de vous rendre compte des moindres choses , ne vous prouve-t-elle pas que je ne suis occupée que de vous ? Pouvez-vous me dire que j'ai peut-être des sentiments secrets pour lui , que je ne démêle pas bien encore ? Une femme qui a aimé dix ans , n'est point neuve en amour , & les mouvements d'une passion n'échappent pas à sa connoissance. En vérité , vous ne vous faites pas une juste idée de tout ce que je souffre. Si vous le connoissiez bien , & que vous m'aimassiez tendrement , vous me souhaiteriez plus de dissipation que je n'en ai ; mais vous n'êtes pas capable de tant de délicatesse : vous comparez hardiment ce que vous faites pour moi , à ce que je souffre pour vous. Cependant il me semble que vous ne deviez pas avoir tant de peine à me céder l'avantage de savoir mieux aimer que vous. Hélas ! que je l'achete cher , & qu'il me coûte de douloureux moments !

AUTRE LETTRE.

JE vous demande pardon de vous avoir écrit aigrement ; mais le principe qui m'a fait agir, ne doit pas vous déplaire. Cependant je suis une Divinité plus équitable que vous ne croyez ; mais suivant l'usage des Dieux, je gronde & menace selon mes caprices, & la crainte peut faire souvent ce que la reconnoissance seule ne feroit pas. Rien ne nourrit tant une passion, & n'est si propre à la garantir de l'assoupissement de l'absence, que d'en parler souvent. Ainsi je consens volontiers que vous parliez de la vôtre à la personne dont vous me parlez. Ce secours vous est plus nécessaire qu'à moi, & cet Amant qui crie qu'on l'abandonne, est peut-être beaucoup plus prêt à m'abandonner. Je suis plus certaine de mon cœur que vous n'êtes sûr du vôtre, & je crois même que vous êtes de même opinion que moi. On se connoît toujours, malgré les efforts que fait l'amour propre pour nous tromper ; & vous avez un tel fonds de coquetterie, que je suis sûre qu'elle allarme quelquefois votre raison, qui ne sauroit manquer d'être de mon parti. Si vous me conservez votre cœur, je devrai mon bonheur à la différence qu'il y

a présentement de l'Italie à ce qu'elle étoit du temps qu'Ovide écrivoit ses galanteries; & je ne répondrois pas de votre fidélité, si la Corinne étoit au même lieu que vous. Au portrait que vous avez fait de moi au Comte de.... vous n'avez pas eu dessein qu'il démêle ce que je suis, car quoique vous disiez que je ne suis pas belle, comme il n'est que trop vrai, vous me peignez avec tant d'avantages, qu'une femme ainsi faite auroit dequoi se consoler de n'être point belle. Sur-tout vous ne deviez pas me dépeindre enjouée : croyez-vous que l'absence d'un Amant tendrement aimé, ne fasse pas un grand changement dans une Maîtresse fidelle?

AUTRE LETTRE.

JE m'étonne que vous employiez votre Philosophie à vous préparer à supporter courageusement un malheur qui ne peut être qu'imaginaire, & je ne comprends pas que vous me méconnoissiez, & que le changement de mon cœur puisse être l'objet de vos méditations. Elles seront mieux employées sur l'inconstance & l'ingratitude de la fortune, à laquelle vous vous êtes entièrement sacrifié. C'est un malheur auquel on ne court jamais risque de la préparer

inutilement. J'ai été ravie d'apprendre par un de vos amis, qu'on est fort satisfait de vous à la Cour; mais pour me donner une joie parfaite, il faudroit me faire voir la copie de votre congé. Vous avez beau contenter le Roi; je ne puis être contente de vous, que quand vous reviendrez.

A U T R E L E T T R E.

JE ne comprends pas comme il est possible d'aimer fortement quelqu'un, sans se faire une affaire sérieuse de ce qui peut lui faire de la peine; & la facilité que vous avez à me gronder dans vos Lettres, me fait sentir la différence qu'il y a entre vos sentiments & les miens. Car quoique vous méritiez encore de plus violents reproches que ceux que je vous ai faits, je ne laisse pas, en les écrivant, d'être occupé du chagrin que vous aurez à les lire, & à sentir qu'ils sont bien fondés. Je vous les aurois épargnés assurément, si les réflexions qu'ils peuvent vous faire faire, n'étoient nécessaires pour éviter tout ce qui vous est arrivé de fâcheux, par le peu d'application que vous avez donnée à certaines choses.



AUTRE LETTRE.

CRAINDRAI-JE toujours votre cœur ? Ah ! quoique je sois peut-être née avec un peu trop de défiance, & portée à croire ce que je souhaite le plus, vous n'êtes pas innocent de tant de craintes. Il falloit me persuader si fortement que je suis aimée comme j'aime, que je n'en pusse douter que dans ces moments où la délicatesse agit malgré la raison. Mais comment m'auriez-vous fait voir une violente passion, si vous ne l'avez jamais sentie ? On n'abuse point une Maîtresse éloignée ; & si j'ai quelquefois paru satisfaite de vous, c'est que je voyois bien que ce qu'il auroit fallu pour remplir mes desirs, passoit la portée de vos sentiments, ou le pouvoir de mes charmes.

AUTRE LETTRE.

LA fortune met une grande différence entre votre vie & la mienne ; mon partage est mes douleurs, pendant que vous êtes tous les jours aux Opéra de Venise. Je ne suis pas fâchée que vous soyez plus heureux que moi ; mais je crains que les divertissements ne vous accoutument à supporter tranquillement mon absence. La joie

dissipe trop, & la mélancolie rend assurément l'amour plus sensible. On souhaite avec plus d'ardeur ce qu'on aime, quand on ne jouit d'aucun plaisir dans les lieux où l'on est sans Maîtresse; & de l'humeur dont je vous connois, il est difficile que vous viviez sans amusement, & plus difficile encore que celui de m'écrire, de recevoir de mes Lettres & de vous ressouvenir de moi, en soit un capable de remplir toute votre vivacité. Cependant ne vous préparez à aucune indulgence. Plus votre absence sera longue, & plus je serai sévère, parce que je souffrirai davantage, & que de longues peines me paroîtront dignes de votre fidélité. Ces sentiments sont peut-être un peu injustes; mais beaucoup d'amour est ordinairement suivi d'un peu d'injustice. Parce que vous êtes absent, n'y en a-t-il pas à m'ennuyer avec tous mes amis? parce que vous êtes absent, devroient-ils être punis de vos fautes? Cependant je suis de si mauvaise humeur, que je ne comprends pas que quelqu'un me veuille voir.

AUTRE LETTRE.

Si la passion que vous m'avez inspirée, vous étoit bien connue, vous seriez au-dessus des inquiétudes qui agitent ordinaire-

ment les amants. Vous ne craindriez point que j'en aimasse un autre, & vous ne songeriez qu'à vous rendre digne d'être toujours ardemment aimé de moi. Pour cela, il faut souhaiter fortement votre retour, & n'employer que peu de temps à tenter la fortune. Si mon absence vous étoit aussi sensible que m'est la vôtre, vous payeriez trop cher les plus éclatantes faveurs; mais les raisonnements que vous faites dans vos dernières Lettres par rapport à elles, font bien voir que vous n'êtes qu'apprentif Philosophe. Le temps est-il à vous, pour en disposer comme vous faites? Qui me sera caution de vos espérances? & ne faut-il pas avoir perdu le sens commun, pour renoncer au bien présent qu'on possède, dans l'espoir d'en acquérir un chimérique? Les conseils du confident du Prince vous conviennent mieux qu'à lui. Vous courez pour vous reposer; & dans une vue incertaine d'acquérir un jour plus de liberté de me voir, vous avez renoncé pour mille années au plaisir de me voir au moins en huit jours une fois. Pour moi, sans renoncer aux avantages que le temps peut m'apporter, je regarde le présent comme ce qui décide de ma destinée; & les douceurs que vous me dépeignez, ne me consolent point du mal présent de votre absence. La mienne

ne vous touchera pas de la même manière; l'ambition partage votre cœur, & vous vous faites un mérite de servir le Roi, pour vous cacher à vous-même la foiblesse que vous avez de ne pouvoir vous passer des faveurs de la fortune. Je ne m'apperçois pas que l'amour doit être badin, & ne s'accommode guères des réflexions d'un Philosophe; mais je suis aujourd'hui d'une mélancolie & d'une mauvaise humeur, qui ne conviennent point du tout à parler de tendresse.

A U T R E L E T T R E.

SI vous êtes, comme vous me l'écrivez, un exemple de la puissance de l'amour, j'en suis un des malheurs que causent les passions extrêmes; & comme je donne ordre que vous ne receviez cette Lettre qu'en apprenant, ou ma mort, ou ma guérison, je ne dois point craindre de vous y laisser voir le triste état où mon cœur & ma santé sont réduits. J'ai souffert, depuis deux fois vingt-quatre heures, tout ce qu'on peut souffrir du corps & de l'esprit; & comme je suis si abattue, que je ne puis m'assurer de ne pas succomber à un remède violent que les Médecins m'ordonnent cette nuit, j'ai voulu vous protester, avant que de

m'exposer, que soit que je meure, ou que je vive, l'amour regnera dans mon cœur jusqu'au dernier soupir, avec la même vivacité que vous m'avez vue au milieu de ses plus agréables transports; & que si le destin veut terminer si promptement une vie aussi peu avancée que la mienne, je mourrai, sans me repentir de tout ce que l'amour fait faire, pour vous reprocher un départ dont la douleur seule a causé les malheurs dont je vais peut-être mourir. Pour vous montrer digne d'une passion si constante, conservez de moi un tendre souvenir; je fais que les morts n'en doivent pas demander davantage, s'ils veulent être exaucés. Je vous demande seulement de respecter assez la passion que j'ai pour vous, pour ne vous servir jamais de mes expressions, ou de mes transports, pour convaincre d'autres femmes de votre ardeur. Mettez, pour régler l'amour que vous pouvez avoir pour elles, toute la différence qui est entre l'attachement que j'ai pour vous, & ceux dont sont capables les autres femmes; vous n'en trouverez point qui aient un cœur digne de remplacer le mien, & je m'assure que vous me regretterez, quand vous voudrez songer à la manière dont je vous ai aimé. Que ma destinée vous inspire une tendre compassion : je n'ai vécu que pour vous, & je
n'ai

n'ai jamais vécu heureuse ; je suis même encore plus malheureuse que je n'ai vécu. Si la mort ne peut mettre ma gloire à couvert, & que ceux qui me haïssent, pour se venger de moi, veulent publier ce qu'ils ont pu découvrir de mon aventure, justifiez la violence de ma passion par la durée de la vôtre, & qu'on connoisse par votre attachement pour une maîtresse morte, qu'elle a dû tout faire pour vous pendant sa vie. Mais je m'abandonne trop à la cruelle tristesse dont je suis remplie ; je ne songe pas aux larmes que cette Lettre vous pourra faire verser : au nom de votre amour, pardonnez-moi la douleur qu'elle vous causera. S'il est des moments où il soit permis de ne se point contraindre, ce sont sans doute ceux où l'on envisage la mort de près. Mais voici le moment d'être Philosophe, & de ne pas démentir le caractère que vous me connoissez, & que vous m'avez paru aimer en moi. J'espère que vous n'apprendrez pas que j'aie rien fait en ce triste moment qui soit indigne. Vous seul m'attachez à la vie, & vous seul aussi me rendrez la mort pénible. Rien ne me touche plus sensiblement, que de ne pouvoir appeller auprès de moi personne qui puisse vous rendre un compte exact de tout ce que je sentirai de rendre pour vous dans ce moment.

S'il est écrit qu'il doive bientôt arriver, imaginez-vous tout ce que peut sentir le cœur le plus sensible & le plus délicat qui ait jamais aimé; & pour vous en former quelque idée, croyez que j'aurai quelque plaisir à mourir, parce que ma mort prévendra la vôtre, & que j'éviterai par ce moyen le supplice affreux de vous voir peut-être quelque jour expirer à mes yeux. Adieu, mon cher Amant; je vais mettre tout en usage pour que ce ne soit pas le dernier de ma vie, & pour retirer des bras de la mort ce que vous aimez; mais si mes soins sont inutiles, songez que votre Maîtresse a plus aimé que femme du monde, & que vous devez quelque chose aux sentiments qu'elle conserve pour vous jusqu'à la mort. Adieu.

AUTRE LETTRE.

QUELQUE chose que je fasse, je suis une femme perdue. Juste Ciel! se peut-il que je sois réduite à de si terribles humiliations? J'en mourrai, je ne résisterai jamais à ce dernier coup. Le moyen de conserver la constance, quand on a perdu tout espoir! Je vois la nécessité de rompre tout commerce avec vous, & je la vois absolue, sans pouvoir m'y soumettre. Je vous aime

plus que je ne vous ai jamais aimé ; cependant il faut vous abandonner , & il est impossible de continuer à vous écrire. On ne peut rien concevoir qui approche de mes malheurs. Mon cœur est déchiré par mille sentiments différents ; mais l'amour est toujours le plus fort & le plus malheureux. Bon soir , mon cher Enfant ; je n'ose écrire davantage , on m'épie de tous côtés. Abandonnez une malheureuse , dont le commerce ne peut plus avoir de charmes , ni pour son Amant , ni pour elle-même. Nous ne pouvons , ni vous , ni moi , vaincre ma destinée ; & si l'amour est plus fort que la mort , il ne l'est pas tant que la rage d'un jaloux.

AUTRE LETTRE.

LA joie que je sens depuis que je vous ai vû , & ce que j'ai hasardé pour vous voir , vous doivent assurer pour toujours que mon amour & ma fidélité seront éternels. J'étois perdue sans ressource , si l'on m'avoit surprise dans ce jardin , & je pouvois facilement l'être. Je prévois pourtant qu'il peut m'en arriver de nouveaux embarras ; les espions qui me suivent , auront pu découvrir quelque chose : mais je ne puis dans ce moment sentir que de la

joie; j'en ai si rarement, qu'il est juste que je la goûte aujourd'hui sans mélange. Bon soir, mon cher Amant, fortifiez l'opinion que j'ai toujours eue, que pour être digne du cœur d'un honnête homme, il faut se conserver une réputation inviolable. Je vais donc faire merveille, & n'omettre que cette dévotion dont vous m'avez soupçonnée avec tant d'injustice. Je n'ai ni le bonheur, ni la foiblesse de devenir bigotte, & vous pouvez vous assurer que vous ne me verrez jamais que Philosophe, Amante & fidelle. Ce dernier terme paroîtra inutile à quiconque vous connoîtra; car il est impossible de soupçonner une femme d'esprit qui aura eu du goût pour vous, d'être capable d'en avoir jamais pour un autre.

AUTRE LETTRE.

JE vous avoue que j'ai un déplaisir sensible de ce que vous connoissez si mal la délicatesse de mon cœur. Vous n'en avez qu'une idée grossière, si vous croyez qu'elle doive être satisfaite quand j'ai évité des crimes; mais connoissez mieux un cœur dont vous êtes le maître, & sachez qu'il se croiroit indigne de vous, s'il pouvoit avoir de la complaisance pour un homme qui prétend le toucher. La raison veut, sans dou-

te, que je le ménage, & je le fais aussi : mais je mêle tant de froideur dans mes actions, que je trouve le moyen de satisfaire également ma délicatesse & ma prudence ; plus de politique ne convient pas à beaucoup d'amour.

AUTRE LETTRE.

JE vous attends avec une passion qu'on ne peut s'imaginer, sans en sentir une aussi vive que la mienne. J'aurai présentement le plaisir de vous voir, & de vous donner enfin des marques sensibles de mon amour ; mais l'heure s'avance, & vous ne paroissez point. Ah ! que faites-vous ? N'envoyer personne de votre part ! Il y a une heure & demie que je suis seule ; faut-il perdre de si précieux moments ? Jamais je ne me suis sentie des mouvements si violents ; la crainte des choses affreuses qui peuvent nous arriver, & le desir de vous voir.... Mais, Dieu ! on me dit que vous arrivez.

AUTRE LETTRE.

JE ne vous trouvai point hier dans tous les lieux où je croyois vous rencontrer ; mais il n'y a rien de perdu. Le plaisir dont nous aurions joui, ne seroit plus, & nous som-

mes assurés de l'avoir aujourd'hui, puis-
que vous me trouverez seule vers le soir chez....
Si ce raisonnement vous choque, apprenez
que je le tiens de vous, & que je m'en sers
par vengeance, & non par aucun goût. Je
suis, au contraire, persuadée qu'il faut tou-
jours être impatiente pour ce qu'on aime,
& que la délicatesse d'une passion, aussi-
bien que la sagesse, ne permet pas qu'on
préfère l'avenir au présent, & qu'on compte
le lendemain pour beaucoup.

AUTRE LETTRE.

OUI, je me vengerai, & je vous ferai
voir qu'on ne m'offense point impunément.
Je vous donnerai tant d'amour la première
fois que nous nous verrons, que vous ne
serez plus capable de manquer, comme au-
jourd'hui, à m'écrire le lendemain que vous
m'aurez vue. Je veux vous punir des an-
ciennes froideurs que vous avez eues pour
moi, en vous inspirant plus d'ardeur & plus
de desirs que n'en ont tous les Amants en-
semble, & pour ne pas croire ensuite ce
que vous me direz de votre amour. Pour
la jalousie dont vous me parlez, je ne fais
ce qui peut l'avoir fait naître; en prend-on
dans les moments que nous passâmes hier
ensemble?

AUTRE LETTRE.

J'AVOUE que j'ai joint à la captivité où l'on me tient à présent, l'envie d'éprouver votre cœur, & que j'ai voulu juger de votre amour par la manière dont vous résisteriez aux obstacles que j'ai apportés moi-même à votre bonheur; mais un moment de votre vue a bien changé mon projet. Vos regards m'ont inspiré plus d'ardeur que je n'en ai jamais senti, & je ne suis plus occupée, à l'heure qu'il est, que de trouver des moyens de vous voir, même aux dépens de ma vie. Bon Dieu! que j'ai de choses à vous dire! mais la plus pressante est de vous assurer de la joie que j'ai eue de trouver votre santé si parfaite, après qu'elle m'a donné tant d'alarmes.

AUTRE LETTRE.

MES propres douleurs ne sont rien pour moi en comparaison des vôtres, & si vous voulez bientôt me voir mourir de désespoir, vous n'avez qu'à continuer dans l'horrible affliction où vous êtes. Quoi! le cœur vous a abandonné, & vous souffrez qu'une femme en ait plus que vous? Que pensez-vous qui pourroit me soutenir dans l'état

malheureux où la jalousie m'a réduite, si l'amour que vous avez pour moi ne servoit de consolation à tous mes maux ? Celui que j'ai pour vous est si malheureux, que si j'en suivois les mouvements, je ne songerois qu'à mourir. Soyez donc mon exemple, & que les assurances que vous devez avoir de ma tendresse, vous soutiennent contre tous les chagrins que la fortune & l'amour vous causent. Le temps peut changer nos destinées; & même sans de grands changements, vous aurez bientôt la consolation de me parler de vos douleurs. Pensez-vous que j'aie consenti à ne vous revoir jamais ? Avez-vous pu croire que j'aie pu m'y résoudre ? Ah ! je vous reverrai aux dépens de ma vie, & toute la terre ensemble ne peut pas m'empêcher de vous dire adieu avant le départ de la Cour. Que cette espérance radoucisse les peines que vous cause mon absence, & la tristesse que vous donne le souvenir de feu Madame de.... Quoiqu'elle ne puisse occuper votre cœur, sans le distraire de la tendresse que vous me devez, je ne saurois trouver mauvais que vous y pensiez encore tendrement, & je la pleurerois avec vous, s'il m'étoit permis de vous voir. Mais on nous envie jusqu'à la consolation de mêler nos larmes. Que j'eus peur l'autre jour de vous laisser voir les

miennes ! Deux Amants qu'on sépare pour toujours, l'ont-ils jamais été si brusquement ? Cette douce & cruelle conversation ne m'est point sortie de la tête ; il me semble à chaque instant vous voir essuyer mes larmes, & me jurer une fidélité éternelle. Quand je pense à ces moments, tous mes malheurs s'évanouissent, & peu s'en faut que je ne me tienne heureuse au milieu de toutes mes douleurs, quand je songe que je suis aimée de l'homme du monde que je trouve le plus aimable.

AUTRE LETTRE.

CROYEZ-VOUS que je trouve bon de vous voir une santé si brillante sur le point de m'abandonner, moi qui suis une maîtresse, que la seule pensée de votre absence fait mourir de douleur ? Ah ! je veux vous voir abattu, languissant ; & puisque le chagrin que vous devez avoir de me quitter, n'est pas suffisant pour le faire, je veux appeler tant de plaisirs au secours, que je voie enfin dans vos yeux la langueur que vous avez dû remarquer ce matin dans les miens. Venez donc me voir tantôt ; abandonnons-nous sans réserve à l'amour, pendant le peu de jours qui nous restent à nous voir. Quand l'absence devrait nous en pa-

roître mille fois plus sensible, venez promptement; le plaisir de vous voir m'est nécessaire; je meurs d'amour & de langueur.

AUTRE LETTRE.

CROYEZ-VOUS le courage qu'on se fait pour mettre la raison à l'épreuve des attaques que vous m'avez données aujourd'hui? Quoi! il seroit vrai que vous pourriez être un an absent, & vous pouvez en parler sans des marques d'une douleur extrême! Ah! vous ne savez point aimer, & votre cœur est bien inférieur à la sensibilité du mien. Vous êtes déjà, ce me semble, consolé de votre départ. Je ne vois plus en vous cette affection tendre que je vous ai vue les premiers jours, & je crois qu'à force de penser que vous me devez quitter, vous vous êtes déjà accoutumé à l'absence. Pour moi, quelque effort que ma raison fasse sur mon cœur, il ne peut se résoudre à cette cruelle séparation. Je mourrai, sans doute, à vos yeux, de la douleur que me causera votre départ; & si vous m'aimez, vous ne pourrez me voir souffrir ce désespoir sans vous y opposer: il me sera plus doux de mourir en vous quittant, que de vivre après vous avoir quitté.

AUTRE LETTRE.

L'AMOUR de la gloire n'est pas si fort dans mon cœur que vous vous l'imaginez; vous l'avez vaincue, & je suis à vous. Si vous pouvez avoir le secret de me voir, inventez les moyens de tromper les jaloux, & je ne m'opposerai plus, ni à vos desirs, ni aux miens; je vous laisserai voir tout mon amour. Hélas! il n'a jamais diminué; mais il est vrai que désespérant de le voir jamais heureux, j'ai cherché à vous laisser d'un commerce qui ne servoit qu'à maintenir des sentiments que je croyois devoir affoiblir. Mais puisque de si longues preuves ne vous ont point lassé, je m'abandonne toute à vous. Songez seulement que je suis perdue sans ressource, si je suis surprise; agissez sur ce principe, & parlez, je vous obéirai en tout. Je ne hazarde rien, si votre amour est aussi véritable qu'il me le parut hier dans vos yeux. Adieu, mon cher amant; souffrez, sans scrupule, tous les termes de ma tendresse. Il n'y en a aucun que j'aie jamais profané; vous m'en soupçonnez à tort, & je vous jure que l'amour & ses expressions ne m'ont jamais été connues que pour vous. Adieu; je vous aime plus que jamais; & quelque forte que soit ma passion

par elle-même, je sens bien qu'elle est encore plus vive que quand je vous vis hier.

AUTRE LETTRE.

JAMAIS amant n'a essayé de rassurer les craintes d'une maîtresse, par une Lettre comme celle que je reçus hier de vous. Le style dont vous vous servez pour me dire que vous m'aimez, est une preuve claire que vous ne m'aimez plus, & je ne veux vous rien dire des sentiments que j'entrevois dans votre cœur. Je me trouve trop de tendresse pour un ingrat, & je ne puis souffrir la foiblesse que j'ai de vous en donner encore des marques. Mais mon cœur est si fort à vous, que rien ne le peut détourner d'un penchant qui lui est si naturel. Je ne connois que trop le pouvoir que vous avez sur lui; & vous le dire dans le dépit où je suis, n'est pas une des moindres marques que vous ayez observée dans mon amour. J'ai toujours été pour vous tendre, fidelle & patiente dans les persécutions les plus horribles. Je suis à présent jalouse sans emportement, & mécontente sans colere; que puis-je faire, si cela ne peut vous toucher, & quel est le moyen de gagner votre cœur? Seroit-il possible, ingrat, qu'une autre l'eût trouvé? Ah! cette pensée me tour-

mente au point de me faire perdre l'esprit;
il ne tiendra qu'à vous de la détruire.

AUTRE LETTRE.

J'AI du déplaisir de ne vous pas voir, pour adoucir les chagrins que me cause la bizarrerie de ma famille. Elle passe l'imagination; & si je me comptois pour beaucoup, j'agirois d'une maniere qui leur feroit bien voir que je les compte pour rien; ou plutôt, si j'étois bien sage, je ne songerois plus du tout à vous voir. J'en ai mille raisons; mais il n'y en a point qui tienne contre une passion bien vive. Je ne suis point contente de vous; votre absence, & celle de ma rivale en même temps, blessent mon imagination. Je commence à partager l'opinion du Public; vous pourriez bien avoir poussé la feinte jusqu'à la vérité, & m'avoir plus obéi que je ne souhaitois de l'être.

AUTRE LETTRE.

LES sentiments de votre cœur n'échappent, ni à mes lumieres, ni à mon amour. Vous êtes tel qu'on doit être pour se faire uniquement & éternellement aimer; aussi vous ai-je aimé jusqu'à la folie. Mon cœur est à vous, indépendamment même de la

par elle-même, je sens bien qu'elle est encore plus vive que quand je vous vis hier.

AUTRE LETTRE.

JAMAIS amant n'a essayé de rassurer les craintes d'une maîtresse, par une Lettre comme celle que je reçus hier de vous. Le style dont vous vous servez pour me dire que vous m'aimez, est une preuve claire que vous ne m'aimez plus, & je ne veux vous rien dire des sentiments que j'entrevois dans votre cœur. Je me trouve trop de tendresse pour un ingrat, & je ne puis souffrir la foiblesse que j'ai de vous en donner encore des marques. Mais mon cœur est si fort à vous, que rien ne le peut détourner d'un penchant qui lui est si naturel. Je ne connois que trop le pouvoir que vous avez sur lui; & vous le dire dans le dépit où je suis, n'est pas une des moindres marques que vous ayez observée dans mon amour. J'ai toujours été pour vous tendre, fidelle & patiente dans les persécutions les plus horribles. Je suis à présent jalouse sans emportement, & mécontente sans colere; que puis-je faire, si cela ne peut vous toucher, & quel est le moyen de gagner votre cœur? Seroit-il possible, ingrat, qu'une autre l'eût trouvé? Ah! cette pensée me tour-

mente au point de me faire perdre l'esprit;
il ne tiendra qu'à vous de la détruire.

AUTRE LETTRE.

J'AI du déplaisir de ne vous pas voir, pour adoucir les chagrins que me cause la bizarrerie de ma famille. Elle passe l'imagination; & si je me comptois pour beaucoup, j'agirois d'une maniere qui leur feroit bien voir que je les compte pour rien; ou plutôt, si j'étois bien sage, je ne songerois plus du tout à vous voir. J'en ai mille raisons; mais il n'y en a point qui tienne contre une passion bien vive. Je ne suis point contente de vous; votre absence, & celle de ma rivale, en même temps, blessent mon imagination. Je commence à partager l'opinion du Public; vous pourriez bien avoir poussé la feinte jusqu'à la vérité, & m'avoir plus obéi que je ne souhaitois de l'être.

AUTRE LETTRE.

LES sentiments de votre cœur n'échappent, ni à mes lumieres, ni à mon amour. Vous êtes tel qu'on doit être pour se faire uniquement & éternellement aimer; aussi vous ai-je aimé jusqu'à la folie. Mon cœur est à vous, indépendamment même de la

tendresse du vôtre, & vous devez compter que je ne profiterai jamais du mauvais exemple que vous pourriez me donner, si vous deveniez infidèle. Je vous aimerois même, quand vous n'auriez plus pour moi que de l'indifférence ; mais je veux espérer que vous n'éprouverez jamais jusqu'où peut aller la force de l'inclination que j'ai pour vous, & que vous pourrez soupçonner ma passion d'être mêlée de reconnoissance. J'avoue que je ne puis me résoudre à vous donner mon portrait. Tenez-vous-en à l'idée qui vous restera de moi : tant de choses que l'on ne peut peindre, y doivent entrer, que j'ose espérer qu'elle ne sera pas si désavantageuse que le portrait que je pourrois vous donner.

A U T R E L E T T R E.

JE reconnois aux châteaux en Espagne que vous faites sur l'avenir, la différence de votre passion à la mienne. L'amour ne peut subsister chez vous, sans espérer des plaisirs ; & pour moi, je ne m'en promets plus de ma vie. Je ne vous en aime pas moins, quelque convaincue que je sois que je vivrois d'une assez heureuse tranquillité, si je ne vous aimois pas. Aucun bonheur ne me paroît désirable, s'il faut, pour l'acqué-

rir, renoncer à l'amour. Enfin, voilà les sentiments que j'ai pour vous. Mon amour, tout malheureux qu'il est, m'est plus cher que toutes choses du monde, & que ma vie même. Vous ne savez pas aimer ainsi.

A U T R E L E T T R E .

POURQUOI me vouloir faire croire que vous souhaitez si ardemment votre retour, & que vous allez tenter tous les moyens de l'avancer? si je vous avois été véritablement chère, vous ne vous seriez jamais résolu à me quitter; mais puisque vous avez eu la force, ou, pour mieux dire, la cruauté de le faire, je dois être la première à vous exhorter à soutenir en homme le parti que vous avez pris, & à n'oublier rien pour le rendre utile à votre fortune. Vous ne sauriez, dans la situation où vous êtes, prendre trop garde de donner des prises sur vous à vos ennemis, ou à ces sortes de gens, qui, sans haïr précisément personne, sont toujours prêts à expliquer peu favorablement les actions de tout le monde. Je suis bien sûre que vous ne manquez pas aux choses essentielles; mais vous savez mieux que moi, qu'on a vu quelquefois des gens d'un vrai mérite gâtés pour des bagatelles. Ainsi, je vous conjure, donnez de l'attention jus-

qu'aux moindres de vos actions. Le caractère enjoué qui a fait l'agrément de vos jeunes années, ne doit plus convenir au poste où vous êtes. Celui même qui vise à la galanterie, n'est pas du personnage que vous jouez. Au nom de Dieu, n'allez point vous y gâter pour des niaiseries, & croyez que je n'ai pas assez bonne opinion de mes lumières pour les opposer aux générales, & que je jugerai de vous selon ce qu'en pensera le Public. Si j'étois moins délicate que je la suis, ou que je vous aimasse moins véritablement, ces sortes de choses ne me toucheroient guères; mais je suis une amie difficile & une maîtresse glorieuse, & je vous pardonnerai même plutôt les fautes qui ne regardent que moi, que celles qui pourroient affoiblir l'estime que je souhaite que tout le monde ait pour vous. Je vous explique peut-être mes sentiments avec un peu trop de liberté; mais je suis persuadée qu'on doit souffrir les conseils d'une personne dont on fait qu'on est sincèrement aimé. Vous savez quelle créance j'ai eue aux vôtres, & combien je vous croyois capable d'en donner de bons; mais tout homme sage doit se défier de l'amour-propre. Il est à craindre qu'il ne gauchisse la règle pour vous, en même-temps qu'il la redresse pour les autres. Voilà un discours bien sé-

rieux, & je vois bien qu'on le prendroit plutôt pour la Lettre d'un Philosophe, que pour celle de la plus tendre & plus passionnée maîtresse du monde. Mais quand l'amour est véritable, il enferme tous les sentiments de l'amitié, & il est nécessaire dans de certains moments que ceux de l'amour leur fassent place.

A U T R E L E T T R E.

JE me porte bien depuis quelques jours : aussi ne pensé-je qu'à ma santé depuis que vous me l'avez ordonné ; & après vous avoir donné mon cœur, & sacrifié l'indifférence que j'avois pour elle, je suis à présent obéissante à tout ce que veulent les Médecins, parce que vous m'avez mandé que vous le voulez. Je ménage ma santé d'une manière qui fait bien voir que j'en dois rendre compte à l'amour, & il ne tiendra pas à moi que vous ne trouviez à votre retour cette maîtresse que vous avez pensé perdre. Mon embonpoint revient, & je commence à être en état de me venger des sottises que mon mari m'a faites depuis peu, si j'étois capable de vous faire une infidélité.



AUTRE LETTRE.

IL ne faut pas que vous fassiez tant de choses qu'un autre, pour donner une violente jalousie à un amant : on est aisément jaloux d'un rival aimable. Mr. de..., s'est apperçu sans doute que vous l'êtes : il peut craindre que sa maîtresse ne s'en apperçoive à son tour, & les discours qu'on m'a tenus sur cela, me donnent lieu de croire qu'elle n'a pas attendu jusqu'à cette heure à s'en appercevoir. Croyez-moi ; il n'y a point d'affaire de vanité qui mérite qu'on mette sa vie au hazard ; & quand on s'en fait par sa sottise, il faut du moins pouvoir être excusé par la violence d'une véritable passion. Il me paroît qu'il ne doit pas vous être indifférent d'éviter, pour une maîtresse qui vous adore, ce qui choque la fidélité que vous lui devez, & qui peut en même-temps vous perdre. Quand je vous ai vu partir, j'ai espéré que vous me seriez fidele pendant votre absence ; mais je n'ai point fondé cet espoir sur le manque des occasions. Je connois trop votre mérite, & je suis persuadée que j'aurai pour rivales toutes les femmes qui auront de la délicatesse & du goût ; mais je veux me flatter aussi que vous n'en trouverez point de plus digne de votre cœur

que moi. Je céderai à plusieurs l'avantage de la beauté; mais pour les sentiments de tendresse & une fidélité qui va jusqu'au scrupule, je prétends l'emporter sur toutes les femmes du monde; & il me semble que si ces sentiments ne sont pas tout-à-fait nécessaires pour une galanterie, ils le sont au moins pour soutenir une longue passion.

AUTRE LETTRE.

DEPUIS que je ne vous vois plus, j'ai un tel dégoût pour toutes choses, & même pour la vie, que quand j'y songe, je ne comprends pas qu'avec un si grand attachement pour vous, j'en aie si peu pour elle. Le moyen de n'être pas désespérée quand vous êtes absent, & que le temps de votre retour est incertain? C'est votre présence seule qui peut dissiper mes douleurs; il faut vous voir pour oublier ce que je souffre, & un moindre remède ne peut me soulager. Au reste, si vous voulez que je me donne la consolation de vous instruire avec sincérité de tout ce qui peut m'arriver dans les suites, il faut être plus modéré, & plus sage que vous ne l'avez été en apprenant ma dernière maladie; autrement vous m'ôtez la douceur de me plaindre; & il faudroit ajouter à la contrainte où je suis, celle

de vous cacher mes plus secretes pensées. Ne m'exposez pas à une peine si cruelle, & laissez-moi la liberté de vous dire tout ce que je souffre par rapport à vous & à l'amour.

AUTRE LETTRE.

L'ON ne vient que de me rendre votre Lettre du quatorze Juin. Je ne comprends pas qu'elle ait pu être si long-temps en chemin. La Poste iroit plus vite, si ceux qui l'ont faite, reconnoissoient l'inquiétude qu'on a de recevoir deux jours plus tard des nouvelles de ceux qu'on aime. Je suis à tout moment aussi occupée de vous, que vous me mandez l'avoir été de moi en courant la poste, & je n'ai pas besoin que par elle, nuit & jour le silence augmente ma tendresse, pour en avoir une infinie. Je ne pense qu'à vous, je vous desire incessamment, je sens pour vous les mêmes ardeurs qu'inspire aux autres maîtresses la présence de ce qu'elles aiment. Il me semble même que votre absence redouble mon amour, ou du moins mon attention pour vous. Je prends garde encore de plus près à ma conduite, & je serois au désespoir d'avoir la moindre chose à me reprocher sur l'exacte fidélité que je vous ai promise. Je ne vais

plus dans le lieu où se rassemble tout le monde; il me paroît que j'y sens davantage le malheur..... Ah! qu'il est cruel de savoir qu'on ne peut rencontrer en aucun lieu ce qu'on aime! Qu'on mene pendant l'absence une triste vie, & qu'il faut de courage pour la soutenir! La mienne est d'une retraite qui me feroit tort, si les sentiments que j'ai pour vous, étoient connus de beaucoup de gens. J'ai trouvé le secret d'être plus solitaire que la.... & cette retraite me livre toute entiere à l'amour, dont la vivacité s'affoiblit par la dissipation que cause le grand monde. Il me semble que Paris est devenu un désert depuis que vous êtes parti. Je n'y vois rien qui puisse m'occuper un quart-d'heure. Je ne la suis que de vous, & je vous aime si uniquement & si passionnément, que la tête me tournera sans doute, si votre absence est aussi longue que je le crains. Quoi! ne revient-on pas plutôt que les autres, quand on est assuré d'être le plus aimé de tous les hommes? & le plaisir de revoir une maîtresse tendre & fidelle, n'est-il pas préférable à toutes les choses du monde? Aurez-vous l'imprudence de comparer les plaisirs de l'ambition à ceux de l'amour? Ah! cette passion doit être toujours la plus forte, comme elle est la plus agréable. Il n'y a qu'elle qui

sache faire chérir jusqu'à ses souffrances, & les miennes ont un charme secret & de certaines douceurs, que je ne changerois pas pour tous les fades amusements des personnes indifférentes.

A U T R E L E T T R E .

JE vous ai promis, dans ma dernière Lettre, un long récit de certaines choses qui regardoient mon mari; mais, en vérité, je n'ai pas la force de songer à lui, ni d'en parler si long-temps. Quittez-moi de ma parole, & vous contentez de savoir qu'il me traite à présent d'une manière toute opposée à celle que vous lui avez connue. Il est presque devenu galant avec moi; mais s'il est assez malheureux pour pousser ses prétentions plus loin, ma vengeance est certaine, & je vous jure une fidélité à l'épreuve de tout. Vous a-t-on mandé que le Confesseur de Madame de.... est du nombre des exilés, & qu'elle en a une douleur si grande, qu'elle en pleure nuit & jour? Cela va à un excès ridicule; & comme son amie, hier j'en parus toute honteuse. N'admirez-vous point la foiblesse des femmes & leur légèreté? Diroit-on que des yeux qui ont su vous regarder autrefois avec tant de tendresse, dussent ne s'employer aujour-

d'hui qu'à pleurer la disgrâce d'un Cagot? Sérieusement je trouve les femmes plus méprisables dans la dévotion que dans la galanterie. Adieu.

AUTRE LETTRE.

AH! que ne pouvez-vous voir tout l'amour qui est dans mon cœur, & connoître tous les maux que me cause votre absence! vous abandonneriez bientôt la fortune, pour venir essuyer mes larmes. Les laisseriez-vous encore long-temps couler? Est-ce une absence de plusieurs années que j'ai à craindre, ainsi que le dit tout le monde? Annoncez-moi, cruel, tout mon malheur; vous ne m'avez que trop flattée. Hélas! je fus aveugle de me laisser persuader que votre séparation ne seroit que pour quelques mois. Si je l'eusse cru aussi longue que je vois présentement qu'elle doit être, je serois morte à vos yeux, & vous ne m'auriez point vu survivre à vos derniers adieux. N'auroit-ce pas été l'heure d'éviter tout ce que je souffre depuis trois mois, & tout ce qui me reste à souffrir avant que de vous revoir? Mais ce qui a augmenté ma douleur, est que la vôtre n'est point aussi vraie que la mienne. Non, vous ne sentez point l'absence aussi cruellement que moi; c'est

vous qui m'avez voulu quitter, & vous n'avez pas regardé comme le plus grand des malheurs pour vous, ce qui devoit me causer des douleurs si cruelles. Ingrat ! n'ai-je pu vous inspirer une passion digne de la mienne, & ne serois-je aimée que médiocrement d'un homme que j'aime avec tant de violence ? Pardonnez, mon cher amant, si j'augmente aujourd'hui par mes reproches l'ennui de la vie que vous menez : je ne vous en ferai plus ; ils sont inutiles dans l'état où nous sommes. J'oublierai le passé ; & puisque ce qui nous sépare est sans remède, pensez au moins à rendre votre éloignement utile à votre fortune. Pour moi, je ne penserai qu'au bonheur de votre retour : si l'ardeur de mes desirs pouvoit l'avancer, je vous verrois dans cet instant. Que je vous dirois de choses tendres ! Il me semble que je n'ai jamais bien exprimé tout mon amour, & que je sens dans ce moment une ardeur, capable de réparer tout ce que j'ai manqué à vous dire. Ah ! rien ne seroit comparable à tout ce que l'amour mettroit de transport & de vivacité dans mes yeux & dans tous mes sens ! Mais pourquoi augmenter mon tourment par l'image d'un bonheur si parfait, & dont je suis si éloignée de jouir ! Adieu, cruel amant ; pensez quelquefois, au milieu de vos occupations,

pations, que vous êtes plus aimé qu'homme du monde.

AUTRE LETTRE.

JE ne puis vous pardonner la malice que vous avez de me donner, par votre dernière Lettre, un conseil qui ne peut convenir qu'à une coquette. Avez-vous cru que je donnasse dans ce panneau? Apprenez à me mieux connoître; soyez persuadé que si le hazard fait jamais que je plaise à quelqu'un, ce sera assurément sans dessein, & que je me donnerai toujours bien de garde de faire aucun pas pour conserver les conquêtes que j'aurois faites, ni pour en faire appercevoir les autres. Si j'ai eu autrefois la fantaisie de paroître aimable à de certaines gens, c'est que je ne vous connoissois pas encore, & que je-croyois que pour y parvenir, certaines conquêtes n'auroient pas été inutiles, & auroient même donné un prix à ma personne & à mon cœur, que vous n'y avez pas trouvé. Je vois bien, par le conseil que vous me donnez, que je ne m'étois pas trompée; mais je ne saurois plus avoir cette sorte de complaisance pour votre vanité. Que je suis contente, si elle peut savoir que votre Maîtresse est si peu touchée de ce qui fait les

plus violents desirs de la plupart des femmes, & que le reste des hommes ne peut pas m'amuser un moment!

AUTRE LETTRE.

QUE ne puis-je croire que vous ne m'aimiez pas assez pour être ponctuel à m'écrire! De la manière dont je vous aime, je serois moins à plaindre, que de craindre quinze jours, comme je fais, que vous ne soyez malade. Etes-vous raisonnable de m'exposer à une inquiétude si cruelle? Ne connoissez-vous pas ma délicatesse & ma vivacité? M'avez-vous oubliée, ou ne pouvez-vous m'écrire? L'un ou l'autre de ces malheurs seroit un coup mortel pour moi. Il n'y a rien de funeste qui ne me passe par la tête depuis que je ne reçois plus de vos nouvelles; vraiment l'absence est la source de bien des maux.

AUTRE LETTRE.

JE ne tombe pas d'accord des louanges que vous me donnez dans votre dernière Lettre. Je cede du côté de l'esprit & du mérite, & vous gagnerez toujours autant aux comparaisons que je ferai de votre personne à la mienne, que vous perdrez quand vous en

ferez de votre cœur au mien. Personne n'aime comme moi; & pour vous en convaincre, il ne faut que lire ce que vous m'écrivez sur l'ambition & sur la fortune. On voit clairement que les affaires de cœur ne vont pas chez vous les premières, & que vous cherchez à vous persuader que l'amour cause en vous le desir naturel que vous avez de vous agrandir. Tout ce que vous m'écrivez sur cela, a de la fausseté; une véritable passion ne connoît de bonheur qu'à vivre avec la personne qui l'a inspirée. Tout ce qui éloigne le plaisir de la voir ne peut lui paroître avantageux, & ce sont les regards d'une Maîtresse qui doivent faire la félicité d'un véritable Amant. Cependant vous cherchez tout préférablement à moi, & vous me donnez lieu de craindre que des vues ambitieuses ne vous accoutument à vivre loin de moi, & à ne vous en pas croire peut-être plus malheureux.

AUTRE LETTRE.

LES reproches que vous vous faites de m'avoir quittée, & ces remords que vous donnent les marques de mon amour, ne me vengent point assez de tout ce que me fait souffrir votre absence. Tant de douleurs

finiront, quand il plaira à la fortune, qui vous conduit présentement. Il y a longtemps que je vous ai mandé, que je m'attendois à vous recevoir de ses mains, plutôt que de celles de l'Amour. Vous nous avez l'un & l'autre méprisés pour elle; je souhaite qu'elle reconnoisse ce sacrifice par des faveurs plus constantes que ne sont celles qu'elle a coutume de faire, & que vous ne veniez pas un jour chercher dans les bras de l'Amour une consolation à son inconstance, & un asyle contre ses dégoûts. Peut-être que si vous m'eussiez bien connue, vous ne m'eussiez pas abandonnée pour elle. Adieu; pensez à moi, & m'écrivez régulièrement.



SONNET.

QUITTEZ cette fâcheuse humeur,
Ne faites plus tant la mauvaise;
A votre âge, sainte Thérèse
N'offroit pas à Dieu tout son cœur.

A soixante ans un Directeur
Vous en parle bien à son aise;
Vous n'en avez que quinze ou seize,
Le diable trop tôt vous fait peur.

Me défendre que je vous aime,
Est faire une injustice extrême;
Malgré vous je vous aimerai.

Quand on est jeune, on n'est pas sage;
Quand vous aurez un peu plus d'âge,
Alors je vous obéirai.

Sur une Absence.

A DE cruels ennuis votre absence me livre:
Le plaisir de vous voir rendoit mon sort bien doux;
Mais, hélas! désormais j'ai peu de temps à vivre,
Et ce peu de temps-là, je le vivrai sans vous.
Durant votre voyage, Iris, je vous conjure,
Plaignez un malheureux si digne de pitié;
Oubliez, s'il se peut, son âge & sa figure,
Et ne vous souvenez que de son amitié.



LOIX D'AMOUR.

LOI I.

Contre les faux Amants.

TOUT Blondin qui court la ruelle,
 Et qui fait le feint soupirant
 Près la laide, comme la belle,
 N'a que le faux titre d'Amant.
 Je veux qu'en chaque compagnie,
 Comme un objet d'ignominie,
 Il soit balotté désormais,
 Et que loin d'y trouver son compte,
 Les femmes, le couvrant de honte,
 Le privent d'y rentrer jamais.

LOI II.

Aux Fideles.

JE veux qu'un cœur, vraiment atteint
 Du beau feu qui brûle les ames,
 Soit écouté quand il se plaint,
 Et que l'on soulage ses flammes :
 Je veux que même passion
 Suive son inclination,

Qu'on lui rende mêmes tendresses :
Alors tous unis deux à deux,
Je leur ferai mille caresses
Dedans mon Empire amoureux.

L O I III.

Comme doivent agir les conditions différentes:

C O M M E pour charmer la Bergere,
Afin de s'en rendre vainqueur,
Il faut jouer sur la fougere,
Et des yeux lui gagner le cœur ;
Par cette même conséquence,
L'autre sexe fera l'avance ;
Je le veux & l'ordonne ainsi,
Qu'aux soumis les plus belles Dames,
Fassent un débit de leurs flammes.
Alors pour noyer leur souci,
Le soumis tout rempli de gloire,
Fera connoître chaque jour
Qu'il n'est point plus douce victoire
Que celle que donne l'Amour.

L O I IV.

Permission générale.

R I E N n'est contraint sous mon empire ;
J'entends qu'on aime qui l'on veut,
Et qu'on apprenne son martyre,
Quand le bon sentiment émeut :

Je ne trouverai point étrange;
Que l'on se quitte, ou que l'on change;
Pourvu qu'on sorte bons amis,
Et que, par accord des parties,
Les flammes étant amorties,
L'on fasse nouveaux compromis.
C'est là que brille ma puissance:
Je n'aime que le changement;
Mais j'estime pourtant l'Amant.
Qui vit dans la persévérance.

L O I V.

Aux Amants & Amantes.

JE veux qu'on se cache si bien,
Nourrissant ses flammes secrètes,
Que les maris n'apprennent rien
Des réciproques amourettes:
Je veux que sous de feints mépris,
L'on s'assure dans leurs esprits;
Et pour vaincre le soin extrême,
De ce qu'on peut tant dire à part,
Qu'à toute autre on parle à l'écart,
Comme on fait à l'objet qu'on aime.
Ecoutez, filles & garçons,
Suivez mes loix & mes leçons,
Regardez à ce que vous faites,
Hommes, femmes, veuves, galants:
Couvrez vos feux de ces talents,
Et soyez discrets & discrettes;
Lors ménageant les cœurs offerts,
Mes paradis vous sont ouverts.

L O I VI.*Aux Ingrats.*

JE veux quiconque osera dire,
Ou se vanter d'une faveur,
Qu'il soit banni de mon Empire,
Et qu'on lui déchire le cœur :
Je veux que le remords l'accable,
Et que vivant en misérable,
Rien ne le puisse consoler ;
Que les Dames en ma cohue,
Lui percent la langue & la vue,
Le privant de voir, ni parler ;
Et que de rigueur plus forte,
Jusqu'où la colere les porte,
Elles se baignent dans leur sein.
Alors de leur belle entreprise
D'un rare & si noble dessein,
La grace leur sera remise ;
De tout temps je leur ai promise,
Contre des honneurs l'assassin.

L O I VII.*Pour se mettre en grace.*

JE défends sur-tout la tristesse ;
Car, quand on est bien amoureux,
Faire le chagrin langoureux,
Ne charme point une Maîtresse.

Je veux qu'on soit sage & hardi;
 Et que, sans faire l'étourdi,
 L'on sache captiver une ame;
 Qu'enfin par mille petits soins,
 Loin des Argus & des témoins,
 L'on fasse connoître sa flamme,
 Et que le langage des yeux,
 Malgré l'esprit des envieux,
 Soit l'interprete des pensées.
 Montrer tout fort, rien de léger,
 Prendre au bond l'heure du Berger,
 N'avoir point l'ame intéressée,
 Ne se vanter jamais de rien,
 Etre discret dans l'entretien,
 Parler obligeamment des Belles,
 Jurer, vivre toujours constant :
 Voilà les clauses plus fidelles
 Qui mettent en grace un Galant.

LOI VIII.

Pour s'y maintenir.

JE veux qu'on soit de belle humeur
 Pour se conserver en faveur,
 Que les billets doux pour la Belle
 Ne different point chaque jour
 D'aller annoncer la nouvelle
 D'une augmentation d'amour;
 Que l'on agisse avec franchise,
 Que l'on s'entende à mots couverts,
 Afin d'éviter la surprise;
 De ces charmants billets ouverts,
 Sous les noms d'Alcandre & Sylvie,
 Que le Sonnet & le Rondeau,
 Chantent qu'il n'est rien de si beau,

Qu'une amoureuse & douce vie;
Que l'on recherche pour présents,
Tous les bijoux les plus galants;
Que l'on en donne en abondance,
Que l'on donne avec des violons
De superbes collations.
Toute cette magnificence,
Je promets à qui la fera,
Qu'il charmera mille Climenes,
Que tous ses Rivaux il vaincra,
Et qu'on couronnera ses peines.

L O I IX.

Aux Intéressés.

J'AI condamné par mes Arrêts
Ceux qui me font mille caresses,
Et qui sans couleur d'intérêts,
Semblent montrer quelques tendresses;
Et pour justes punitions
De leurs avides passions,
Je veux que dans la même année.
Ils y rencontrent deux étés;
Qu'aux maux leur chair abandonnée,
Se flétrisse de tous côtés.
Je déteste le mercenaire;
Car de ma couronne d'amour,
L'intérêt qui voudroit tout faire,
M'en déposséderoit un jour.
Je n'admets dedans mon Empire,
Que des gens qui cherchent les lieux,
Pour folâtrer, danser & rire,
Et qui du langage des yeux

Viennent à celui de se dire,
Ecartons-nous des envieux.
Alors l'ardeur qui les inspire,
Me fait glisser entre les deux,
Et dans le fleuve de délire,
Je fais souvent baigner leurs feux.

Fin du Tome premier.

2 vols
pres inf. -